

Université de Montréal

La réussite et la mort.
Perte d'innocence et conflits discursifs dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin

par
Karine Bilodeau

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de M.A.

en littératures de langue française

Janvier 2007

© Karine Bilodeau, 2007



pd

35

U54

2007

v.025

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La réussite et la mort.
Perte d'innocence et conflits discursifs dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin

présenté par :

Karine Bilodeau

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Gilles Dupuis

.....
président-rapporteur

Pierre Popovic

.....
directeur de recherche

Jeanne Bovet

.....
membre du jury

Résumé

Le Matou d'Yves Beauchemin est ordinairement considéré comme une œuvre positive, puisqu'elle présente un héros gagnant, qui réussit dans un domaine, le monde des affaires, dont les Canadiens français ont traditionnellement été exclus. Il est vrai que le motif central du roman est la quête d'argent et de la réussite, assortie, chez Florent, le héros, d'une grande importance accordée au groupe et aux valeurs collectives, ce qui le distingue radicalement de ses opposants, beaucoup plus individualistes. La réussite du jeune entrepreneur, qui, malgré les obstacles, devient propriétaire d'un restaurant comme il en a rêvé, a toutefois son côté sombre. Les premiers signes en sont une corruption généralisée et la mort d'un enfant, doté de caractéristiques peu communes pour son âge. Cette mort précoce est un élément central dans le récit et, outre qu'elle souligne que le héros a perdu un peu de son âme en apprenant à faire de l'argent, elle porte une charge symbolique très forte. Elle symbolise en effet la violence institutionnelle et sociale tapie au creux du conflit de discours idéologiques que réfracte le roman. Ce conflit, qu'une analyse sociocritique et interdiscursive permet de mettre en évidence, est composé de plusieurs oppositions corrélées, dont la principale est celle-ci : le libéralisme du héros, issu de la Révolution tranquille et métissé de valeurs anciennes recyclées, dont, entre autres, la valorisation du petit groupe et de l'équipe, s'oppose au néolibéralisme contemporain représenté par Ratablavasky, son principal ennemi, lequel a presque une nature diabolique. L'œuvre de Beauchemin laisse entendre que le ratablavaskysme risque de gagner la partie, car il gangrène les esprits. En effet, corrompu par le vieil homme et sa vision du *business*, Florent se convertit lui aussi à un économisme radical et plus agressif, où la liberté individuelle l'emporte sur tout, et qui menace de mettre à mal les valeurs collectives et affectives auxquelles il tenait. *Le Matou* prend ainsi acte de la possible fin d'une époque, celle de la Révolution tranquille et de ses acquis.

Mots clés : *Le Matou*, Yves Beauchemin, roman québécois contemporain, interdiscursivité, sociocritique.

Abstract

Yves Beauchemin's *Le Matou (The Alley Cat)* is usually considered a positive work, since it presents a hero who succeeds in the business world, from which French-Canadians are traditionally excluded. The main theme in this novel is the quest for money and success, matched by a great importance attached to collective values, as far as Florent is concerned, which distinguishes him from his more individualistic opponents. However, the success of this young entrepreneur, who, in spite of many obstacles, becomes the owner of the restaurant of his dreams, has its dark side. The first signs of this are the generalized corruption around him and the death of a child, endowed with abilities uncommon for a child his age. This precocious death is a central element of the story which, in showing the hero losing his soul to make money, carries a strong symbolism. The death symbolizes indeed the institutional and social violence hidden in the heart of the ideological debate refracted in the novel. This conflict, shown by a sociocritical and interdiscursive analysis, is made of many correlated oppositions, the most important being the hero's liberalism, stemmed from the Révolution tranquille, and woven with old and recycled values, one of which being the valorisation of the team, of the small group. This liberalism is opposed to the contemporary neoliberalism of Ratablavasky, Florent's almost diabolical archenemy. Beauchemin's novel shows its belief that ratablavaskysm might prevail, because it corrupts the minds. Corrupted by the old man and its vision of the business world, Florent also converts to a radical and more aggressive liberalism, a doctrine in which personal freedom is paramount and that threatens to destroy the collective and emotional values the young man used to adhere to. *Le Matou* therefore notes the possible end of an era.

Key words : *Le Matou, The Alley Cat*, Yves Beauchemin, contemporary Quebec novel, interdiscursivity, sociocriticism.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Résumé | i |
| Abstract | ii |
| Remerciements | iv |
| Introduction | 1 |
| Un roman voilé par son succès | 1 |
| Une intrigue touffue | 4 |
| Roman et société | 8 |
| | |
| Chapitre I : La réussite et l'argent | 10 |
| Course à l'argent, à la réussite | 10 |
| L'apprentissage de l'entrepreneuriat | 16 |
| Slipskin et Florent : amour de l'argent vs amour du métier | 20 |
| Le bien contre le mal | 22 |
| Tous pour Florent | 27 |
| <i>Élise, une femme traditionnelle</i> | 27 |
| <i>Les amis avant l'argent</i> | 29 |
| <i>Ange-Albert et Picquot : des amis désintéressés</i> | 31 |
| La fierté de Florent : se débrouiller sans sa famille | 32 |
| La course à l'argent éloigne le héros des siens | 34 |
| Florent, un représentant du nationalisme économique | 36 |
| | |
| Chapitre II : La mort de l'enfance | 39 |
| Enfance et argent | 39 |
| Un enfant négligé | 43 |
| Monsieur Émile et le clan Boissonneault | 45 |
| Buveur au berceau | 48 |
| Vices généralisés | 50 |
| Perte de la naïveté de l'enfance | 58 |
| Un enfant, vraiment ? | 58 |
| Enfance prolongée | 62 |
| Glissement vers le crime | 64 |
| Perte d'innocence et de candeur | 68 |
| | |
| Chapitre III : Une société en mutation | 74 |
| Un monde sans ordre | 75 |
| Destruction et changement | 81 |
| Liberté et libéralisme économique | 88 |
| Victoire du mal ? | 92 |
| | |
| Conclusion | 96 |
| | |
| Bibliographie | 102 |

Remerciements

Merci à monsieur Pierre Popovic, qui a dirigé avec patience, rigueur et dévouement la rédaction de ce mémoire.

Merci à mes collègues du CRILCQ, Frédéric, Olivier, Sylvain, Élisabeth et Mylène, de m'avoir conseillée, écoutée et pour les bons moments partagés.

Merci à ma famille, pour m'avoir toujours encouragée.

Merci à Francis, qui a vécu au quotidien les incertitudes, mais aussi les joies qui ont accompagné mon travail. Merci pour ta compréhension, ton soutien et ton aide.

Introduction

Après *L'Enfirouapé*, publié en 1974 et qui obtient l'année suivante le prix France-Québec, Yves Beauchemin fait paraître en 1981 son deuxième roman, *Le Matou*. L'histoire pleine de péripéties et de rebondissements de Florent Boissonneault, jeune entrepreneur aux prises avec un bienfaiteur inquiétant, a rapidement conquis de très nombreux lecteurs. Il reçoit plusieurs prix, dont le Grand Prix littéraire de la Communauté urbaine de Montréal en 1981, l'année suivante le Prix des jeunes romanciers du Journal de Montréal et le Prix du roman de l'été, à Cannes. En 1985, il remporte le Prix du public au Salon du livre de Montréal et en 1992, le Grand prix littéraire des lycéens d'Île-de-France. Depuis, Yves Beauchemin a publié, entre autres, *Juliette Pomerleau* (1989), *Le Second violon* (1996), *Les Émois d'un marchand de café* (1999). Les trois tomes de sa trilogie *Charles le téméraire* ont paru en 2004, 2005 et 2006.

Un roman voilé par son succès

Best-seller, voire *superseller*¹, film et télé-série, il est à peine besoin de rappeler que *Le Matou* connaît un énorme succès. Traduit en une vingtaine de langues, vendu à plus d'un million d'exemplaires, le roman récolte les louanges quasi unanimes des critiques :

Bien reçu par la critique de toutes nuances, du *Devoir au canal dix*, il sera propulsé rapidement au rang des best-sellers. En fait, *le Matou* inaugure au Québec l'ère des best-sellers autochtones : les littéraires, c'est-à-dire les romans de Michel Tremblay, de Francine Noël; mais aussi ces énormes sagas

¹ « Mais, lucide, l'un précise que c'est en commençant à exporter hors du Québec que l'on produit véritablement du best-seller. Et cela daterait du *Matou* (1981) d'Yves Beauchemin, nettement un *superseller*, car les distributeurs, on l'a vu, font leur pain quotidien de phénomènes beaucoup moins astronomiques. » (cf. Vincent Nadeau, « Ce qu'on nous raconte à propos des best-sellers », p. 40, dans Denis Saint-Jacques, Jacques Lemieux, Claude Martin et Vincent Nadeau, *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, Québec, Nuit blanche éditeur, Édition revue et mise à jour, 1997 [1994], 351 p.)

sans fortes prétentions littéraires, celles d'Arlette Cousture, de Francine Ouellette, de Louis-Martin Tard [...]².

On va jusqu'à dire de Beauchemin qu'il « [...] fut le fondateur chez nous du grand roman populaire à bonne teneur littéraire [...]³. » Il serait peut-être plus juste de dire que *Le Matou* occupe une place importante dans l'histoire récente du champ littéraire québécois parce qu'il donne une légitimité à la littérature de circuit moyen (au sens bourdieusien du terme), unissant une certaine qualité littéraire et un large succès de vente.

Le Matou a fait couler beaucoup d'encre, il a connu « [...] un succès remarquable à la fois dans le milieu littéraire québécois et européen mais également auprès d'un large public qui apprécie l'humour et l'art de raconter de l'auteur⁴ ». Jusqu'à maintenant, la plupart des articles écrits sur ce roman populaire ont été des textes de réception immédiate, qui le plus souvent en présentaient un résumé, puis une courte critique. Il a rarement été le sujet d'études approfondies, l'étude du texte lui-même a le plus souvent été laissée de côté au profit du « phénomène ». Pourtant, parler du *Matou* ne devrait pas se résumer à énumérer les fort nombreuses péripéties de Florent, qui ont fait les délices de millions de lecteurs. Certes, *Le Matou* est un roman haletant, qui dégage au premier abord une impression de légèreté :

Voilà donc un excellent roman à lire pendant les vacances. Yves Beauchemin y montre un art consommé de la narration et un entrain époustoufflant. Bien sûr, on pourrait regretter l'absence de « profondeur » psychologique ou de résonance sociale, mais ce n'est pas cette voie-là que l'auteur a choisie⁵.

On a souvent vu en lui un simple divertissement, sans réelle profondeur, ce qui le rendrait plus américain et moins canadien-français : « C'est un roman québécois "positif" qui échappe à la tradition canadienne-française; nous l'avons qualifié de roman américain. [...] Finalement, ce n'est pas un roman à thèse, difficile d'accès,

² Gilles Marcotte, « Le temps du *Matou* », *Paragraphes*, « Autrement, le Québec. Conférences 1988-1989 », n° 2, 1989, p. 36.

³ Réginald Martel, « Chez soi, dans les nouvelles de Beauchemin », *La Presse*, dimanche 15 avril 2001, p. B4.

⁴ Thérèse Pouliot, *Le Matou d'Yves Beauchemin et la critique : la problématique de la réception*, mémoire de maîtrise, École des gradués, Université Laval, janvier 1990, f. 3.

⁵ Noël Audet, « *Le Matou*. Une fête du récit », *Le Devoir*, Samedi 4 juillet 1981, p. 15, repris dans Claude Pelletier (dépouillement et compilation), *Yves Beauchemin. Dossier de presse. 1974-1986*, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 88 p.

mais un roman sans message explicite, accessible au grand public [...]»⁶. » Tout se passe comme si le fait d'être positif, d'être moins misérabiliste en faisait un roman sans message, tout juste bon à divertir sur le bord de la mer ou d'une piscine. Frances J. Summers le note dans sa revue de la réception critique du roman : « Le plaisir est le thème récurrent des énoncés constituant le discours critique. Il s'agirait là de la caractéristique la plus significative du roman⁷. » Elle ajoute même : « Le peu de commentaires sur le sens du roman semble indiquer un paradoxe : on apprécie le roman parce qu'il n'a pas de signification profonde⁸. » Force est de constater que, souvent, « [l]a popularité phénoménale du *Matou* [...] a paradoxalement occulté ses qualités littéraires⁹. » On peut pourtant voir dans *Le Matou* autre chose qu'un roman aux nombreuses péripéties divertissantes et bien ficelées.

C'est cette idée reçue d'un roman simple, sinon simpliste, que nous avons voulu remettre en question en nous intéressant au texte lui-même. D'abord, la position du roman dans le champ littéraire québécois nous est apparue comme intéressante :

La réception de ce roman dans les champs littéraires québécois puis français oblige à le considérer comme une œuvre située à la périphérie, dans un « no man's land » que se disputent la littérature et la culture moyenne en des engagements assez confus où les deux partis semblent bien trouver leur profit. *Le Matou* en effet y gagne autant la consécration critique qualitative qui institue l'œuvre en tant que littérature que la percée quantitative sur le marché qui fait reconnaître le best-seller¹⁰.

Ce n'est toutefois pas cette « [...] réussite à la frontière des deux champs de production culturelle, restreint et élargi [...] »¹¹ qui nous intéressera dans cette étude, même si elle est la source de notre intérêt pour ce roman. Que *Le Matou* soit aussi

⁶ Frances J. Summers, « La réception critique du *Matou* », *Voix et Images*, « Yves Beauchemin, en toute simplicité », n° 36, printemps 1987, p. 390. Concernant la qualification de « roman américain », on précise dans un autre texte du même dossier : « [...] la critique lui en reconnaissait les qualités "américaines" d'accessibilité et d'efficacité. » (cf. Yves Lacroix, « Présentation », *Voix et Images*, « Yves Beauchemin, en toute simplicité », n° 36, printemps 1987, p. 358.)

⁷ Frances J. Summers, *loc. cit.*, p. 385.

⁸ *Ibid.*, p. 389.

⁹ Yves Lacroix, *loc. cit.*, p. 358.

¹⁰ Micheline Beauregard, Louise Milot et Denis Saint-Jacques, « L'inscription du littéraire dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, printemps-été 1987, p. 141.

¹¹ *Ibid.*, p. 141.

bien reçu, quasi unanimement, en fait un phénomène de société : « [...] *Le Matou* révèle son milieu d'origine. En lui faisant fête, le public s'est célébré lui-même. Il permet ainsi de prendre le pouls de notre société et d'observer, comme sous microscope, les valeurs qui sont les siennes. Son importance est à ce titre indéniable¹². » Il nous apparaît pertinent d'interroger les liens que le roman entretient avec cette société dont il est issu et au sein de laquelle il a reçu un accueil aussi retentissant.

Une intrigue touffue

Même si ce roman est très connu, les péripéties et rebondissements de l'intrigue sont tellement nombreux qu'il semble à propos d'en rappeler les grandes lignes, afin de faciliter la compréhension de notre analyse.

L'intrigue du *Matou* est touffue et difficile à résumer en peu de mots. Un matin d'avril 1974, un passant est heurté par un guillemet de bronze tombé de l'inscription d'une façade. Florent Boissonneault, jeune représentant chez *Musipop*, une compagnie de distribution de disques, porte secours au blessé. Florent est remarqué par un vieil homme, Egon Ratablavasky, qui le contacte dans les jours suivants. Ratablavasky propose à Florent d'acheter le restaurant *La Binerie*, ce qui permettrait au jeune homme de réaliser un rêve qu'il caresse depuis longtemps. Malgré les inquiétudes et les réserves de son épouse Élise, Florent décide de se lancer dans l'affaire. Le nom de Ratablavasky ouvre toutes les portes à Florent, sans que le vieil homme intervienne directement : celle du propriétaire de *La Binerie*, celle d'un banquier. Florent s'associe avec Slipskin, son collègue de chez *Musipop*, afin de diminuer les risques financiers. Aurélien Picquot, ami de Florent et chef cuisinier d'origine française, quitte les cuisines du Château Frontenac, où il officiait depuis plusieurs années, et accepte de s'occuper de celles, plus modestes, de *La Binerie*. Attristé, Florent assiste aux funérailles inattendues de Ratablavasky et s'installe dans une douce prospérité faite de beaucoup de labeur. Il rencontre, au restaurant, un garçonnet d'environ 6 ans, « monsieur Émile », alcoolique, délaissé par sa mère

¹² Jean-Pierre Boucher, « Autopsie d'un best-seller : *Le matou* », *Recherches sociographiques*, vol. 29, n° 1, 1988, p. 94.

barmaid et prostituée. Avec son matou Déjeuner, l'enfant devient rapidement un habitué du restaurant, un ami, puis un membre de la famille.

Coup de théâtre : Ratablavasky n'est pas mort, il a organisé ses fausses funérailles pour tester la reconnaissance de Florent. Retors et escroc, il orchestre, avec Slipskin, la chute du jeune homme : ils le rendent malade en dissimulant du phénobarbital dans sa nourriture. Florent vend à prix réduit ses parts à Slipskin, pour découvrir ensuite le complot, grâce à monsieur Émile. Florent cherche à ravoier ses parts, échoue, doit quitter son appartement avec son épouse pour loger, avec son ami Ange-Albert, dans un appartement très bon marché. Suit une période de misère, où ils souffrent de froid et de faim et où Florent, humilié d'avoir été dupé par Ratablavasky et Slipskin, connaît une sorte de longue dépression. Par une nuit de grande tempête, Élise doit être conduite chez le médecin pour soigner un mal de dents et apprend qu'elle est enfin enceinte. Pour se refaire une santé, Élise et Florent acceptent une invitation de la tante Jeunehomme à Key West, en Floride. Ratablavasky, qui est décidément partout, les y retrouve. Élise fait une fausse couche. Après avoir aidé sa tante dans les travaux de restauration de son hôtel, Florent décide de revenir à Montréal. Sa tante lui promet, en paiement pour ses bons services, de lui donner sa plantation de pamplemousses, lorsqu'il aura récupéré son restaurant.

Avec Élise, il décide de se lancer dans la revente d'antiquités. Il va s'établir à Sainte-Romanie, où il découvre plusieurs bonnes affaires dans les granges et les greniers, ce qui lui permet de renflouer ses coffres. Élise annonce une nouvelle grossesse à son époux. Cependant, Ratablavasky, qui ne les lâche pas, fait parvenir à Élise une photo montrant son mari dans les bras d'une autre femme. Colère noire de l'épouse bafouée, puis réconciliation. Monsieur Émile séjourne quelque temps avec les jeunes gens à la campagne. Ils retournent tous, ensuite, à Montréal, et monsieur Émile refuse avec vigueur de retourner chez sa mère. Florent et Élise pensent l'adopter.

Florent décide d'ouvrir un nouveau restaurant, *Chez Florent*, avec l'aide de ses amis fidèles, Picquot et Ange-Albert. Ce restaurant est situé en face de *La Binerie*, qui appartient toujours à Slipskin. Les propriétaires des deux commerces entrent dans une guerre où tous les coups sont permis; Picquot, Ange-Albert et même

monsieur Émile sont enrôlés dans l'armée de Florent. Slipskin est obligé de fermer son restaurant. Monsieur Émile fait exploser des boîtes de sauce tomate à *La Binerie*, ce qui blesse Ratablavasky, toujours dans les parages, et l'oblige à se rendre à la police.

Le matou de monsieur Émile disparaît, probablement victime d'un guet-apens. L'enfant le retrouve perché sur le toit d'une maison incendiée. Ivre, il grimpe tout de même chercher son chat, tombe et meurt. Élise et Florent, secoués, ne peuvent assister aux funérailles, car la mère du garçon les accuse d'avoir causé sa mort. En fait, c'est Ratablavasky qui a organisé le piège qui a conduit monsieur Émile à la mort, ce qui ne l'empêche pas d'oser se présenter chez Florent avec une couronne mortuaire. Déjeuner l'attaque sauvagement au visage. Florent se désintéresse du sort du vieil homme et le met à la porte. Il court à l'hôpital retrouver sa femme qui met au monde une petite Florence deux heures plus tard. Élise et Florent louent ensuite un bel appartement rue Sherbrooke, le restaurant prospère, la tante Jeunehomme offre à Florent la plantation tant convoitée et Ratablavasky, leur mauvais ange, semble avoir disparu.

La critique a salué en *Le Matou* une œuvre enfin positive dans la littérature québécoise, après beaucoup de négativisme. Pourtant, sous des dehors légers, *Le Matou* est au contraire un roman plutôt sombre. Il n'y a qu'à considérer la mort de monsieur Émile pour se rendre compte qu'il ne s'agit pas d'un roman « positif ». Oui, Florent Boissonneault réussit, il est sur la voie de la richesse grâce à son restaurant. Oui, il a lutté contre des ennemis pour arriver à ses fins. Toutefois, cette réussite s'accompagne d'une compromission morale, soulignée par les propos mêmes du jeune homme et de son épouse. La réussite à tout prix, est-ce si positif ? Et la mort de monsieur Émile, qu'en fait-on ? Alors que tout semble s'arranger pour les autres personnages, le décès de monsieur Émile est la principale ombre au tableau. Que signifie sa mort ?

La quête d'argent et de la réussite est le motif central du roman. Dans son étude des best-sellers au Québec, qui ne sont toutefois pas seulement d'origine

québécoise, Denis Saint-Jacques dégage une « recette » ou plutôt le « degré zéro » de l'intrigue d'un best-seller :

Voilà donc ce que racontent les best-sellers : d'une manière complexe et profuse, mais fondée sur une tradition bien ancrée, une histoire de persévérance et de réussite dont le protagoniste, héros de la société libérale moderne, s'offre en exemple au lecteur de culture moyenne¹³.

Il met ensuite en garde contre la tentation de « [...] considérer comme pauvre l'objet que nous venons de dépouiller de ses particularités¹⁴. » *Le Matou* d'Yves Beauchemin correspond parfaitement à cette trame narrative : il traite de l'ascension financière de Florent Boissonneault, qui surmonte divers obstacles et défait ses ennemis avant de pouvoir enfin posséder son restaurant. La quête du jeune homme s'assortit d'une grande importance accordée au groupe et aux valeurs collectives, contrairement à Slipskin et à Ratablavasky, beaucoup plus individualistes.

Le Matou met certes en scène un « héros de la société libérale moderne », mais, par l'opposition entre deux groupes principaux de personnages — en simplifiant, les bons et les méchants —, il présente une véritable confrontation entre plusieurs formes de libéralisme. En fait, le roman de Beauchemin montre une société en profonde mutation, qui hésite entre des valeurs traditionnelles plus collectives et d'autres valeurs moins communautaires et plus individualistes. La mort n'est pas le sujet du roman, mais elle y est très présente et significative, et il n'est pas anodin que la mort la plus importante soit celle d'un enfant. Parmi tous ces personnages si fort préoccupés par l'argent, monsieur Émile fait figure d'intrus. Sa présence est pourtant révélatrice : autour de ce personnage enfantin se crée tout un réseau de significations qui permettent de plonger au cœur même du sens de l'œuvre de Beauchemin. La mort de monsieur Émile est aussi celle de l'innocence, montrant par le fait même que, pour entrer dans le monde des affaires, un monde pleinement adulte, des sacrifices sont nécessaires. Elle peut donc être tenue pour le signe très éclatant de la difficulté de passer à l'âge adulte et d'une crainte de l'avenir qui n'est pas sans lien avec une société québécoise contemporaine incertaine de sa destinée. En fait, la mort de

¹³ Denis Saint-Jacques, « Ce que racontent les récits », dans Denis Saint-Jacques, Jacques Lemieux, Claude Martin et Vincent Nadeau, *op. cit.*, p. 252-253

¹⁴ *Ibid.*, p. 253.

monsieur Émile peut signifier un passage difficile et douloureux de l'enfance à l'âge adulte, marquant la nécessité de laisser le passé derrière soi afin d'aller de l'avant.

Roman et société

Le Matou présente une grande fresque sociale centrée sur l'argent. Les visions du monde qui y sont transposées sont révélatrices de la société québécoise environnante :

Tel est le roman qui se dresse comme un promontoire — peut-être comme un symbole — à l'orée des années quatre-vingt. Toute la littérature de ces années ne lui ressemble pas, sans doute, [...] mais on peut imaginer qu'il contient quelques-uns à tout le moins des éléments-clés de la fiction de cette période¹⁵.

Par son statut d'œuvre populaire, de best-seller bien reçu par les critiques de toute allégeance, parce qu'il a été publié au début des années quatre-vingt, alors que les grandes idéologies de la Révolution tranquille s'essoufflent et que la société est en profonde mutation, parce qu'il constitue un événement majeur dans le monde littéraire québécois, *Le Matou* cartographie la société dont il est issu. Nous faisons nôtre ce précepte de Gilles Marcotte : « En premier lieu, je pose que toute œuvre littéraire — et particulièrement le roman, dont je m'occuperai exclusivement ici — parle de la société, fait parler la société, ou que la société parle en elle¹⁶. » Dans cette étude du *Matou* d'Yves Beauchemin, nous chercherons à découvrir les liens entre ce roman et la société dans laquelle il a été produit, et à comprendre dans quelle mesure l'un répond à l'autre. Cette recherche se situe donc sur le terrain de la sociocritique des textes :

[...] se distinguant des sociologies institutionnelle et externe, la sociocritique rassemble des lectures et des méthodes diverses qui ont en commun une approche herméneutique centrée sur le texte littéraire et qui se donnent pour but d'étudier les rapports que ce dernier entretient avec un discours social dont il émerge et est partie prenante¹⁷.

Notre démarche critique est inductive, puisque nous n'ouvrons le texte sur le social qu'après une analyse minutieuse du texte, mettant à profit des outils de description

¹⁵ Gilles Marcotte, « Le temps du *Matou* », p. 35-36.

¹⁶ Gilles Marcotte, « Alain et Abel », p. 153, dans *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, « Essais littéraires », 1989, 350 p.

¹⁷ Michel Biron et Pierre Popovic, « Présentation », *Études françaises*, « Sociocritique de la poésie », vol. 27, n° 1, printemps 1991, p. 8, p. 7-10.

interne de la forme romanesque (analyse littéraire classique, rhétorique, narratologie). L'attention est portée principalement sur les personnages et leurs actions, les valeurs qu'ils véhiculent et représentent, puis sur les oppositions entre eux, lesquelles sont révélatrices d'un système de représentations moins manichéen qu'il n'y paraît au premier abord. Nous montrerons ensuite que le roman réfracte des conflits discursifs et idéologiques qui mettent en cause diverses formes de nationalisme et des visions différentes de la société libérale.

Chapitre I

La réussite et l'argent

De bout en bout, *Le Matou* raconte le long apprentissage de l'entrepreneuriat par Florent qui plonge, sans qu'il s'en rende vraiment compte, dans une lutte à finir entre le bien et le mal. Son parcours est semé d'embûches. Le motif de l'argent est omniprésent dans le roman, tout comme celui du travail acharné. Florent est un personnage actif. Si son projet est très individualiste, puisqu'il œuvre à sa propre réussite financière, la solidarité et l'amitié deviennent très présentes et importantes à mesure que le récit évolue.

Course à l'argent, à la réussite

De quoi traite principalement *Le Matou* ? D'argent. Achat, investissement, quasi-faillite, le roman est rythmé par les opérations financières du jeune héros. Point de mystère, point de cachette : sans fausse pudeur, on calcule, on étale au grand jour les tractations financières, les fiches de paie, le montant des dettes, des profits :

Le 2 juin 1974, soit un mois après la prise en charge de *La Binerie*, Florent et Slipskin avaient amassé 5682,74 \$ de bénéfices bruts, dont la plus grande partie, il est vrai, allait au remboursement de la dette. Florent pouvait se prélever un salaire de 250 \$ par semaine, Slipskin un salaire de 125 \$ et la baisse du chiffre d'affaires que tous deux avaient crainte durant les premiers mois ne s'était pas produite. Au contraire¹⁸ !

Nombreux sont les passages qui dévoilent ainsi le montant des économies de Florent, ou les bénéfices d'un de ses restaurants ou de son commerce d'antiquités. Le jeune homme rêve de richesse. Pour chacun de ses projets, il anticipe le moment où les billets, fort nombreux, viendront remplir ses coffres : « Je songe à me lancer dans la fabrication des produits de beauté. [...] Ça ne demande pas beaucoup de capital, pas beaucoup de science non plus, et quand l'affaire réussit on empile l'argent jusqu'au plafond. » (p. 291) Florent est prêt à se lancer dans une entreprise dont il ne connaît que peu de choses, simplement parce qu'elle pourrait lui apporter la fortune.

¹⁸ Yves Beauchemin, *Le Matou*, Montréal, Québec/Amérique, © 2002 [1981], p. 68. Dorénavant, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.

L'argent seul ne fait pas un roman. Dans *Le Matou*, il s'accompagne du désir de réussir, de bâtir quelque chose. Florent, le personnage principal, est le « type achevé de l'entrepreneur » : « Florent est l'entrepreneur, le personnage-Provigo, presque entièrement dévoré par l'idée de réussite, l'action, celui qui prend des risques, l'homme de la PME et du RÉA, aussi efficace et aussi gris qu'un ministre du gouvernement Bourassa [...]»¹⁹. » Pour assurer le succès de son entreprise, Florent abat de la besogne et ne ménage pas sa peine :

Florent se levait à cinq heures et se couchait tard dans la nuit. Pâli de fatigue, il apprenait lentement son métier et maigrissait. On le voyait partout à la fois : à la caisse, au comptoir, à la cuisine, au téléphone avec les fournisseurs, chez les grossistes en viandes [...]. Son entrain et sa capacité de travail lui gagnaient peu à peu l'estime de ses employés qui l'avaient vu entrer en fonction avec des sourires goguenards. (p. 67)

Florent veut réussir tout ce qu'il entreprend, que ce soit son restaurant ou la rénovation de l'hôtel de sa tante. Il mobilise toutes ses forces et ses aptitudes afin d'exceller dans ses nouvelles responsabilités et ne ménage pas ses efforts; même lorsqu'il travaille pour sa tante, il « [...] essay[e] d'assimiler les rudiments de son métier avec une fureur qui remplit sa collaboratrice de respect ». (p. 327) Il se démène autant pour sa tante que pour lui-même. Comme au temps de *La Binerie*, son ardeur au travail se manifeste physiquement : « Florent se mit à maigrir de deux livres par semaine, mais sa bonne humeur se maintenait. » (p. 329) Deux des principales qualités de Florent sont d'être travailleur et consciencieux. En fait, ce personnage se définit presque exclusivement par son ardeur au travail et sa quête de richesse. Ne s'y ajoutent que quelques touches plus sentimentales concernant son amitié avec Picquot et Ange-Albert et la tendresse qu'il éprouve pour Élise et monsieur Émile. C'est dire que le travail acharné prend une grande place dans la vie du personnage et dans l'intrigue du roman. Parce que le labeur de Florent est récompensé par la possession d'un restaurant rentable et d'une plantation de pamplemoussiers, il appert que *Le Matou* comporte une grande valorisation du travail acharné. Les personnages, qu'ils soient du côté du bien ou du mal, doivent beaucoup travailler pour obtenir ce qu'ils désirent. Ils doivent être prêts à lutter et ne pas se laisser abattre par les obstacles.

¹⁹ Gilles Marcotte, « Le temps du *Matou* », p. 39.

Grand travailleur, Florent déploie beaucoup d'énergie afin d'arriver au but qu'il s'est fixé. Il est ainsi sans cesse en mouvement, autant que le récit dont il est le héros. Selon Gilles Marcotte, Florent est un personnage d'action, il agit et va de l'avant. En cela, il est représentatif d'un trait idéologique important des années quatre-vingt :

Ce que peut [...] Florent, [...] c'est agir; non pas dans quelque aura fantasmatique, mais dans le cours ordinaire des possibilités, susciter des événements, réagir à ceux qui se présentent. En fait, le personnage de Beauchemin est moins à proprement parler un ambitieux, au sens balzacien ou américain, qu'un homme d'action, ne vivant que d'action, bougeant sans cesse et ne pouvant souffrir l'immobilité, à l'image du récit même qui le porte [...] ²⁰.

Il est vrai que Florent n'est pas un personnage qui prend le temps de mûrir ses décisions. Ainsi, il ne s'interroge pas vraiment sur les raisons qui poussent Ratablavasky à devenir son endosseur moral pour l'achat de *La Binerie*. En trois jours, il rencontre pour la première fois Ratablavasky, discute avec M. St-Onge de l'achat de son restaurant et avec un banquier d'un emprunt. Deux jours plus tard, il est propriétaire de *La Binerie*. Florent agit avec beaucoup de promptitude, ce qui fait peur à Élise : « — Comme tu vas vite, soupira-t-elle. Où est-ce que tout cela va nous mener ? » (p. 37) Un tourbillon d'événements mènent Florent à la réalisation de son rêve. La cadence des quatre premiers chapitres du *Matou* est étourdissante.

Mû par l'ambition, Florent est en recherche quasi constante de moyens de faire de l'argent. Il ne se satisfait plus de la réalisation de son rêve : une fois qu'il possède enfin son restaurant, il se lance dans la fabrication de produits de beauté. Cet activisme explique que Florent utilise l'expression « galoper après les gros sous » pour décrire ses activités. (p. 248) Il ne parle pas de travail, mais toujours carrément d'une course à l'argent. Marcotte remarque que, dans cet extrait, « [...] l'accent porte sur le verbe plutôt que sur le complément [...]. Florent galope pour galoper, il vit d'action, il vit de la vie même de l'action [...] ²¹. » Il est certain qu'il est très actif,

²⁰ *Ibid.*, p. 39.

²¹ *Ibid.*, p. 40.

qu'il ne ménage aucun effort pour faire marcher son restaurant, son commerce d'antiquités et même la rénovation de l'hôtel de sa tante. En cela, il est le parfait opposé de son ami Ange-Albert, particulièrement en ce qui a trait à l'ambition et au rêve de richesse. Ange-Albert est doté d'un bon naturel, mais aussi d'une grande force d'inertie, il est nonchalant et ne travaille que la moitié de l'année. Il dit à son ami :

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu te démènes autant [...]. Après tout, on finit presque tous de la même façon : assis dans une petite chambre, à moitié sourds et aveugles, un tube de pilules à la main et une chaufferette aux pieds. Alors, pourquoi tant s'essouffler ? Enfin, t'es fait comme ça, je suppose. (p. 46)

Le verbe « démener » montre qu'il reconnaît que Florent, contrairement à lui, se donne beaucoup de peine pour réussir ses entreprises, qu'il s'agite, qu'il fait preuve d'une activité incessante. Pour Ange-Albert, il est incompréhensible que son ami travaille autant. Il ne croit pas aux vertus du labeur, car la mort en annule par avance toute signification. Devant la mort, un travail suractif et un compte en banque bien fourni ne représentent rien²².

Ange-Albert travaille tout de même un peu. Il a besoin d'un minimum d'argent, contrairement à l'abbé Jeunehomme, qui le bat d'une bonne longueur sur le plan de l'inactivité. L'abbé, cousin de Florent, ne travaille pas, il passe ses journées à lire : « Pauvre lui, fit Élise. Il n'aura connu la vie que sur papier. » (p. 222) Il ne connaît pas vraiment ce qu'est la vie et lui préfère les mondes imaginaires. L'abbé est lui aussi un antagoniste de Florent : alors que ce dernier travaille, est un homme d'action, l'autre est un intellectuel et ne produit rien. L'abbé Jeunehomme a un

²² Dans *Les Émois d'un marchand de café* (1999), Beauchemin décrit Guillaume Tranchemontagne, un entrepreneur vieillissant, devenu millionnaire, qui, au lendemain d'une opération, se questionne sur ce qu'il a fait de sa vie. Il décide alors de faire le bien et de tenter de réparer le mal qu'il a pu commettre dans le passé. On ne peut s'empêcher de penser à Florent, lui qui se dirige vers toute une vie consacrée à la recherche d'argent. On le retrouve d'ailleurs au cours du récit, patron de *La Binerie*, « la célèbre institution de la rue Mont-Royal, qui venait de fêter son cinquante-cinquième anniversaire ». (p. 336) L'auteur le décrit brièvement, sans le nommer (il se reconnaît cependant au nom de son épouse et à la vue d'une photo d'un enfant tenant un chat) : « Le patron vint enfin prendre leur commande. C'était un homme dans la quarantaine, au visage rosi par la chaleur, les cheveux déjà grisonnants, dont l'expression affable cachait mal la fatigue [...]. » (p. 338) Tout comme Tranchemontagne, Florent est un entrepreneur fatigué, le dur labeur l'use. (cf. Yves Beauchemin, *Les Émois d'un marchand de café*, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1999, 495 p.)

métier qui ne concerne que l'abstraction et le spirituel. C'est pourtant un métier qu'il devrait pratiquer, en s'engageant dans son milieu, mais il le néglige, ce qui en fait un reclus inutile, que le diocèse relègue dans des postes peu intéressants et peu astreignants. Totalement pris par ses lectures et ses recherches littéraires, l'abbé Jeunehomme ne remplit que très peu les tâches liées à son ministère : « C'est un peu la honte de la famille, tu comprends, un prêtre qui ne confesse pas et qui oublie de dire sa messe. » (p. 57) Il se place en marge de la société et perd la considération ordinairement attachée à son habit et à sa vocation. Il oublie même de remplir ses devoirs les plus ordinaires, comme de dire au revoir à sa mère alors qu'elle part subir une importante chirurgie cardiaque. L'abbé Jeunehomme est ainsi le personnage le plus inactif du roman, le moins utile socialement²³. Par cette remarque sur la « honte de la famille », Florent mentionne l'importance d'avoir un travail, de remplir un rôle dans la société.

En plus du contraste entre l'inaction de l'un et la constante agitation de l'autre, les deux cousins s'opposent sur un autre point important : l'usage qu'ils font des livres. Si l'abbé lit par plaisir et parce qu'il est obnubilé par ses lectures, Florent, lui, lit des livres pour leur utilité : ils lui apprennent des choses sur les produits de beauté et sur les antiquités. Le savoir qu'il acquiert, il pourra le transférer dans sa vie et l'utiliser pour réaliser ses projets. Il résume son programme en ces termes : « Je sais lire, je lirai. Et en lisant, j'apprendrai. » (p. 379) Cette vision du livre montre une autre dimension importante du taux d'activité des deux cousins : l'un se réfugie dans un monde imaginaire, l'autre agit toujours de façon très concrète dans le monde. Florent, contrairement à son cousin, est un homme très terre-à-terre.

²³ Dans *Le Second violon* (1996), réapparaît le personnage de l'abbé Jeunehomme, âgé d'une soixantaine d'années. Il vit toujours entouré de ses livres et est atteint de sclérose en plaques depuis 10 ans. Devenu invalide, il trouve réconfort dans la musique — goût qu'il partage avec Nicolas Rivard, héros de ce roman — depuis que ses yeux ne lui permettent plus de lire. Sa mère défie toujours la mort et a même acquis une importante chaîne d'hôtels. Elle attribue la maladie de son fils « à son goût excessif pour la rêverie ». (p. 514) La propension de l'abbé à ne pas être socialement très actif s'est ainsi incarnée dans l'abandon de son corps. (cf. Yves Beauchemin, *Le Second violon*, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1996, 556 p.)

Par contraste, l'inactivité d'un des cousins fait ressortir l'activité quasi sans fin de l'autre, tout comme la paresse d'Ange-Albert offre un faire-valoir à l'énergie de Florent. Contrastes et oppositions sont légion dans *Le Matou*. Ainsi, le jeune entrepreneur passe lui-même par une longue période de dépression après avoir perdu *La Binerie* et ses économies. Il est alors extrêmement inactif, ne cherche pas vraiment d'emploi, a perdu toute ambition et n'aspire plus qu'à une petite vie tranquille :

Depuis la mésaventure de *La Binerie*, il n'avait guère fait d'efforts pour se trouver un emploi. Il consacrait son temps au sommeil, à l'amour (qu'Élise pratiquait maintenant avec certaines précautions, vu leur situation précaire) et aux longs métrages de la télévision. [...] Malgré les appréhensions d'Élise, Florent gardait bon moral. Mais toute ambition l'avait quitté. — Pourquoi se massacrer les artères pour de l'argent ? disait-il. Regarde Ange-Albert : il a toujours pris la vie comme elle vient. Est-ce qu'il est plus mal en point que moi ?

Élise devinait bien toute l'amertume qui se cachait derrière ce détachement soi-disant philosophique et faisait mine d'approuver son mari, dans l'espoir que le temps fasse son œuvre et que le goût de réussir le reprenne. (p. 180-181)

Florent juge que la recherche d'argent ne vaut pas les tracas qu'il a connus. Élise, en femme compréhensive, laisse tout le temps nécessaire à Florent pour qu'il change d'avis et ait de nouveau envie de travailler et de réussir. Le jeune homme a vraiment été assommé par sa défaite. La chute est d'autant plus rude qu'il avait réalisé son souhait de posséder un restaurant assez rapidement, presque de façon magique, le seul nom de Ratablavasky lui ayant ouvert toutes les portes. Cet épisode contraste fortement avec le reste du roman. Il montre à quel point Florent est démoli par son échec avec *La Binerie*. Toutefois, Florent finit par se remettre en selle : il n'est pas naturel pour lui de vivre la même vie qu'Ange-Albert. L'inactivité finit rapidement par lui peser : il « [...] se mit à cultiver la flânerie d'un air désabusé ». (p. 318) Florent est certes un homme d'action, mais l'échec l'affecte au point où il préfère ne rien faire, ne rien entreprendre, plutôt que de subir un autre revers. Sa véritable nature, plutôt combative, reprend toutefois le dessus dès que l'occasion se présente. En homme d'action, Florent multiplie ensuite les manigances, les bons coups afin de parvenir à son but. En somme, tout se passe comme si cette période d'apathie des personnages était l'occasion, pour le romancier, d'insérer et de convoquer dans le

roman une vision du monde et une conception de l'individu appartenant au passé : vision d'un Québec amorphe, conception d'un individu sans capacité réelle d'action.

L'apprentissage de l'entrepreneuriat

Si le roman raconte la longue quête de réussite et de richesse de Florent, il met aussi en scène son apprentissage. En effet, pour atteindre son objectif, le jeune homme doit s'initier à de nouveaux métiers, ceux de restaurateur, de chef de chantier, d'antiquaire. Il doit apprendre à faire tourner un commerce, à reconnaître les meubles anciens et à évaluer leur valeur, puis à étudier les propriétés des plantes et la composition des produits de beauté. Il évalue lui-même la somme de ses nouvelles connaissances : « Hier, les produits de beauté, ricanait-il, aujourd'hui les antiquités. Encore quelques années de malheur et je vais devenir une véritable encyclopédie vivante ! » (p. 391)

Florent doit aussi surmonter des échecs et assimiler de dures leçons, ce qui le transforme plus en profondeur. Il apprend qu'il faut se méfier des occasions qui ont l'air trop belles. Ratablavasky lui-même le lui dit : « Les occasions ne sont jamais si belles qu'on pense dans la vie. *Quand elles ont l'apparence, il faut les avoir en soupçon.* » (p. 18) Après ses déboires avec *La Binerie*, il ne fait plus aussi aveuglément confiance aux gens. Non seulement a-t-il véritablement cru que Ratablavasky pouvait être pour lui un bienfaiteur, mais il a de plus mal cerné la personnalité de Slipskin, qu'il connaissait depuis plus longtemps. Contrairement au jeune homme, monsieur Boissonneault, dès qu'il rencontre l'associé de son fils, éprouve pour lui une profonde antipathie, il se méfie de lui : « — Je te le dis, ma femme, une vraie face de rat, répéta monsieur Boissonneault deux heures plus tard [...]. — Ma foi, je ne lui prêterais même pas ma poubelle, ajouta-t-il, méprisant. » (p. 65) Les circonstances donneront raison à monsieur Boissonneault. Il fait preuve de clairvoyance quant au caractère de Slipskin, il devine qu'on ne peut lui faire confiance parce qu'il a appris d'expérience à se méfier dans un monde où ne règne que l'intérêt privé (à quelques exceptions près). Florent doit devenir un meilleur juge des caractères. Sa mésaventure le rendra plus méfiant. De plus, les conversations avec sa tante et sa propre expérience à Sainte-Romanie lui montrent

qu'il faut souvent tromper les gens pour faire de l'argent, utiliser la ruse, des stratégies moins loyales. Sa guerre contre Slipskin lui apprend qu'il est difficile de gagner une bataille en gardant les mains propres. À mesure qu'il avance, sa quête devient une quête démonique.

Florent vit une leçon intégrale de formation en entrepreneuriat. D'abord, en lui offrant l'occasion d'acquérir *La Binerie*, Ratablavasky encourage sa quête de richesse. Avant le coup de pouce de son bienfaiteur, le jeune homme semble n'avoir fait aucun pas vers la réalisation de son rêve de posséder un restaurant, il continue d'être un salarié. C'est le vieil homme qui donne le coup d'envoi à l'aventure de son cadet. Il stimule son esprit d'entreprise, le réveille. En brisant son rêve, avec le concours de Slipskin, Ratablavasky oblige Florent à repartir de zéro. Il est vrai que le jeune entrepreneur est morose et inactif pendant une bonne période de temps, mais à long terme, avoir subi un si retentissant échec le pousse à vouloir se prouver qu'il peut réussir, et seul, sans quelque aide que ce soit d'un mystérieux bienfaiteur. Sans Ratablavasky et les embûches qu'il a mises sur son chemin, Florent n'aurait probablement pas eu son propre restaurant. Même s'il travaille beaucoup à *La Binerie*, il n'a pas mérité son restaurant : un concours de circonstances lui a permis de l'obtenir. D'ailleurs, après la « résurrection » de Ratablavasky, Picquot suggère à son jeune employeur de se défaire de tout lien avec lui : « En somme, je couperais tout lien avec lui. Et même, s'il le fallait, j'irais jusqu'à vendre mon commerce pour m'établir ailleurs sur des bases tout à fait claires et solides. Mon ami, cet homme porte avec lui la peste *bubonique* [...]. » (p. 107) Picquot reconnaît en Ratablavasky un magouilleur et il ne lui fait pas confiance. Il importe pour lui que l'entreprise de Florent soit établie sur de bonnes fondations et le mystère entourant le vieil homme est suffisamment inquiétant pour remettre en cause, justement, ces fondations. L'histoire lui donne raison, puisque Florent perd son restaurant presque aussi rapidement qu'il l'a obtenu. Toutefois, il assure sa totale emprise sur son deuxième restaurant : grâce à son commerce d'antiquités, il se construit un capital qui ne devra rien aux banques et aux mystérieux bienfaiteurs; il trouve un local et participe à la conception de son intérieur; il détermine la vocation de son restaurant et son menu, et

surtout il y travaille constamment. Ainsi, le deuxième restaurant a été élaboré en toute indépendance. Florent ne doit rien à Ratablavasky. Il a appris à mériter son entreprise, elle ne lui a pas été offerte sur un plateau comme *La Binerie*.

Madame Jeunehomme poursuit, elle aussi, en quelque sorte, l'apprentissage de Florent. Le séjour en Floride et surtout les travaux de rénovation de l'hôtel permettent au jeune homme de remettre le pied à l'étrier : sa tante, en lui demandant de lui rendre service, lui a donc donné, en quelque sorte, le goût de sortir de l'inaction et du marasme. La tante joue ainsi un rôle similaire à celui de Ratablavasky : le vieil homme permet à Florent de sortir du statu quo de la condition d'employé, la tante lui donne l'impulsion qu'il lui fallait pour sortir d'une mauvaise passe. Tous deux initient le mouvement, l'action. Si la tante Jeunehomme sort Florent de sa léthargie en le faisant travailler à hôtel, lui offrir sa plantation est un incitatif de plus à se lancer à nouveau en affaires :

Mais ce n'était qu'un premier cadeau. J'en ai un autre pour toi, Florent, et je te le donne avec plaisir, même si je sais qu'il va te faire mal.

Il la regarda, méfiant. — Je veux parler de ma plantation de pamplemoussiers, poursuivit-elle avec un sourire malicieux. [...] Je te la donne, mais à une condition... [...] À la condition *que tu reprennes possession de ton restaurant*. Toi seul. Voilà l'épine. Est-ce clair ? Sinon, oublie tout. (p. 341)

La tante Jeunehomme n'offre pas vraiment de cadeau à Florent, avec elle rien n'est gratuit. Il a gagné son argent en travaillant à la rénovation de l'hôtel, et il devra gagner la plantation. Elle le force ainsi, s'il veut vraiment la plantation, à reprendre le collier, à ne pas se complaire dans la défaite et les petits boulots. De plus, contrairement à Ratablavasky, qui offre un restaurant sans que le nouveau propriétaire ait beaucoup d'efforts à fournir pour l'obtenir, madame Jeunehomme considère que pour mériter un cadeau, son neveu doit travailler et prouver qu'il le mérite. Elle insiste aussi sur le fait qu'il doit se débrouiller seul, ne plus s'appuyer sur un bienfaiteur comme ce Ratablavasky. Tandis que ce dernier fait preuve d'une générosité mensongère, la vieille dame récompense d'abord chichement le travail spectaculaire de Florent et lui demande un effort supplémentaire pour obtenir quelque chose qui lui fait vraiment envie. Alors que le vieil homme offre au plus jeune un si beau cadeau que ce dernier sombre dans la dépression lorsqu'on le lui enlève, la tante

ne lui fait qu'une promesse, qui lui rappelle que lorsque l'on mérite vraiment quelque chose, il nous appartient et il est plus facile de le garder. Ratablavasky est un mentor satanique; Madame Jeunehomme un mentor méritocrate.

Avec son commerce, Florent veut s'émanciper, il veut devenir son propre maître. Il exprime implicitement l'idée que pour faire de l'argent, il ne faut plus être un employé, il faut être son propre patron : « Trouve-toi un autre nègre. [...] C'est à mon tour d'avoir des employés. T'aimes ça, l'argent ? Moi aussi. » (p. 36) Par le terme « nègre », le jeune homme évoque ici l'idée de domination du patron sur son employé, qu'il exploite. À la suite de certains critiques, entre autres Bob Coleman, publié dans le *New York Times*²⁴, il est tentant de voir, dans la relation de Florent avec son patron anglophone Spufferbug, homme plutôt colérique que le jeune homme déteste, une autre représentation du stéréotype anti-anglais, de l'Anglais oppresseur, fort courant dans la littérature québécoise. En plus, l'adversaire de Florent en affaires, celui qui le dépouille de son restaurant, est lui aussi anglophone. Jusqu'à Picquot qui professe un réel dégoût des Américains à travers leur nourriture :

Picquot termina la soirée par une longue déclaration de haine contre les purées de pommes de terre instantanées, les frites préparées en usine, l'utilisation systématique des conserves et tous les cataclysmes culinaires qui ont dévasté l'Occident depuis que les Américains ont décidé de planter leur drapeau dans nos assiettes. — Ces cochons, vociféra-t-il, sont en train de saper notre civilisation et de transformer la France en un pitoyable, un honteux, un ignoble *supermarket* ! (p. 538-539)

Il est certain que l'anglophone en général n'est pas bien considéré dans *Le Matou*, lequel n'est nullement exempt d'un sentiment anti-anglais. Cependant, si ce fait doit être noté, il reste que le roman insiste davantage sur le comportement économique des personnages que sur leurs pratiques linguistiques. D'ailleurs, Florent et Slipskin s'apprécient au début du roman, et les relations ultérieures de ce dernier avec Ratablavasky ne sont nullement paisibles. Ratablavasky est lui aussi autre chose qu'un anglophone : il incarne un type très général de rapport à l'argent. Ce qu'il faut

²⁴ « Ever since that September morning in 1759 [...] a certain grumpiness has colored the French Canadian view of the non-French-speaking world. That grumpiness is a cornerstone and, I think, a fundamental flaw, of Yves Beauchemin's novel "The Alley Cat". » (cf. Bob Coleman, "The Yankee Devils!", *New York Times*, January 11, 1987, consulté en ligne le 6 octobre 2006. <<http://query.nytimes.com/gst/fullpage.html?res=9B0DE3DB1039F932A25752C0A961948260>>)

surtout retenir de ce passage c'est que, pour Florent, qui a l'impression d'être exploité par son patron, quitter *Musipop* le libère d'un joug économique, d'une dépendance. Selon lui, pour faire de l'argent, il faut être son propre patron.

Slipskin et Florent : amour de l'argent vs amour du métier

Deux visions principales de l'entreprise sont en opposition radicale dans *Le Matou*. Le contraste est d'autant plus efficace qu'il s'agit ici successivement du même restaurant, qui ne change que de propriétaire : pour Florent, son restaurant est plutôt du type « entreprise familiale » puisqu'Élise y travaille et qu'un de ses meilleurs amis officie aux cuisines. Cette vocation familiale est mise en évidence par la présence remuante et constante de monsieur Émile, bien accepté par tous, ou presque. Nourri gratuitement, il fait lui aussi partie de la famille et met en évidence la générosité de Florent, qui n'hésite pas à prendre sous son aile un petit enfant démuné, quasi abandonné. Slipskin, lui, supporte à peine l'enfant : il n'a pas la même bonté envers les plus faibles. Cette attitude envers l'enfant est un signe de la profonde différence de caractère entre les deux propriétaires de *La Binerie*. Dès la première (courte) description, Slipskin est présenté comme un capitaliste à tout crin : « Slipskin professait qu'un homme placé devant l'occasion de gagner quelques dollars sans peine et qui négligeait de la saisir allait contre les lois de la nature. Lui-même [...] appliquait cette maxime avec une vigueur allègre. » (p. 14) L'entreprise doit lui permettre d'engranger des profits, cela seul compte, ce qui ne lui permet pas d'être généreux envers un enfant abandonné. Florent, lui, est présenté, dès les premières lignes du roman, comme un bon samaritain qui s'arrête pour porter secours à un homme mortellement blessé. La « nature » de Slipskin est de faire de l'argent, celle de Florent le pousse à faire le bien, même s'il est lui aussi attiré par la réussite économique.

Alors que Florent travaille énormément pour que fonctionne son restaurant, Slipskin est moins diligent, mais très intéressé par le tiroir-caisse : « Puis il se dirigea vers la caisse où Slipskin tripotait la moisson de la journée, un petit bout de langue avide au coin de la bouche [...]. » (p. 161) Préoccupé par la qualité de la nourriture

servie, Florent avait en Picquot un chef de premier ordre. Slipskin, lui, aura pendant un temps un chef grec qui fait de la cuisine approximative et qu'il ne remplacera que lorsque Florent viendra s'établir, toujours avec Picquot dans ses cuisines, en face de *La Binerie*. Prétextant son amour de la vie de famille, Florent refusait d'agrandir son restaurant, comme son associé le proposait. Devenu seul propriétaire, Slipskin peut finalement le faire, ce qui provoque la colère de l'entrepreneur dépouillé : « Le restaurant venait d'envahir une boutique contiguë. Sa modeste devanture, familière aux clients depuis plus de trente ans, avait été complètement défigurée. [...] Ah ! le cochon ! il est en train de virer ma *Binerie* en restaurant américain ! » (p. 474) Il dénature le restaurant pour l'agrandir, fait un pied de nez à la tradition, afin d'engranger plus d'argent. Le restaurant perd ainsi un peu de sa personnalité afin de devenir encore plus rentable. De plus, contrairement à Florent, Slipskin néglige la propreté : « Quelle saleté que cette cave ! L'hygiène a quitté ce restaurant avec nous, c'en est une pitié. » (p. 294) Cela démontre qu'il n'accorde pas d'attention aux détails de son entreprise, particulièrement à ceux qui ne peuvent lui permettre directement de faire des profits. Il ne pratique ce métier que parce que l'occasion s'est présentée; il n'a pas la passion de son métier, seulement celle de l'argent. Florent est un restaurateur, Slipskin, un homme d'affaires.

Pour se venger de Slipskin, et surtout pour se prouver une fois pour toutes qu'il peut réussir, Florent lance son nouveau restaurant, *Chez Florent*, en face de *La Binerie*. Il provoque ainsi son ennemi en s'installant en face de lui, mais il ne lance d'abord qu'une offensive basée sur les bas prix et la qualité des repas servis. Ce n'est qu'après que son compétiteur a utilisé des armes plus déloyales que Florent lance sa contre-attaque :

Jusqu'ici, je me suis montré loyal. Ma seule arme a été la bonne cuisine. Mais ce n'est plus suffisant. — Fais ce que tu dois faire, répondit Élise d'une voix lasse, je ne te le reprocherai jamais. Il nous a trop fait de tort, celui-là. — Il faut d'abord lui saper le moral. Ensuite, quand il sera assez cuisiné, je lui porterai le grand coup, comme il m'a fait, mais sans chimie. (p. 559)

La guerre contre Slipskin commence par une guerre des nerfs : Florent, avec l'aide d'Émile, fait surchauffer l'appartement sous celui de Slipskin, ce qui l'empêche de dormir et lui met les nerfs à vif. C'est une version adoucie, bénigne, de l'état

dépressif induit par des médicaments qui a porté Florent à céder ses parts de *La Binerie*. Des coquerelles seront introduites dans *La Binerie*, puis de l'okaloa dans la salière du cuisinier, ce qui provoque chez les clients de violents maux gastriques. Des rats porteront le coup final, puisqu'un policier, gagné à la cause par quelques billets, surgit le matin même avec un fonctionnaire chargé de l'inspection des aliments. Le permis de restauration est suspendu, le restaurant ferme : « Le matin du 25 juillet, soit 13 jours après la nuit de l'explosion, une affiche apparut dans la vitrine de *La Binerie*, indiquant que le restaurant était à vendre ou à louer. Florent s'en réjouit à peine. L'ombre de Ratablavasky gâchait sa victoire. » (p. 580) Florent a maintenant ce zeste de malhonnêteté qui lui manquait pour être à la fois un propriétaire de restaurant et un homme d'affaires. D'abord présenté, au début du roman, comme un bon samaritain, à la fin il n'hésite plus à faire preuve de malhonnêteté et à donner des coups bas. Même Élise admet que les nouvelles stratégies de son mari sont acceptables, compte tenu de ce que Slipskin leur a fait subir. Le « bon » se venge du méchant ou du moins du méchant à sa portée, mais en perdant son âme dans la vengeance. Sans l'appui de Ratablavasky, Slipskin perd la partie contre Florent. L'anglophone n'a pas mérité son restaurant, c'est à son tour de le perdre.

Le bien contre le mal

Si l'argent est très important dans *Le Matou* et dans la vie de son héros, sa quête ne prend toutefois l'allure d'un parcours du combattant pour Florent que parce qu'elle se complique de l'opposition de Ratablavasky à ses projets. Pour certains commentateurs, la lutte du jeune homme prend ainsi la forme d'une lutte du bien contre le mal : « Le ciel et l'enfer, l'ange et le démon, le bien et le mal, c'est là sans doute ce qui donne au *Matou* son poids de mystère et sa dimension profonde, sans quoi le roman ne serait qu'un enchevêtrement savant de péripéties sans conséquence, j'oserais dire un divertissement anodin²⁵. » Il va sans dire que le représentant du mal dans ce roman est Ratablavasky, perpétuel tourmenteur de Florent, flanqué de ses

²⁵ Réginald Martel, « “Le Matou” d'Yves Beauchemin. La joyeuse chronique d'une jeunesse qui rêve... et calcule », *La Presse*, 25 avril 1981, p. C-3, repris dans Claude Pelletier (dépouillement et compilation), *Yves Beauchemin. Dossier de presse. 1974-1986*, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 88 p.

acolytes occasionnels, Slipskin et Galarneau. Les motivations du vieil homme restent toutefois plutôt mystérieuses, voire ambiguës : d'abord, il affirme vouloir aider Florent, puis il se range du côté de Slipskin et l'aide à dépouiller son premier protégé. Il revient ensuite à la charge et prétend vouloir de nouveau aider Florent, en faire son héritier, il dit avoir été trompé par l'anglophone. D'un côté il souhaite faire partie de la vie du jeune couple, de l'autre il envoie à Élise une photo compromettante de son mari avec une femme de chambre. Finalement, il cause le décès de monsieur Émile. Ratablavasky présenterait le visage du bien pour mieux pouvoir faire le mal, il montre patte blanche pour mieux ruser. Pour Florent, il est clair que le vieil homme est son principal ennemi. Il veut s'en débarrasser, il va jusqu'à souhaiter sa mort : « Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas, pour abandonner l'idée d'aller en justice : le Vieux est beaucoup trop habile. Seule la mort pourra nous en débarrasser. » (p. 553) Toutefois, alors qu'il en a la possibilité, après la terrible agression de Déjeuner contre le responsable de la mort de son petit maître, Florent ne commet pas le geste irréparable : « L'idée d'égorger son ennemi lui apparaît répugnante et comme irréalisable. » (p. 600) Florent, s'il a appris à ruser pour parvenir à ses fins, s'il a appris à porter quelques coups bas, reste tout de même incapable, alors qu'il en a rêvé, de tuer son ennemi momentanément sans défense. Ratablavasky disparaît ensuite de la vie de Florent : « Florent fit faire de longues recherches pour savoir ce qu'il était advenu du vieillard, mais n'obtint jamais de résultats. » (p. 607) Entré subitement dans la vie de Florent, le vieil homme en disparaît mystérieusement.

Ratablavasky est d'abord le bienfaiteur de Florent, puisqu'il lui permet de se lancer dans une carrière qui l'intéresse grandement, avant de devenir son tourmenteur. Il est l'initiateur du changement de métier du jeune homme. Vu alors qu'il portait secours à un passant, Florent semble plaire au vieil homme, qui le contacte ensuite et lui donne rendez-vous. Tout comme le guillemet tombe sur le crâne de Médéric Duchêne, Ratablavasky s'abat sur Florent, fond sur lui comme un oiseau sur sa proie. Il lui fait une offre tellement attirante et avantageuse qu'il ne peut que l'accepter :

Qu'est-ce qui m'arrive ? se demandait Florent [...]. Ce vieux chnoque d'émigré vient de me donner la chance de ma vie. 15 000 \$ comptants, le reste dans six mois, j'aurai tout le temps de me négocier un emprunt avantageux. La clientèle est faite, et fidèle. Le restaurant va se payer tout seul et je vais être riche à trente-cinq ans. C'est incroyable. (p. 25-26)

Ratablavasky connaît les désirs profonds du jeune homme et lui offre exactement ce qu'il désire, à des conditions fort avantageuses. D'ailleurs, l'origine de cette connaissance du rêve de Florent est mystérieuse. On a peine à imaginer comment le vieil homme a su que le jeune représentant rêvait de quitter son emploi pour se lancer dans la restauration, un domaine qui lui est totalement étranger. Ratablavasky pourrait bien avoir des pouvoirs occultes s'il peut lire ainsi dans l'âme des gens. Il offre donc à Florent son rêve sur un plateau d'argent. Le piège se referme sur le jeune homme, il ne peut résister à une telle offre, malgré les avertissements de sa femme Élise. Il prend d'ailleurs sa décision pratiquement sur le champ.

Ratablavasky est un diable tentateur, qui offre pour ensuite mieux enlever, afin de nuire à celui qui se croyait son protégé. Outre cette caractéristique du tentateur, le vieil homme en a plusieurs autres qui l'associent à un être surnaturel. D'abord, il bénéficie d'une longévité surprenante et ressuscite symboliquement. De plus, dans un article où elle rapproche Ratablavasky de Trompe-la-Mort, alias l'abbé Carlos Herrera, ex-Vautrin, né Jacques Collin, ce personnage de Balzac aux multiples visages, présent dans *Le Père Goriot*, *Splendeurs et misères des courtisanes* et *Illusions perdues*, qui lui aussi vit longtemps et ressuscite, Marie-Lyne Piccione remarque que Ratablavasky, tout comme Vautrin, a les mains couvertes d'une toison fauve : « Suspecte rousseur, plus emblématique que physiologique : avec ses reflets rougeâtres et sa tonalité ardente, n'évoque-t-elle pas les flammes infernales et les brûlures infligées aux damnés ? En bref, le roux n'est-il pas un suppôt de Satan ou, pis encore, Satan lui-même²⁶ ? » Ratablavasky a aussi un certain don d'ubiquité, ou du moins il a celui de surgir au moment où on l'attend le moins et de disparaître subitement sans laisser de traces. Picquot reconnaît ce talent du vieil homme comme

²⁶ Marie-Lyne Piccione, « *Le Matou*, un texte palimpseste ou le dernier avatar de Trompe-la-Mort », p. 34, dans Marie-Lyne Piccione (dir.), *Rencontre autour d'Yves Beauchemin. Actes du colloque de Bordeaux, Centre d'études canadiennes, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, Les 27 et 28 avril 2000*, Paris, L'Harmattan, 2001, 211 p.

quasi surnaturel : « C'est qu'il est très fort, l'enfant de salaud. Il nous suit comme la queue suit le chien. À croire qu'il serait acoquiné avec le diable. » (p. 440) S'il parle de chien, la facilité à surgir inopinément de Ratablavasky le rapproche plutôt du chat, son surnom de « vieux matou » confirmant son affinité avec cette bête. Comparer le vieil homme au chat, c'est ajouter à son portrait diabolique. En effet, le chat est souvent considéré comme un animal maléfique « [...] parce qu'il possède la souplesse et l'insaisissabilité du diable et est considéré comme le symbole de la mort²⁷ ». Florent en vient lui-même à considérer que, puisque Ratablavasky est considérablement plus puissant que lui, et qu'il ne réussit pas à l'atteindre, il pourrait s'agir d'une puissance occulte : « Des idées bizarres lui passaient par la tête. Il en vint par exemple à se demander s'il n'était pas engagé dans un combat contre des forces d'un autre monde. » (p. 596) Il est ainsi dans la logique des choses que ce soit une bête diabolique, Déjeuner, qui s'attaque avec le plus de succès à ce diable d'homme qu'est Ratablavasky.

Dans quelques entrevues, Beauchemin a affirmé s'être inspiré du mythe de Faust pour créer son histoire :

In a recent interview, Yves Beauchemin revealed that the basic idea behind his novel *The Alley Cat (Le Matou)* was inspired by the Faustian myth of the young man who sells his soul to the devil [...]. The enigmatic character, Ratablavasky, is clearly a link with the supernatural and the demonic forces which often seem to take control of human destiny²⁸.

Il n'est donc pas surprenant que Ratablavasky apparaisse comme un être diabolique. Toutefois, le rôle du vieil homme est plus limité qu'il n'y paraît au premier abord. Ratablavasky se pose en observateur. Il agit peu. Même s'il fait une proposition alléchante à Florent, il ne s'engage pas lui-même, il n'est plutôt qu'un intermédiaire. En fait, c'est Slipskin qui empoisonne Florent pour lui voler ses parts du restaurant, Ratablavasky ne fait, vraisemblablement, que fournir le médicament. On le devine comploteur, manipulateur, mais on ne sait jamais exactement dans quelle mesure il

²⁷ Nadia Julien, *Grand dictionnaire des symboles et des mythes*, Allier (Belgique), Marabout, « Dictionnaire Marabout », 1997, 601 p.

²⁸ Constantina Mitchell and Paul Raymond Côté, "Beauchemin's *The Alley Cat* as Modern Myth", *American Review of Canadian Studies*, XVII, 4, 1987-1988, p. 409. Les auteurs font référence à un article de Dominique Brémond, « Un auteur québécois acclamé par les francophones », *Journal Français d'Amérique*, 21 novembre-décembre 1986, p. 10-11.

s'implique dans ses machinations. Même à l'occasion de la mort de monsieur Émile, il est impossible de savoir quels gestes a posés concrètement le persécuteur. Ratablavasky est en fait un observateur privilégié : « Vous voyez donc que je suis riche. Je n'attends rien de vous. Ni argent, ni autre chose. Seulement un peu d'imagination, peut-être. Un spectacle d'imagination. » (p. 17) Il est toujours là, il est une menace constante, sa seule apparition en Floride convainc Florent d'abandonner son projet de produits de beauté. Si Ratablavasky agit sournoisement, en arrière-plan, en catimini, il pousse tout de même Florent à se retrousser les manches et à se battre. Il joue ainsi un rôle ressemblant à celui de Méphisto, tel qu'il est décrit par Jeanne Ancelet-Hustache dans son analyse du « Prologue dans le ciel », la deuxième scène du *Faust* de Goethe :

En quelques phrases, les deux interlocuteurs posent le problème du bien et du mal. Dieu a voulu l'homme libre, c'est-à-dire sujet à l'erreur. Il a mis aussi en lui le désir du bonheur que lui seul, Dieu, peut combler, et même si l'homme pêche par faiblesse, c'est l'Absolu qu'il cherche sans le savoir à travers ses égarements. Méphisto, « l'esprit qui toujours nie », a pour rôle de l'aiguillonner et l'empêche ainsi de s'endormir dans la paresse. Ainsi, voulant toujours le mal, il crée malgré lui le bien²⁹.

Si la trame du *Matou* n'appelle pas ce genre de considérations métaphysiques, le rapprochement entre le rôle de Méphisto et celui de Ratablavasky montre une ressemblance frappante : tous deux jouent un rôle d'aiguillon. En effet, les apparitions toujours inattendues du vieil homme dans la vie de Florent le gardent sur le qui-vive et le poussent à surmonter de nombreux obstacles. Le héros beaucheminien n'est cependant pas à la recherche d'un absolu, il veut plutôt réussir sa vie professionnelle et personnelle, et c'est Ratablavasky qui lui donne l'occasion et l'envie de vouloir mieux et plus, tout en étant celui qui lui met le plus de bâtons dans les roues. Sans l'intervention du vieil homme, Florent n'aurait pas quitté son emploi pour se lancer dans les affaires. Loin d'être aussi méchant qu'il le paraît au premier abord, Ratablavasky conduit son disciple forcé sur le chemin du succès :

D'ailleurs, est-il bon ou méchant, Egon Ratablavasky ? Il n'est pas aussi facile d'en décider que l'ont pensé certains commentateurs. Il ressemble au destin, en ce sens qu'il fait pleuvoir sur les humains malheur et bonheur,

²⁹ Jeanne Ancelet-Hustache, « Préface », dans Goethe, *Faust*, traduction de Gérard de Nerval, chronologie et préface par Jeanne Ancelet-Hustache, Paris, GF-Flammarion, 1964, p. 24.

chance et malchance, par une sorte de caprice souverain dont les raisons échappent aux simples mortels que nous sommes. Il semble persécuter Florent; mais c'est bien lui qui l'a lancé dans la carrière, et le jeune homme deviendrait un insignifiant petit bourgeois — un personnage sans intérêt —, si Ratablavasky ne le relançait constamment. En fait, celui-ci est inquiétant comme la nature même, comme le monde, comme le hasard, comme *ce qui arrive* sans qu'on l'ait appelé, provoqué³⁰.

Ratablavasky n'est peut-être pas le diable dans sa forme maligne, mais plutôt un agent du hasard ou du destin, qui a décidé d'intervenir dans la vie de Florent Boissonneault.

Tous pour Florent

Une des principales caractéristiques de la lutte, ou plutôt de l'opposition entre Florent et Ratablavasky, c'est qu'elle ne se fait pas à deux. En effet, si Ratablavasky est un vieillard par nature solitaire, qui s'acoquine parfois avec d'autres « méchants », Florent n'est jamais seul, il est toujours entouré de fidèles alliés : Élise, Picquot et Ange-Albert font preuve d'un grand dévouement à son égard.

Élise, une femme traditionnelle

L'alliée « naturelle » de Florent, cela va de soi, est son épouse Élise. Jamais Florent n'est seul, puisqu'elle est toujours à ses côtés et le soutient dans toutes ses décisions et toutes ses actions. Elle n'est toutefois pas toujours d'accord avec Florent : « Élise s'opposait farouchement à ce qu'il entreprenne des démarches en vue de l'achat de *La Binerie* avant d'avoir sondé les mobiles qui avaient poussé Ratablavasky à le faire profiter d'une aubaine aussi extraordinaire. » (p. 31) Plus craintive, elle conseille la prudence à Florent, mais c'est lui qui prend les décisions. Ainsi, il contracte un emprunt à la banque avant qu'elle puisse elle-même rencontrer leur « bienfaiteur », ce qu'elle avait pourtant fait promettre à son époux.

Élise est plus prudente que son mari sur le chapitre de la gestion de leurs économies : « Je te sens capable de risquer toutes nos économies. Et pourtant, fit-elle avec une moue pleine de coquetterie, on s'était bien promis de les réserver pour

³⁰ Gilles Marcotte, « Le temps du *Matou* », p. 45.

quelqu'un d'autre. Et elle promena lentement sa main devant son bas-ventre en esquissant une rondeur imaginaire. » (p. 22) Élise est une femme plutôt traditionnelle, une « Maman-écureuil », comme le souligne Florent : elle souhaite élever ses enfants dans une certaine aisance et garder leur argent pour eux. Avec ses rêves de grandeur et de richesse, Florent menace en quelque sorte le petit nid tranquille que la jeune femme voudrait se ménager.

Même si elle n'est pas totalement en accord avec lui, elle ne s'oppose toutefois pas à Florent et se plie à ses décisions, elle admet même qu'elle manque peut-être d'ambition : « Tu as sans doute raison, soupira-t-elle. C'est moi qui ai peur de voir grand. » (p. 37) Même si elle n'est pas enthousiaste à l'idée d'acheter le restaurant, elle apporte tout son soutien et son concours à son mari. Élise ne rêve que d'élever des enfants, mais elle n'hésite pas à travailler pour son mari comme serveuse :

Élise comptait parmi ses principaux atouts. Elle travaillait au comptoir de sept heures à seize heures. [...] Quant à la clientèle, un peu surprise au début par cette présence féminine qui rompait avec une longue tradition, elle s'était vite ralliée devant tant de gentillesse et de rapidité souriante. Les pourboires avaient même enregistré une légère augmentation. (p. 67)

Elle est une jeune femme traditionnelle qui demeure à la maison et désire une famille de six enfants, mais elle est aussi de son temps parce qu'elle retourne sur le marché du travail lorsque cela s'avère nécessaire. Il est manifeste que le chef de famille, c'est Florent. Il prend toutes les décisions concernant le commerce, écoutant les conseils de sa femme, mais ne les suivant pas; c'est aussi lui qui doit donner son accord à l'adoption de monsieur Émile ou à la conception d'un enfant. Ce qui fait dire à un critique qu'« Élise n'est que belle et gentille³¹ ».

Même si elle agit peu, Élise a un rôle d'importance dans la réussite de Florent, ne serait-ce qu'en assurant une certaine stabilité au jeune homme et en lui offrant un soutien indéfectible dont il a bien besoin, surtout pendant sa période sombre. La preuve en est que pour nuire à Florent et le déstabiliser, ainsi que montrer sa

³¹ Réginald Martel, « “Le Matou” d'Yves Beauchemin. La joyeuse chronique d'une jeunesse qui rêve... et calcule », p. C3.

puissance, Ratablavasky fait parvenir à la jeune femme une photo prouvant l'infidélité de son mari, afin de briser l'harmonie et la cohésion du couple. Picquot saisit bien toute l'étendue du geste du vieil homme : « Il veut empoisonner votre mariage et saper vos forces vives afin de vous dominer complètement ! Voilà son but ! C'est le désarmement moral, quoi, qui sera bientôt suivi de la guerre à outrance ! » (p. 464) Le rôle d'Élise ne se limite pas à celui de compagne souriante et passive aux côtés de son mari, Ratablavasky le reconnaît en cherchant à la séparer de Florent. Il sait que le jeune homme serait dérouteré par le départ de sa femme et perdrait beaucoup de sa motivation à poursuivre ses projets. Elle est une force tranquille dans l'entourage du jeune entrepreneur; il a besoin d'elle. Si elle le quitte, il perd cette douce compagne de tous les jours prête à le suivre dans tous ses projets. Florent n'est pas un personnage éminemment sympathique; ce qui l'adoucit, c'est la présence aimante d'Élise à ses côtés. Alors que le mari est le type même de l'entrepreneur, presque uniquement occupé par ses projets, sa femme est plus tendre et souhaite fonder une famille. Pour elle, l'argent n'est pas une valeur cardinale.

Les amis avant l'argent

Les questions d'argent sont abordées difficilement dans le groupe de Florent. Il est même bien vu de ne pas déranger ses amis avec ses problèmes financiers. Par exemple, le narrateur reconnaît à Ange-Albert l'importante qualité de ne pas vivre aux crochets d'autrui, surtout pas de ses amis, même s'il est un peu bohème et se trouve parfois à court de ressources : « Il était bien trop intelligent pour être tueur. Jamais on ne le voyait emprunter. Il ménageait ainsi ses amis qui, par reconnaissance, lui rendaient la vie la plus douce possible. » (p. 32) Un Ange-Albert emprunteur serait un ami encombrant et difficile, un ami dont il faut soutenir le train de vie, puisqu'il a peu d'argent. Il est apprécié pour sa capacité à se débrouiller seul.

Florent, lui aussi, n'aime pas emprunter, il ne veut dépendre de personne, ni de ses amis, ni de ses parents. Il est toutefois obligé d'accepter l'argent de Picquot, qui le menace : « Et les amis ? à quoi servent-ils ? À meubler les réceptions ? Florent fut bientôt acculé à un dilemme : accepter un prêt de quatre mille dollars à intérêt de

4 % payable dans un an; ou rompre à tout jamais avec Picquot. Il capitula. » (p. 380-381) Pour ne pas perdre un grand ami, il est obligé d'accepter son aide. Toutefois, dès sa première grosse rentrée d'argent, le jeune homme s'empresse de rembourser son ami cuisinier. Il ne lui doit plus rien. Ensuite, pour que Florent accepte que Picquot investisse sa première année de salaire dans son nouveau restaurant, Élise doit préparer le terrain. Alors que tout tourne autour de l'argent dans le roman, l'entrepreneur s'oppose farouchement à ce que celui-ci s'interpose entre ses amis et lui. S'il accepte, avec reconnaissance, l'aide de son cuisinier pour lancer son nouveau restaurant, c'est en partie pour ne pas le blesser, mais aussi parce qu'il a appris à faire preuve de moins de fierté quand vient le temps d'accepter l'aide de ses amis. D'ailleurs, ce n'est jamais Florent qui demande un prêt à Picquot, c'est toujours ce dernier qui le lui propose généreusement.

Le plus souvent, c'est pour une aide qui n'est pas financière que Florent fait appel à ses amis. Un épisode le démontre clairement. Alors qu'il est débordé au travail, la présence de son indolent ami lui serait utile : « Si je savais où se trouve Ange-Albert, se disait Florent, je lui demanderais de venir me donner un coup de main. » (p. 75-76) Il remplacerait ainsi l'employé supplémentaire que le tout nouveau restaurateur ne peut pas se permettre d'engager pour le moment. Florent, après ses déboires, fait largement appel à l'amitié d'Ange-Albert : il emménage chez lui, lui demande de lui gagner de l'argent aux dés, se l'adjoint dans ses projets contre Ratablavasky et Slipskin. Il utilise aussi ses talents de menuisier pour l'aider à bâtir le mobilier de *Chez Florent* :

Il fut décidé également, par mesure d'économie, qu'on se dispenserait des services d'un menuisier. Aidé d'Ange-Albert — excellent bricoleur quand ça lui chantait —, Florent construirait les cloisons, les armoires, le comptoir et même les banquettes du futur restaurant. (p. 541)

Ange-Albert, en bon ami, est ainsi de la main-d'œuvre bon marché pour Florent. L'aide de Picquot, en plus d'être financière, se déploie surtout avec fracas dans les cuisines des restaurants du jeune entrepreneur. Il aide son ami dans toutes ses démarches contre Slipskin et Ratablavasky et va même jusqu'à faire le guet à l'hôtel du vieil homme. Il est manifeste que l'entraide règne dans le groupe de Florent, tout

comme il est manifeste que ce dernier en est le plus grand bénéficiaire. En effet, jamais Ange-Albert ne demande de grands services à son ami, sauf de lui prêter son camion, par exemple, camion que Florent a tout de même obtenu à bon prix grâce à son concours. Picquot, quant à lui, ne demande rien à Florent — ce dernier lui a néanmoins offert un emploi alors qu'il avait dû quitter le Château Frontenac —, sinon de profiter de son amitié.

Ange-Albert et Picquot : des amis désintéressés

Du groupe de Florent, lui seul est attiré par l'argent et la réussite. Même si elle soutient Florent dans tous ses projets, Élise est loin d'avoir le même esprit d'entreprise que son mari, ni son désir de devenir riche. Ange-Albert, lui, fait « [...] preuve d'un détachement extraordinaire pour l'argent [...] » (p. 381) La première description faite de ce personnage par le narrateur le présente comme un être indolent, qui travaille peu. Il est le contraire de Florent : il n'a pas de responsabilités, pas de travail stable, pas d'ambition. Il ne souhaite rien d'autre que vivre sans souci et, pour lui, l'ambition est une source de tracas : « — Je mène une vie variée, ça me plaît. Je n'en demande pas plus. Au contraire, je plains ceux qui se lancent comme toi dans les soucis. » (p. 45) Il est le type même du personnage bohème, qui prend la vie comme elle vient, au jour le jour. Quant à Aurélien Picquot, il est un des secrets de la réussite de Florent : non seulement est-il le cuisinier du restaurant du jeune homme, mais il en est aussi l'âme. Il est le type même du Français : nanti d'une longue moustache cirée, il est un « vieil original » (p. 26) vif et emporté, en plus d'être un grand chef cuisinier. Il passe des cuisines du Château Frontenac à celles de *La Binerie*, plus modestes, signe que la réussite sociale et financière n'est pas le plus grand objectif de sa vie. En effet, il s'accommode de ce qu'il possède déjà, il considère qu'il a assez d'argent pour prendre sa retraite, s'il le désire. Il peut même investir dans la nouvelle entreprise, sa part des profits, à partir de la deuxième année, ne dépassant pas le montant de son salaire annuel : « J'ai décidé d'investir ma première année de salaire dans ce restaurant. Il va penser que je lui fais la charité. [...] Avec le petit magot que j'ai réussi à m'amasser, je n'ai plus besoin de travailler, maintenant. Si je le fais, c'est pour mon plaisir. » (p. 536)

Picquot souhaite aider son ami, il est manifeste que son geste est empreint de générosité, ce n'est que pour ménager la fierté du jeune entrepreneur qu'il accepte d'être remboursé avec un petit taux d'intérêt, il négocie des conditions fort avantageuses pour Florent. Picquot profite de son aisance financière pour donner un coup de main au jeune restaurateur et utilise ses talents de chef cuisinier pour faire la renommée de *Chez Florent*. Ange-Albert et Picquot prennent une part active au projet de Florent et à sa réussite finale tout en faisant preuve d'une amitié totalement désintéressée. Il faut donc affiner cette assertion concernant l'omniprésence de l'argent dans *Le Matou* : Florent ne pense qu'à l'argent, ou presque. Cependant, dans son groupe d'amis, il est le seul à se préoccuper autant de richesse. Élise, Ange-Albert et Picquot, à divers degrés et pour diverses raisons, s'intéressent peu aux questions financières. Florent puise beaucoup de force dans son groupe d'amis, ceux-ci sont désintéressés et ne travaillent qu'à sa réussite. Mais, au bout du compte, c'est bien d'un groupe assorti d'un meneur dont il s'agit. Florent n'est pas un capitaine d'industrie solitaire à l'ancienne. Il a besoin de coopérateurs et dirige une équipe.

La fierté de Florent : se débrouiller sans sa famille

Dans *Le Matou*, Florent et ses amis forment un clan dont il est le chef incontesté, le jeune restaurateur est bien entouré pour lutter contre Slipskin et Ratablavasky et pour lancer son nouveau restaurant. Alors que, pour lui, l'aide de ses amis est si manifestement importante, il affirme à quelques reprises sa volonté de se débrouiller seul. Il a parfois du mal à accepter l'aide des autres, surtout en ce qui a trait à l'argent. Le jeune homme a en effet la fierté chatouilleuse.

Florent fait preuve d'une grande fierté. Autant qu'il le peut, il essaie par exemple de ne pas demander d'argent. C'est pourquoi il accepte difficilement l'aide financière de ses parents. Il ne veut pas recevoir la charité, il veut gagner son argent lui-même : Madame Boissonneault, « rougissant de son mensonge », et son époux offrent, comme cadeau de Noël, 400 dollars au jeune couple parce que « l'imagination [leur] a manqué ». (p. 246) Florent est « un peu dépité de recevoir la charité sous une forme aussi évidente ». (p. 246) L'amour-propre de Florent est

froissé par cette aide de ses parents qu'il ne peut qu'accepter. Le jeune homme veut préserver son orgueil et conserver l'estime de ses parents, il les tient plutôt à l'écart de sa vie. Surtout, alors qu'il est en mauvaise position financière, il garde le moins de contacts possible avec eux. Monsieur et madame Boissonneault ont ainsi un rôle très limité dans la vie de leur fils et dans le roman. Florent essaie de dissimuler son échec à ses parents, ils ne connaissent même pas sa nouvelle adresse :

Monsieur Boissonneault se mourait d'inquiétude depuis plus de deux semaines. Florent, qui voulait cacher à ses parents sa déchéance financière, ne les avait pas contactés depuis que *La Binerie* lui avait filé entre les doigts. — Ils me verront en bonne posture, ou ils ne me verront plus, avait-il décrété. Élise avait reçu l'ordre formel de ne pas leur téléphoner. (p. 197)

Florent veut prendre soin lui-même de sa propre famille, il se détache de ses parents. Aussi, il ne veut pas déchoir à leurs yeux. Il est significatif que les seuls personnages, parmi les relations de Florent, qui n'auront pas accès à l'appartement miteux de la rue Emery, soient les parents du jeune homme : « Essaye un peu de me comprendre, papa. Je te la donnerai [mon adresse] quand mes affaires seront mieux en point et que je pourrai vous recevoir comme il faut, toi et maman. Après tout, chacun sa fierté, pas vrai ? » (p. 206) Florent fait preuve de fierté et ne veut pas montrer sa déchéance à ses parents, il veut prouver à ses aînés qu'il peut réussir sans leur soutien.

Parce qu'il a accepté l'aide de Ratablavasky et a échoué, Florent veut se débrouiller le plus possible par lui-même. Il ne veut plus recevoir de coup de pouce du « destin », comme celui que lui a donné le vieil homme, c'est avec fierté qu'il repousse la plupart des offres d'aide. Il refuse le concours de sa tante, qui l'approuve :

Je pourrais t'aider, tu sais. Florent secoua la tête : — Je n'ai besoin de personne. Élise et moi, on se débrouille très bien. [...] — Ça ne me déplaît pas comme réponse, ça ne me déplaît pas du tout ! Je ne pense pas grand bien de ceux qui acceptent tout de suite l'aide d'autrui. [...] (p. 279)

La tante Jeunehomme insinue, dans sa réponse, qu'elle aime mieux les gens qui essaient de réussir par eux-mêmes plutôt que d'accepter la facilité, c'est-à-dire l'aide venant d'autrui. Et Florent est échaudé par son expérience de *La Binerie* : il a déjà reçu l'aide de Méphisto, a ensuite perdu son soutien et avec lui son restaurant. Il ne veut plus se mettre en position de faiblesse, il ne veut plus être un débiteur. Dans un

roman où le groupe, les amis sont importants, il peut être surprenant de trouver un personnage réagissant avec tant de fierté, qui cherche à réussir par lui-même. En fait, cette fierté se manifeste particulièrement pendant la période sombre de Florent, celle qui survient après qu'il ait perdu *La Binerie*. Il est plutôt normal qu'il réagisse ainsi, lui qui vient de subir un important revers après avoir fait confiance à un ami et à un mystérieux bienfaiteur. Florent n'est toutefois jamais seul, Élise est sa fidèle alliée et Picquot et Ange-Albert sont toujours présents pour lui. Une équipe est rassemblée autour d'un projet collectif incarné par Florent, ce qui permet au jeune entrepreneur d'être parfaitement autonome vis-à-vis de son précédent bienfaiteur et de battre son principal concurrent. Le groupe devient force devant Ratablavasky et Slipskin. Florent décline les offres d'aide de ses parents, de sa tante, des membres de sa famille de la génération précédente, alors que le support de son groupe est vital pour lui. En termes idéologiques, Florent repousse l'aide de sa famille, au sens générique, et du passé; ce qui est refusé, c'est le nationalisme à l'ancienne, appuyé sur le passé. Le dévouement de son épouse et de ses amis est essentiel à la réussite de Florent. Florent n'a pas un parent qui se penche sur son épaule pour le guider, mais des amis qui se rassemblent autour de lui pour l'aider dans sa tâche. Un grand esprit de coopération règne dans l'équipe de Florent.

La course à l'argent éloigne le héros des siens

Au début du roman, Florent affirme qu'il ne veut pas d'un trop gros restaurant, parce que s'il a des ambitions, il espère ne pas consacrer tout son temps à son entreprise : « J'aime bien l'argent, mais j'aime aussi la vie de famille [...]. » (p. 76) Le jeune entrepreneur a toutefois de la difficulté à consacrer du temps aux siens, il appert que le travail lui laisse peu de loisirs. Le dur labeur nuit à la vie de famille :

Élise et Florent dormaient six heures par nuit et se démenaient comme des damnés le reste du temps. De temps à autre, ils essayaient courageusement de renouer avec leur vie amoureuse d'avant *La Binerie*, mais les efforts de la volonté ne valaient pas les effets du désir. — Si jamais on réussit à fabriquer un enfant de cette façon-là, soupirait Élise, il va être ennuyant comme une chaise. (p. 75)

Il est manifeste que la somme de travail que son épouse et lui doivent abattre réduit d'autant leur intimité. Ils se voient au travail, mais ils ont peu de moments de détente en dehors du restaurant. Alors qu'il travaille à la maison, ses tâches gardent Florent trop occupé, il néglige son épouse :

Florent [...] jetait [aux armoires] un regard condescendant, fixait un prix, les hissait dans son camion et passait des journées entières à les décaper (depuis sa grossesse, Élise n'avait plus le droit de l'aider, à cause des vapeurs nocives). — Je ne te vois plus, soupirait-elle de temps à autre. Je prends mes repas toute seule et on fait l'amour à peu près aussi souvent que si tu travaillais au lac Saint-Jean.

Florent prenait un air peiné et essayait d'éprouver un chagrin profond, mais il ne ressentait tout au plus qu'un vague chatouillement. — Laisse-moi encore un peu de temps, demandait-il. Tu sais comme c'est important pour moi, ce restaurant. Il faut que je me prouve une fois pour toutes que je ne suis pas une guenille. Est-ce que tu me préférerais quand je passais mes journées couché à broyer du noir ? (p. 449)

Le travail passe avant la vie de famille, malgré ce qu'il a affirmé ailleurs, et l'importance pour lui de ce qu'il est en train d'accomplir étouffe toute culpabilité : sa revanche dans le monde de la restauration passe avant la compagnie de sa femme enceinte. Malgré de belles paroles, un jeune entrepreneur, s'il veut réussir, doit sacrifier certaines choses, il ne peut faire fortune en se tournant les pouces. Florent fait un peu abstraction de tout ce qui ne concerne pas son entreprise et sa quête d'argent.

Le fait qu'un dur travail en vue de la réussite financière gobe beaucoup de temps et que l'entrepreneur en consacre ainsi moins à sa famille ne s'applique pas seulement à Florent. Pour souligner au crayon gras cette idée, l'auteur crée un effet d'écho, comme il le fait d'ailleurs souvent. En effet, le commerce nuit aussi à la vie de famille de la tante Jeunehomme. Trop occupée à faire de l'argent, elle s'est peu occupée de son fils : « Dieu m'a punie. Je n'écoutais pas les avertissements de mon mari et je m'occupais davantage de mon commerce que de mon enfant. Le livre a fait ma fortune, mais il a empoisonné ma vie. Je n'ai plus de fils. Je n'ai qu'un liseur. » (p. 285) Madame Jeunehomme a ainsi été punie par là où elle a péché : son fils s'intéresse aux livres plus encore qu'elle, pas pour les vendre, mais bien pour les lire.

Si vouloir faire de l'argent demande trop de temps à l'entrepreneur, en avoir peut aussi nuire d'une autre façon à la vie de famille. La tante Jeunehomme avoue s'être éloignée des siens pour éviter les profiteurs, ceux qui espèrent être couchés sur son testament : « Parce que j'ai trop d'argent. Voilà pourquoi je suis partie ! Toute cette parenté qui minaudait autour de moi en attendant mon infarctus me donnait des haut-le-cœur. » (p. 278) Elle a donc quitté le pays pour éviter les flatteurs. Une trop grande richesse peut entraîner une certaine forme de paranoïa et une grande solitude.

Florent s'appuie beaucoup sur son épouse et ses amis pour réussir, mais son travail l'éloigne aussi de sa famille, de son épouse et même de ses amis. En effet, il ne faut pas oublier qu'il s'exile à deux reprises dans le roman, la première fois en Floride, pour reprendre des forces, la deuxième fois à Sainte-Romanie, pour chasser les antiquités : « Pris jusqu'aux dents par ses affaires, Florent n'avait pas eu le loisir de revoir Ange-Albert et Aurélien Picquot, dont il était sans nouvelles depuis son départ de Montréal. » (p. 438) Dans un roman où la force du groupe est aussi importante, Florent triomphe en grande partie grâce au soutien de ses amis et de son épouse, même s'il s'éloigne parfois d'eux. S'il est surprenant de constater que ce groupe se consacre à la réalisation d'un projet très individualiste : la réussite financière et commerciale d'un seul individu, ce dernier représente et symbolise toutefois l'essence même du groupe.

Florent, un représentant du nationalisme économique

« On a assez dit que *le Matou* est le roman de la réussite dans un domaine, les affaires, où les Canadiens français se complaisaient dans l'échec, et dans la rumination de l'échec³². » En effet, on l'a peut-être dit, mais pas avec assez de précision et de subtilité. Le roman reproduit un conflit de discours, qui oppose Florent et son groupe aux autres personnages. Certes, Florent est un entrepreneur, mais il garde autour de lui une structure renvoyant à des valeurs collectives : son épouse, Élise, son inséparable compagne, représente la stabilité, celle du couple, celle de la famille et leur pérennité; Picquot, l'indéfectible amitié, la coopération; le

³² Jacques Dufresne, « Le matou et le mouton », *La Presse*, vendredi 30 août 1985, p. A6.

pauvre, le déclassé Ange-Albert, la solidarité. Ces idées de solidarité, de respect de la famille et du groupe, ajoutées à un appel à l'action et à la prise en compte d'un certain héritage français lui-même considéré comme un investissement économique, nous conduisent à voir, dans le groupe de Florent, la transposition d'une forme de libéralisme à la québécoise, typique du nationalisme des années 1990. Il est basé, du moins dans *Le Matou*, sur une unicité française de l'identité nationale et s'accompagne, dans une certaine mesure, d'un rejet de l'autre, de l'étranger.

Au-delà de la lutte d'un francophone méritant et d'un anglophone le plus souvent retors pour la possession d'un restaurant, il faut voir que le groupe de Florent, et ses valeurs communautaires, s'oppose à un Slipskin qui repousse toute idée de solidarité : Florent accepte son collègue comme investisseur, mais ce dernier refuse la collaboration et saute sur la première occasion pour devenir le seul capitaine de l'entreprise. Au nationalisme économique de Florent et son équipe s'oppose donc un libéralisme rival, celui de Slipskin, dépourvu de l'héritage français, ainsi que du sens de la solidarité et du groupe.

Nous avons aussi vu que Florent se trouve à rejeter une forme de nationalisme incarné par ses parents et sa tante, à qui sont associés les idées de lignée, de passé. En effet, on trouve des traces, dans *Le Matou*, d'un nationalisme archaïque, dont pourraient se réclamer les parents de Florent et surtout la tante Jeunehomme, qui fait preuve d'un nationalisme à la Duplessis et d'une grande nostalgie devant ce que devient Montréal : « Madame Jeunehomme, en vieille nationaliste sentimentale et un peu paranoïaque, défendait avec fougue la cause canadienne, accusant les indépendantistes d'être à la solde de l'Union soviétique qui cherchait à briser un des plus beaux pays du monde afin de s'en emparer, puis de conquérir le reste de l'Amérique. » (p. 306) Dans tout cela, quel rôle joue Ratablavasky ? Avec sa nationalité ambiguë, il n'est ni l'étranger, ni le Québécois; comme le diable, il est universel. En fait, Ratablavasky représente le marché hégémonique, le marché-monde pourrait-on dire. Une seule chose compte chez lui : la nécessité de produire de la richesse, il refuse tout le reste, car il méprise toute valeur autre que l'argent. Le vieil homme est un représentant du néolibéralisme, qui tente d'imposer ses vues. Il incarne le grand capital, avec tout ce que cela peut supposer d'angoisse dans

l'univers de Beauchemin. Le rapprochement avec le diable n'est pas fortuit : le pouvoir de l'argent est en effet diabolisé, puisque le vieil homme l'utilise pour se faire tourmenteur et persécuteur, pour effrayer Florent et son entourage. Le grand jeu de la spéculation semble inatteignable pour le jeune entrepreneur, qui se résout à lancer sa petite entreprise avec ses propres moyens.

Le libéralisme communautaire (classique, mais adapté à la québécoise après la Révolution tranquille) de Florent s'oppose donc à la fois au nationalisme archaïque de ses parents et de sa tante, au libéralisme rival de Slipskin et au marché international et abstrait que représente Ratablavasky. Nous sommes cependant dans un roman, une œuvre d'imagination. Le texte ne se contente pas de réfracter un tel différend idéologique : il comprend de la dérive, des choses inquiétantes comme une violence sourde et la mort de monsieur Émile, petit enfant sacrifié sur les fonts baptismaux de la nouvelle société qui se met en place.

Chapitre II

La mort de l'enfance

Dans le chapitre précédent ont été analysées les relations entre les principaux personnages du *Matou* et leur rapport avec l'argent. Un personnage, pourtant fort important, a à peine été mentionné : il s'agit de monsieur Émile. L'enfant, dans le roman de Beauchemin, a un statut si particulier et un rôle si important qu'une étude approfondie du petit personnage est impérative.

D'abord, il semble marginal dans l'histoire : dans un monde d'adultes, préoccupé par des tâches d'adulte, c'est-à-dire le travail et l'accumulation de richesses, l'enfant est un intrus. Mais il est bel et bien central dans le récit. De plus, il s'avère étrange et peu commun, sa personnalité étant dotée de caractéristiques qui ne conviennent pas a priori à quelqu'un d'aussi jeune. Sa mort, à la fin du roman, possède de surcroît une charge symbolique très forte. L'étude plus précise de ce personnage permet de prendre conscience d'une bonne part de la signification du roman et ajoute un éclairage supplémentaire sur la destinée des autres.

Enfance et argent

Il n'est pas si étrange, après avoir consacré un chapitre à la quête d'argent, de consacrer le second à l'enfance et à ses représentations dans *Le Matou*. En effet, dans le texte lui-même, la question des enfants est constamment corrélée à celle de l'argent. En fait, dès l'épigraphe, un extrait d'une formule de la Régie des rentes du Québec surprend. Avec sa langue de bois, sa langue proprement « fonctionnarisée », cet extrait semble incongru en ouverture d'une œuvre littéraire. Par son grand poids de réalité et de vérité, par sa prose véritablement terre-à-terre, il devient cependant l'exact contraire de la première citation, forgée par Yves Beauchemin³³. Cette

³³ Le premier exergue serait un extrait de *L'obus*, d'un certain Alexeï Dangoulov. Cette « citation » souligne le fait que le matou n'en est un qu'en apparence. Elle invite donc à voir plus loin que les apparences et à considérer que le matou du titre n'est peut-être pas un chat. Puisqu'il est impossible de trouver une seule trace de ce Dangoulov, il faut bien le considérer comme une création de Beauchemin. D'ailleurs, Beauregard, Milot et Saint-Jacques font remarquer le « statut doublement fictif » de cet exergue, puisqu'il s'agit d'une œuvre de fiction « inventée pour la circonstance ». (cf. Micheline Beauregard, Louise Milot et Denis Saint-Jacques, *loc. cit.*, p. 147.)

citation annonce les déboires de Florent avec les fonctionnaires : « Le point de règlement de la Régie des rentes du Québec en épigraphe au roman annonce ses couleurs. Florent mène en effet un combat incessant contre les fonctionnaires³⁴. » Dans le langage aseptisé, voire cru du gouvernement, la naissance et la mort d'un enfant deviennent des « événements » donnant droit à une prestation d'allocation familiale. Cette citation met ainsi l'accent sur des seuils de la vie enfantine établis de façon arbitraire. Elle laisse entrevoir dès l'abord du roman la possibilité du décès d'un enfant et surtout, fait de l'existence de l'enfant une chose comptable. Il rapporte de l'argent à ses parents; dès sa naissance, il se crée un rapport étroit entre un être humain et l'argent. Cette banale citation d'un texte de la Régie des rentes du Québec montre que l'existence entière de l'homme est, dès son plus jeune âge, assujettie aux questions financières. Les personnages du roman se distinguent les uns des autres selon leur rapport avec l'argent, son absence ou sa présence.

Avoir un enfant engendre des dépenses. Alors que Florent et Élise sont tout à la joie d'attendre enfin un enfant, c'est Ange-Albert, qui se préoccupe habituellement peu de faire des économies, qui s'interroge :

Ange-Albert n'avait pas encore mis les pieds dans l'appartement qu'on lui apprenait que le Québec allait s'enrichir d'un nouveau citoyen. La joie d'Élise et de Florent l'éberlua. Comment pouvaient-ils se réjouir d'un événement qui allait empirer leur situation financière, si c'était possible ? (p. 241)

Remarquons l'antithèse dans les termes employés : la société *s'enrichit* de la venue d'un enfant, qui va toutefois coûter de l'argent à ses parents et nuire à leur santé économique. Les rôles sont inversés : Ange-Albert s'inquiète de l'avenir et de l'argent alors que Florent et Élise, eux, célèbrent sans arrière-pensées. Même le bohème Ange-Albert est conscient qu'un enfant ne peut pas habiter dans un taudis et que le faire vivre coûte cher. Avoir un enfant est une charge supplémentaire et comme leur situation est déjà précaire, l'annonce de cette grossesse ne peut qu'être une mauvaise nouvelle, en matière de finance. Florent aussi est conscient que sa situation ne lui permet pas d'élever correctement un enfant, l'idée de devenir père le sort en partie de son marasme :

³⁴ Jean-Pierre Boucher, *loc. cit.*, p. 100.

Le lendemain à son réveil, elle constata qu'un profond changement venait de s'opérer chez son mari. — Si j'ai raté ma carrière, dit-il en lui prenant les mains, il faut au moins que je réussisse mon enfant. Je ne veux plus que tu connaisses la misère. Je me cherche un emploi à partir de tout de suite et je n'arrêterai pas avant d'en avoir trouvé un, même si je dois promener des caniches pour vivre. (p. 242)

Florent paraît prêt à tout pour faire vivre sa famille, même à une certaine humiliation dans des emplois peu glorieux. Il aura toutefois quelques difficultés à mettre en pratique ses bonnes résolutions. Ce qu'il faut surtout noter, c'est qu'il est évident, pour ces personnages, qu'il faut, dans la mesure du possible, éviter d'élever un enfant dans la pauvreté.

Monsieur Émile lui-même est l'enjeu d'une transaction commerciale. Madame Chouinard n'est pas une bonne mère, sa relation avec son fils est toujours décrite de sombre façon. Les rares moments où elle se préoccupe de son enfant sont soit tournés en dérision, soit dépréciés. Surtout, elle prouve son désintérêt pour son fils et son besoin d'argent en acceptant de le « louer ». En effet, elle remet la garde de son fils à monsieur Picquot et en définitive à Élise et Florent en échange d'argent. Le cuisinier peut ainsi amener monsieur Émile à Sainte-Romanie, où le jeune couple réside pour quelques mois. Même si elle part d'un bon sentiment (le désir de rapprocher l'enfant d'Élise et Florent, qui l'aiment et qu'il aime), cette transaction reste ce qu'elle est, soit un acte commercial : « Je lui ai donné un assez gros magot pour obtenir la garde de l'enfant. Mais attention ! il ne s'agit pas ici d'un cas d'adoption, officielle ou officieuse, mais bien d'un *prêt*, comme elle dit. » (p. 443) Si l'odieux de la chose repose en très grande partie sur la mère irresponsable et âpre au gain, Picquot acquiesce tout de même à sa demande et entre dans son jeu, validant ce comportement plutôt dégradant pour l'enfant. Toutefois, ce prêt a ses limites :

Deux jours auparavant, Élise lui avait annoncé, avec tous les ménagements possibles, que sa mère désirait le ravoir auprès d'elle. L'argent de Picquot ne faisait plus aucun effet sur elle depuis le jour où des ragots de voisines étaient parvenus à ses oreilles. On l'accusait, ni plus ni moins, de louer son enfant à un couple de jeunes pervers. — Quand bien même vous me donneriez des mille et des millions, avait-elle déclaré au cuisinier, y'a rien qui pourra jamais me remplacer mon enfant. Je l'ai pas vu depuis trois mois; ça suffit : ramenez-le. (p. 531)

Ici, c'est avec une déclaration bien vertueuse qui présuppose un amour maternel que madame Chouinard demande à revoir un fils qu'elle a laissé à des étrangers pendant trois mois. Pourtant, le narrateur apprend au lecteur, « mine de rien », la véritable cause de cette envie de voir son garçon. Les protestations de la dame paraissent dès lors amputées de toute vertu. Elle ne s'inquiète pas tant pour son garçon que pour ce qui reste de sa réputation. Monsieur Émile n'est d'ailleurs pas dupe, puisqu'il demande que monsieur Picquot retourne voir sa mère afin de lui offrir encore de l'argent pour qu'il puisse rester avec eux. Il est donc conscient que c'est l'argent qui intéresse sa mère, plus que sa présence. Élise s'offusque de toutes ces tractations : « Florent, il faut faire quelque chose [...]. Regardons les choses en face : elle nous loue son enfant, c'est épouvantable ! Monsieur Picquot a dû encore payer le gros prix et il refuse de parler pour éviter de nous mettre mal à l'aise. » (p. 545) Leur désir d'avoir le petit garçon près d'eux et de le sortir de chez sa mère les conduit à accepter ces transactions commerciales.

De mère en fils, les Chouinard se vendent : elle c'est son corps, puisqu'elle est une prostituée, lui c'est toute sa personne, dans un effort désespéré pour se trouver une meilleure famille. Une telle transaction entérine la perte d'une certaine valeur de l'amour qui doit lier, dans un monde parfait, une mère, adoptive ou non, et son fils. Cet amour devrait être désintéressé, tout comme l'amour que porte monsieur Émile à son chat. La présence de monsieur Émile, le « privilège » de s'occuper de lui, de lui accorder les soins et l'attention que devrait avoir tout enfant, se louent. Picquot, pour Élise et Florent, achète un droit de garde. Dans le monde du *Matou*, on peut corrompre des fonctionnaires, on peut aussi acheter la présence d'un enfant. On voit ici le grand pouvoir de l'argent. Alors qu'il prend de la valeur, parce qu'il devient l'enjeu d'une transaction commerciale, l'enfant en perd aussi un peu sur le plan moral et affectif : comme le dit Élise, louer un enfant, c'est « épouvantable ».

Un enfant négligé

Monsieur Émile, avant d'être un petit compagnon auquel Élise et Florent s'attachent, est d'abord le bénéficiaire de leur générosité. Le premier rapport qui s'instaure entre monsieur Émile et Florent en est un de client à restaurateur. Aucune intervention du narrateur ne décrit avec précision la personnalité du jeune enfant. Il le présente par petites touches successives, en pleine action. Il n'a d'abord pas de nom et est désigné par ce qu'il dit : « [...] Florent était en train de servir un petit garçon qui demandait "une-pinte-de-fèves-au-lard-pour-apporter; ma-mère-va-vous-payer-demain" [...] » (p. 78) Il n'est pas anodin que les rapports entre le gamin et les Boissonneault soient d'abord alimentaires. Le jeune couple pourvoit aux besoins négligés par la mère du garçon. Ce dernier reçoit en effet peu de soins : sa culotte est mal rapiécée, ses vêtements ne sont jamais entretenus. Il affirme lui-même candidement : « Je me garde tout seul. Je suis assez vieux. [...] Je fouille dans le frigidaire, puis je mange des *Mae West*, des beurrées de beurre de pinotte, toutes sortes d'affaires [...] » (p. 86) Il est même étonné qu'on lui pose des questions, il semble trouver son mode de vie tout à fait normal. Les Boissonneault considèrent toutefois la négligence coupable de la mère comme réellement dommageable pour l'enfant. Élise s'inquiète du sort qui lui sera réservé s'il n'est pas retiré à la garde de sa mère. « — Il faut absolument le garder avec nous, cet enfant, fit-elle, tout émue. Il est perdu s'il retourne chez sa mère. Ouvre-toi les yeux, bon sang ! » (p. 533) Monsieur Émile est un enfant négligé, qu'Élise et Florent prennent sous leur aile. Florent considère parfois monsieur Émile, « [...] l'enfant malin du sous-prolétariat³⁵ », comme son œuvre de charité, ce qui n'est pas sans complaisance : « Ça n'est pas donné à tout le monde d'avoir des parents riches [...]. Je fais ma part pour une société juste. » (p. 121) Ailleurs, toutefois, il affirme qu'il ne se sent « [...] pas du tout l'âme de Dom Bosco³⁶ ». (p. 545) Florent nourrit monsieur Émile, mais pas tous les enfants pauvres du quartier. Si Florent est généreux envers le petit garçon, cette générosité a des limites et est sélective.

³⁵ Jean Royer, « Yves Beauchemin. Les plaisirs de la terre-fiction », *Le Devoir*, samedi 4 juillet 1981, p. 13.

³⁶ Saint Jean Bosco, un prêtre italien, s'est distingué pour son zèle à l'égard de la jeunesse pauvre.

Négligé par sa mère, monsieur Émile est loin d'être un enfant angélique : c'est un voyou. Il est décrit comme un voleur. Son assiduité au restaurant et ses fréquentes commandes pour sa mère rendent Florent suspicieux. Il apprend vite qu'une bonne partie de la nourriture est en fait destinée au matou de l'enfant et que la mère du gamin n'est pas au courant de ses achats : « Tu as fouillé dans son sac à main, je m'en doutais. » (p. 86) Picquot, qui traite justement le garçon de *pickpocket*, affirme aussi : « De la graine de bandit, voilà ce que nous semons ! Gare à la récolte ! » (p. 86) Ce jugement touche monsieur Émile, mais vise plus largement les enfants délaissés. Picquot suggère ainsi que des enfants laissés à eux-mêmes, négligés par leurs parents, peuvent devenir des bandits. Le « nous » de sa phrase souligne la part funeste de responsabilité des adultes et de la société en général dans l'éducation de jeunes enfants impressionnables, qui font ce qu'ils peuvent pour survivre. De plus, monsieur Émile est batailleur, il n'hésite pas, par exemple, à défendre sa place à *La Binerie* lorsqu'elle est convoitée par les autres enfants : « Monsieur Émile les attira l'un après l'autre dans un fond de cour et une série de bons coups de pied dans le ventre le débarrassa à tout jamais de cette concurrence déloyale. » (p. 89) La façon de parler du garçon prouve son origine populaire ainsi que le laisser-aller de son éducation : « *Marde*, pas merde, murmura monsieur Émile pour lui-même. » (p. 520) Surtout, monsieur Émile est alcoolique³⁷. L'enfance, dans *Le Matou*, est ainsi représentée sous les traits d'un petit voyou, certes attachant, mais tout de même délinquant. Petit enfant abandonné par sa mère, puis recueilli dans une certaine mesure par Élise et Florent, il est aussi accepté par les clients et le personnel de *La Binerie* et est protégé par Picquot qui a des allures d'oncle adoptif ou de grand-père. Monsieur Émile est un petit chat de gouttière : laissé à lui-même, il erre dans les ruelles, y concocte quelques mauvais coups et cherche de bonnes âmes prêtes à le nourrir et à prendre soin de lui. Il est une sorte de Gavroche³⁸ sans peuple et sans révolution.

³⁷ Ce défaut, plutôt surprenant pour un enfant de cet âge, fera l'objet d'un développement complet plus loin.

³⁸ « [...] Monsieur Émile symbolise, à la façon du Gavroche hugolien, le peuple "à l'état de nature" [...] » (cf. Fritz Peter Kirsch, « L'éducation contradictoire : une lecture européenne des romans d'Yves Beauchemin », *Voix et Images* (57), vol. 19, n° 3, printemps 1994, p. 618.)

Monsieur Émile et le clan Boissonneault

Florent et Élise deviennent peu à peu une famille pour monsieur Émile. Ils en prennent soin parce qu'ils le savent négligé. D'ailleurs, le jeune couple pense adopter l'enfant et, avant d'entamer les démarches, Élise rencontre un psychologue avec monsieur Émile :

— Il va falloir vous armer de patience, dit-il à Élise. Il m'apparaît très perturbé. Quelque chose le menace. Sans compter une autre menace, permanente celle-là : le retour chez sa mère. Je n'ai pas de conseils à vous donner quant à l'adoption; c'est une décision qui n'appartient qu'à vous et à votre mari. Ça ne sera jamais un enfant facile, vous vous en doutez bien. Mais il est évident, d'autre part, qu'il vous a choisis depuis longtemps comme ses vrais parents. (p. 583)

Si monsieur Émile a depuis longtemps fait de Florent et Élise ses parents, Florent est toutefois conscient des difficultés que son éducation pourra leur occasionner : « Il faut entamer des procédures d'adoption. Je me prépare à ouvrir un restaurant et tu accouches dans quelques semaines. Est-ce que c'est bien le moment ? Et puis, t'imagines-tu qu'il va laisser la bouteille en laissant sa mère, notre monsieur Émile ? Belles années en perspective ! » (p. 545) Élever monsieur Émile présente bien des difficultés; son vice est trop bien ancré en lui pour que le simple changement de milieu et de parents règle le problème. Élise et Florent s'occupent du jeune garçon en dépit de ses « brosses », mais malgré toute leur bonne volonté, ils ne sont pas ses parents et il leur arrive de le renvoyer chez sa mère lorsque leur patience a atteint ses limites. Ils sont tout à fait conscients que monsieur Émile n'est pas leur enfant et qu'ils n'ont pas à le supporter à tout moment, particulièrement lorsqu'il est turbulent : « Mais le vingt-troisième [trombone], qui devait marquer l'emplacement d'un œil, dévia de sa course et, traversant sournoisement la salle à manger, s'arrêta contre la nuque du modèle [Élise], dont il fit éclater une veine. En moins de deux minutes, monsieur Émile était soulevé de terre, fessé, puis renvoyé chez sa mère. » (p. 375) Monsieur Émile, d'abord laissé à lui-même par sa mère, est ensuite promené d'une famille à une autre, sans connaître de réelle stabilité et sans recevoir des soins constants.

Malgré ses bonnes intentions, Florent consacre peu de temps à monsieur Émile, il en alloue davantage à ses projets. En fait, s'occuper d'un enfant ne fait pas partie de ses objectifs principaux, lui qui cherche la réussite financière et qui désire se prouver qu'il peut réussir, après l'échec subi à *La Binerie* :

— C'est que je pensais... je pensais à monsieur Émile... — Ah non ! éclata Florent. Pas question de l'amener avec nous, celui-là ! D'abord, sa mère va refuser, c'est évident ! Et puis... et puis on a autre chose à faire, bon sang, que d'élever les enfants... de tout un chacun !

Sa voix faiblit sur ces derniers mots et il détourna le regard. — Tu ne crois pas ce que tu dis, constata simplement Élise. Tu l'aimes, cet enfant, et ça te torture de le voir se dévoyer jour après jour, mais tu n'oses pas te l'avouer, car tes projets pourraient en souffrir. (p. 393)

Florent et Élise aiment le gamin, mais, pour Florent, comme le constate Élise, il nuit à ses projets, il détourne l'attention qu'il devrait porter à l'amélioration de sa condition. En fait, si monsieur Émile en vient à faire partie de la vie d'Élise et de Florent, c'est bien grâce à la jeune femme :

Florent Boissonneault n'est pas un personnage particulièrement estimable. C'est un homme d'assez petite envergure, plutôt moyen, assez limité. Il ne possède pas la richesse affective d'Élise. Élise est beaucoup plus humaine. C'est à cause d'elle que Monsieur Émile réussit à s'intégrer dans le couple. Pas à cause de Florent. Florent l'aime bien, il va même finir par s'attacher à lui, mais il est trop pris par ses affaires³⁹.

Florent est presque uniquement occupé par la réalisation de ses objectifs, au point que son épouse craint qu'il réagisse mal aux « distractions ». Elle redoute même de lui annoncer sa seconde grossesse, de peur de le contrarier : « Tu es content ? tu es vraiment content ? [...] J'avais peur de déranger tes projets. » (p. 443-444) Les enfants ne sont pas une priorité dans la vie de Florent, contrairement à Élise. En fait, c'est comme si les projets de maternité de la jeune femme entraient en contradiction avec ceux de commerce et de richesse de son mari : au départ, elle voudrait conserver leurs économies pour leurs futurs enfants, tandis qu'il décide de les investir dans *La Binerie*; la jeune femme tombe enceinte alors que leur situation financière est catastrophique et cela oblige Florent à vouloir gagner sa vie à tout prix, en laissant ses rêves de côté. Alors qu'elle est prête à adopter monsieur Émile, pour lui, ce n'est

³⁹ Frances J. Summers, « Entrevue avec Yves Beauchemin », *Voix et Images*, « Yves Beauchemin, en toute simplicité », n° 36, printemps 1987, p. 369.

jamais le bon moment. Aussi Florent n'aura-t-il vraiment un enfant qu'au moment où prend forme sa réussite dans le domaine de la restauration, soit après la déconfiture de Slipskin et la sauvage attaque de Déjeuner contre Ratablavasky.

Si monsieur Émile ne devient jamais véritablement le fils de Florent et Élise, les bonnes intentions du couple, concernant l'adoption de l'enfant, ne se concrétisant pas en raison de sa mort, on peut dire qu'il est un peu l'enfant de tous. En effet, bien qu'il adopte particulièrement Florent et Élise comme ses nouveaux parents, les deux jeunes gens ne sont pas les seuls à prendre soin de lui. Monsieur Picquot s'inquiète de son avenir, il va jusqu'à payer sa mère pour que les Boissonneault puissent profiter de la compagnie du jeune garçon à la campagne. Rosine, la compagne d'Ange-Albert, s'occupe elle aussi de l'enfant, particulièrement pendant le séjour en Floride du jeune couple : « — Et monsieur Émile ? s'écria tout à coup Élise. Avez-vous des nouvelles de monsieur Émile ? Rosine eut un sourire un peu las : — Oui, tous les jours, ou presque. On le voit arriver dès que sa mère part pour le club. Je l'attends d'une minute à l'autre. » (p. 345) Le personnel du restaurant adopte aussi monsieur Émile : « La grassouillette madame Jobin plaisait beaucoup aux clients (plus qu'elle ne l'aurait voulu, parfois), s'était gagné les faveurs de monsieur Émile (ce qui n'était pas sans rendre Élise un peu jalouse) [...]. » (p. 570) Si l'enfant semble s'être trouvé des parents de remplacement, il y a aussi d'autres gens qui s'intéressent à lui, comme à un chat abandonné qui va de porte en porte. Il n'est plus l'enfant d'une seule mère, pas plus qu'il n'est l'enfant d'Élise et de Florent : il est l'enfant d'un groupe, d'une collectivité. Il règne ainsi dans le clan de Florent, en partie grâce à cette générosité que le petit garçon provoque autour de lui et aux bonnes volontés qu'il rallie à sa cause, un véritable esprit de communauté. Il se forme autour de l'entrepreneur et du petit garçon un groupe soudé. On peut rediriger vers monsieur Émile les propos du narrateur au sujet d'Ange-Albert : « [...] il attirait les bonnes paroles et les bons procédés comme le chat attire les caresses [...]. » (p. 32)

Monsieur Émile est un enfant d'occasion. Sans que cela soit énoncé dans le roman, l'absence du père du jeune garçon et le métier que pratique sa mère laissent

supposer que sa naissance est un événement fortuit. Il est aussi la preuve vivante que « l'occasion fait le larron » : il saisit toutes les occasions qui passent pour attraper une bouteille d'alcool, par exemple, ou pour fouiller dans le sac à main de sa mère. Surtout, il est un enfant d'occasion puisqu'il est un enfant de seconde main : prêté, ou plutôt loué à Florent et Élise par l'entremise de Picquot, il n'est pas un enfant « neuf », il n'est pas et ne peut pas être totalement l'enfant du jeune couple. Ce sont les circonstances qui feront qu'il s'attachera aux jeunes propriétaires de *La Binerie*. Parce qu'il est un enfant d'occasion, il est celui qui ne sera jamais entièrement à Florent et Élise, malgré leur bonne volonté. Monsieur Émile distend autant que possible son lien avec sa mère et essaie d'en créer un nouveau avec Florent et son entourage, sans y parvenir totalement. En étant à la fois un peu le fils du jeune homme et un peu celui de sa mère, il devient en quelque sorte le fils de personne en particulier, ou le fils de tout le monde, ce qui revient au même : il « [...] est l'enfant et toute l'enfance de cette famille et de cette société sans père [...] »⁴⁰. D'ailleurs, ce sentiment est exprimé avec emphase par Picquot : « C'est notre enfant à tous ! Inutile de se le cacher ! Il est plus misérable qu'un orphelin. » (p. 441-442) D'enfant d'occasion, il devient enfant communautaire. Monsieur Émile est une marchandise abîmée et sans étiquette, en quête d'acheteur.

Buveur au berceau

Traditionnellement, l'enfance est associée à l'innocence, à la pureté, à un temps sans soucis. Rien de tel chez monsieur Émile : voleur, bagarreur, peu soigné, les ruelles forment son royaume; les cris, les coups, les crises sont ses moyens d'expression privilégiés. Il garde néanmoins une part d'innocence ne serait-ce que parce qu'il n'est pas coupable. Urbain et matois, ce petit *bum* est alcoolique, ce qui ajoute une touche sombre et triste à son profil de garnement :

Il boit. Qui a bu boira, comme dit l'autre. On ne peut pas lutter contre une mère. [...] A-t-on idée ! Le soir, elle mettait de la bière dans son biberon pour l'endormir, avant de partir travailler. [...] Mais pire que tout (vous me croirez pas) : le petit a droit à ses deux bouteilles de bière par jour ! Avez-vous déjà vu ça ? Et depuis queq'mois, j'ai l'impression qu'il triche, le vlimeux !

⁴⁰Gabrielle Poulin, « Le père est mort; vive le parrain », *Lettres québécoises*, n° 23, automne 1981, p. 18.

L'autre jour, madame Poupart — ma voisine — me l'a apporté dans un drôle d'état, hé hé ! (p. 94)

L'alcoolisme de monsieur Émile est la marque de l'indifférence et de la cruelle irresponsabilité de sa mère. L'avenir du petit est ainsi hypothéqué dès le berceau⁴¹. Comme le dit la voisine qui jette un œil sur lui lorsque sa mère est absente : « Le bon Dieu n'a pas de cœur de laisser vivre un enfant amanché de même... À peine sorti des couches et déjà pogné par la bouteille... Ah ! misère du monde ! » (p. 93-94) En effet, le sort qui attend monsieur Émile est plutôt triste et morbide. Un certain fatalisme entoure son avenir et son penchant pour la bouteille. Le destin sombre de l'enfant trouve son expression la plus claire dans un autre commentaire de cette même voisine : « Que voulez-vous, ma chère madame ? Y'a des gens qui sont nés pour avoir la misère après eux comme la chair après les os. » (p. 94) Cette misère, en plus d'être celle du milieu dont le garçon est issu, est celle liée à l'alcoolisme, un vice transmis par une mère dont l'incapacité est perceptible dans l'opposition des boissons, la bière et l'alcool remplaçant le lait. S'il ne cesse pas de boire, son avenir s'annonce noir. Et son destin, depuis sa naissance, semble fixé : il vivra dans la misère, ne pouvant s'en défaire si ce n'est en s'anesthésiant par l'alcool. Vivant, il ne pourra que souffrir.

⁴¹ Pour Beauchemin, il est manifeste que des enfants qui boivent n'ont pas d'avenir. Dans « Une nuit à l'hôtel », récit-titre et final du recueil du même nom (*Une nuit à l'hôtel*, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 2001, 171 p.), de petits enfants buvant de la bière sont la dernière image-choc après plusieurs visions d'horreur. Dans ce récit, l'écrivain raconte le pèlerinage qu'il a entrepris avec sa jeune épouse vers le village de son enfance, en Abitibi. Ce voyage, fort long, dans une région reculée, tourne au cauchemar. Le seul hôtel du village est un « trou d'enfer » (p. 167) : des hommes ivres violent une Amérindienne durant la nuit, l'écrivain et sa femme ne peuvent que trembler dans leur lit. En se hâtant de partir, ils sont frappés par une autre vision désolante : « Il était environ sept heures trente. Quatre petits Indiens étaient assis sur le bord du perron, les jambes pendantes, causant gaiement. Le plus vieux ne devait pas avoir six ans. Ils avaient tous une bouteille de bière à la main. » (p. 168) La chute de cette nouvelle montre le sombre avenir d'une communauté désœuvrée aux prises avec de graves problèmes et trouve son expression dans ces jeunes enfants. Les adultes semblent irrécupérables, même pour les enfants il y a peu d'espoir. Dans une entrevue, Beauchemin avoue que ces enfants lui ont en partie inspiré le personnage de monsieur Émile. Au-delà de la problématique autochtone, c'est vraiment l'avenir sans espoir et une certaine responsabilité sociale dans ce problème qu'il faut retenir de cette représentation d'enfants alcooliques :

Au matin, on a décampé, profondément écœurés, et c'est en partant qu'on a aperçu les petits Indiens et leurs bières. De toute ma vie, je n'ai jamais eu aussi honte d'être un Blanc. Aujourd'hui, il est facile d'imaginer ce que sont devenus ces enfants. S'ils ne sont pas morts, ce sont des loques... C'est ça le cadeau de la civilisation blanche aux autochtones... »

(cf. Monique de Gramont, « Yves Beauchemin. Un matou sur la conscience », *Châtelaine*, janvier 1987, vol. 28, n° 1, p. 22)

Le destin du garçon est inscrit en lui : il l'a bu dès le biberon. Florent lui-même est sceptique quant aux chances de l'enfant de perdre sa mauvaise habitude : « Florent la regarda un instant, l'air malheureux, puis dressant le pouce, il fit le geste de caler une bouteille : — Es-tu vraiment prête à le prendre avec *tous* ses problèmes ? [...] Il est peut-être déjà foutu, ton gars. » (p. 534) Le vice de monsieur Émile est une fatalité et il va causer sa perte, puisqu'il sera l'arme de ce maître des vices qu'est Ratablavasky. Sans son goût pour la boisson, il aurait pu survivre. D'ailleurs, à mots couverts, c'est ce que le journaliste Gladu dit à Florent et Élise : « Il vivrait encore s'il vous avait eus comme parents, au lieu de cette grosse plorine. » (p. 592) Sans sa mère, qui lui a donné l'occasion et le goût de boire, il aurait pu vivre. Mais aussi, s'il avait vécu dans un autre milieu, un milieu plus protégé, s'il avait été élevé par Florent et Élise, son sort aurait été meilleur, il aurait pu survivre. Naissance dans un milieu pauvre et mère indigne et irresponsable : le destin malheureux de monsieur Émile ne surprend pas.

L'abus d'alcool fait de monsieur Émile un marginal, un gamin hors normes : ni tout à fait un enfant, ni bien sûr un adulte. Parce que les comportements du gamin sont à la fois ceux d'un adulte et d'un enfant, les âges semblent jusqu'à un certain point confondus. Buveur précoce, buveur au berceau, monsieur Émile est aux prises avec un problème d'adulte et n'a pas les ressources pour le combattre. Sa condition lui sera fatale.

Vices généralisés

Monsieur Émile souffre d'un vice cruel, parce qu'il lui a été transmis par sa mère, et effrayant parce qu'il lui laisse peu de chance de s'en sortir. Un tel vice d'adulte chez un si jeune enfant horrifie et n'offre aucune prise. Par son irrémédiableté, ce mauvais penchant d'un aussi jeune personnage devient un objet de fascination et éclipse ceux des autres personnages, pourtant aussi importants ou révélateurs de leur caractère. En fait, un peu paradoxalement, l'alcoolisme de monsieur Émile à la fois attire sur lui toute l'attention du lecteur et fait oublier les

autres buveurs du roman. Pourtant, l'alcoolisme est chose assez répandue dans l'ensemble du *Matou*.

En effet, l'alcoolisme de l'enfant apparaît comme une tare importante, le symbole d'une enfance désœuvrée et laissée à elle-même. Mais monsieur Émile n'est pas le seul à boire dans le roman. Picquot cache une bouteille de cognac dans la cuisine du restaurant, qu'il ne réussit d'ailleurs pas à soustraire au regard intéressé de son jeune compagnon : « De temps à autre, mine de rien, le gamin lorgnait la porte d'une armoire qui bâillait; la veille, se croyant à l'abri des regards, Picquot y avait caché un petit flacon de cognac. » (p. 124) Monsieur Émile s'éclipse et revient plus tard, ivre. Florent ne cherche pas longtemps la provenance de l'alcool : « Picquot contemplait la scène en se dandinant d'un air embarrassé. Florent se retourna vers lui : — Non, non, ne me dis rien, s'écria le cuisinier, j'ai compris ! Désormais, je vais garder mon cognac chez moi (c'est-à-dire ici même, dans la chasse d'eau des toilettes, ajouta-t-il intérieurement). » (p. 125-126) Le cuisinier a à ce point besoin de son « remontant » (p. 112) que, même pour le bien de l'enfant, il n'est pas prêt à s'en passer sur son lieu de travail. Significativement, tout comme l'enfant, il se cache pour boire, il sait que ce ne n'est pas bien vu, entre autres de son jeune patron. Même s'il a eu un sérieux avertissement de santé et que son médecin lui recommande de faire attention à ce qu'il mange, il demeure très difficile pour Picquot de se priver d'alcool : « Le cuisinier commença ses libations par une tasse de thé très faible, puis, les exigences de la médecine ayant été satisfaites, il se commanda une demi-bouteille de *Prince Noir* et un sandwich au foie gras. » (p. 380) Sa propension à boire de l'alcool colore bien sûr le personnage, lui qui est le type même du Français, mais elle fait aussi écho à celle de monsieur Émile et montre que les tentations sont fréquentes pour le jeune enfant. En plus de sa mère, qui lui a donné le goût de boire de l'alcool, son nouvel entourage comprend aussi des buveurs.

Les libations sont assez fréquentes chez Florent et ses amis : « Et pour couronner la journée, il invita sa femme et Ange-Albert à fêter leur bonne fortune dans le Vieux-Montréal, chose qu'ils firent de fort bon cœur, au point de revenir aux

petites heures du matin pompettes comme des commis voyageurs en congrès.» (p. 37) Élise souligne même le fait que, par son penchant pour l'alcool, Florent ressemble à monsieur Émile : « Il haussa les épaules et l'entraîna dans une brasserie où il cala trois bières coup sur coup. Élise, qui grelottait, prit un grog. — Est-ce que tu serais en train de suivre monsieur Émile sur le chemin de la boisson ? le taquina-t-elle [...]. » (p. 383-384) Jusqu'aux parents de Florent qui n'hésitent pas à lever le coude à l'occasion : Monsieur Boissonneault est « chaudasse » au réveillon de Noël (p. 246), tandis que sa femme amasse « [...] une petite provision de courage à force d'exercices respiratoires, couronnant le tout par un verre de cognac cinq minutes avant l'arrivée d'Élise et de Florent ». (p. 204) Le vice de monsieur Émile, si extraordinaire chez un si petit enfant, fait parfois oublier le fait que d'autres personnages boivent aussi beaucoup, comme Florent, Picquot et Ange-Albert : « Plusieurs personnages souffrent d'alcoolisme. Ils boivent comme ils mangent, sans arrêt et sans raison. [...] Le nom de certains témoigne de leur condition. Ainsi Picquot picole constamment. [...] Florent porte bien quant à lui son patronyme de Boissonneault⁴². » S'il est vrai que ces deux personnages portent un nom de famille qui n'est pas sans rappeler leur tendance à boire, il faut tout de même mentionner que ce n'est pas de l'eau que boit Florent, mais bien de l'alcool, autant pour fêter un heureux événement que pour noyer sa peine : « Cette réflexion lui fit voir tout à coup la profondeur de sa chute. [...] Ce soir-là, il emprunta de l'argent à Rosine et prit une brosse monumentale. » (p. 209) Florent, Picquot, Ange-Albert ont des relations nombreuses avec l'ivresse, mais ne sont pas des alcooliques permanents et finis.

Un autre personnage, lui, est ostensiblement alcoolique et désigné comme tel par les autres personnages et par la narration : le capitaine Galarneau, l'acolyte de Ratablavasky : « — Allons, mon alcoolique ami, un homme de votre âge ne devrait pas se laisser tomber dans de si laids excès, fit-il avec une compassion énergique. » (p. 42) Dans leur lutte l'un contre l'autre, Ratablavasky et Florent ont ainsi chacun un adjuvant alcoolique. Il y a là un certain effet de symétrie. La remarque du vieil homme à son « ami » pourrait aussi s'appliquer à monsieur Émile, car il n'est pas

⁴² Jean-Pierre Boucher, *loc. cit.*, p. 105.

beau de voir un enfant de son âge tomber dans de tels excès. On note que le capitaine, qu'il soit seul ou qu'il accompagne Ratablavasky, est toujours pris de boisson ou en train de boire. Même lorsque Florent le rencontre, alors qu'il est venu fureter près du nouveau restaurant du jeune homme, il a bu : « Son haleine, comme à l'habitude, empestait l'alcool. » (p. 551) Cependant, à la toute fin du roman, Picquot le rencontre aussi sur la rue, et il n'a pas bu :

Le capitaine Galarneau, parfaitement sobre contrairement à son habitude, sourit de toutes ses dents, s'approcha du cuisinier et lui mit la main sur l'épaule dans un geste de familiarité qui rendit Picquot écarlate : —Dommage de te décevoir, mon cher brasse-sauce, [...] mais monsieur Ratablavasky (ou plutôt Robichaud, hé hé !) ne se porte pas aussi mal que tu le souhaiterais. (p. 606-607)

Il est surprenant que Galarneau soit à jeun, alors qu'il ne l'a pratiquement pas été de tout le roman. Délivrer une aussi importante nouvelle sans qu'il ait pris de l'alcool lui donne plus de poids et de gravité. On peut aussi considérer que, débarrassé de Ratablavasky, Galarneau a moins besoin d'un remontant. En effet, il paraît, le plus souvent, être un subordonné de Ratablavasky, mais un subordonné terrifié :

D'ailleurs, soit dit en passant, il vous a tous eus avec son « Ratablavasky » et son accent d'immigré. Connais-tu seulement son vrai nom ? Ernest Robichaud, natif de Sainte-Anne-des-Plaines. [...] Je t'en parlerai peut-être un jour, si tu polis un peu tes manières. Mais je ne te dirai pas tout, hé ! hé ! [...] — Et sais-tu pourquoi ? [...] PARCE QUE J'EN AI PEUR ! (p. 551-552)

Cette conversation de Galarneau avec Florent est le pendant de celle qu'il aura avec Picquot à la fin du roman. Il s'agit chaque fois d'une rencontre sur la rue, les deux seules où le capitaine fait une allusion à la véritable identité de Ratablavasky. La différence notable entre chacune des conversations, en plus de l'interlocuteur, est l'état du personnage : état d'ébriété la première fois, avec Florent, comme à son habitude, sobriété lorsqu'il rencontre Picquot. Cela change complètement la définition même du personnage, lui qu'on ne connaît que buvant et ivre. Si Galarneau a peur de Ratablavasky, ce dernier est trop loin à la fin du roman pour qu'il craigne vraiment des représailles. Sa sobriété inattendue pourrait donc nous montrer, a contrario, que Galarneau buvait, car il craignait son « patron » (p. 551). Il n'en a plus peur, donc il boit moins. L'alcool lui était un refuge. Cependant, à l'alcool est parfois associé un sentiment de pouvoir ou d'exaltation. Chez monsieur Émile, il s'agit

plutôt d'une habitude, d'un goût développé très jeune et que l'enfant ne peut contrôler. Mais il faut toutefois remarquer qu'il ne s'attaque à Ratablavasky que lorsqu'il a bu : on pourrait en déduire qu'il a plus de courage lorsqu'il est pris de boisson. D'ailleurs, c'est aussi après avoir bu qu'il se porte au secours de son chat, sans réaliser les risques de son geste. Pour Galarneau comme pour monsieur Émile, l'alcool est un moyen de surmonter la peur.

Si monsieur Émile a un vice terrible pour son âge et n'est pas le seul à être porté sur la bouteille, en y regardant de plus près on constate cependant que chacun des personnages a un défaut, une faille. Madame Chouinard est égoïste, car elle ne se préoccupe aucunement du bien-être de son enfant; elle est prête à le laisser à des étrangers pour pouvoir accompagner un client en Floride. Slipskin est un arriviste, un opportuniste dévoré d'ambition, capable de faire passer son propre profit avant l'amitié, la confiance et la simple moralité. Ratablavasky est immoral, voleur, trompeur, malveillant. Florent lui-même, en plus d'aimer boire, affiche plusieurs défauts. Il est par exemple occasionnellement infidèle et il ment à sa femme, et même à Picquot, en affirmant que son écart de conduite est le premier. Le cuisinier est mythomane :

En cinq jours, j'ai repéré quatre sous-marins, que le radar n'avait pu détecter. [...] Je me dis parfois dans mes moments de rêverie que si j'avais un peu patrouillé les mers à l'époque au lieu de débarquer à Québec, Hitler aurait peut-être baissé pavillon quelques mois plus tôt [...]. — Quand je l'entends mentir avec cet entrain, dit Florent à la sortie de l'hôpital, j'ai l'impression que la maladie qui l'emportera n'est pas encore née. (p. 223)

La tante de Florent, elle, avoue, sans s'en cacher, que pour réussir en affaires, il faut savoir voler. Jusqu'à l'abbé Jeunehomme, pourtant prêtre, dont l'amour pour la lecture équivaut à une accoutumance inquiétante, voire un handicap, puisqu'il ne fait pas grand-chose d'autre que lire. Sa mère soutient d'ailleurs que la lecture peut être une drogue terrible : « Vous savez, tout peut devenir une drogue, croyez-moi, même la lecture. C'est peut-être la pire, d'ailleurs : si longue à prendre que la vie entière y passe. L'alcool est préférable, à bien des points de vue. » (p. 285) Élise est la seule à sortir du lot. Elle n'a pas vraiment de défaut majeur, contrairement aux autres

personnages. Il est à noter que les sept péchés capitaux — avarice, colère, envie, gourmandise, luxure, orgueil, paresse — sont représentés dans *Le Matou*.

Plusieurs personnages font ainsi preuve d'avarice. Florent fait de l'accumulation de richesse un de ses principaux buts et est prêt pour l'atteindre à prendre de curieuses libertés avec la loi, mais il est moins cupide pourtant que sa tante, toujours près de ses sous, et qui refuse d'ailleurs de lui en prêter, en sorte qu'il la traite de « vieille suce-la-cenne ». (p. 339) Selon Galarneau, Ratablavasky est lui aussi avare : « Mais ne comptez pas sur ses bidous : il est plus séraphin que Séraphin lui-même ! » (p. 20) On peut aussi dire que Slipskin est un avare, lui qui ne perd aucune occasion pour faire de l'argent, quitte à poser des gestes condamnables.

Picquot, principalement, a de nombreux accès de colère, surtout contre Ratablavasky et Slipskin. Lorsqu'il apprend que son jeune ami perd définitivement *La Binerie*, par exemple, il entre dans une colère mémorable et répand le contenu de ses casseroles sur le plancher et sur Slipskin.

Ce dernier est source d'envie pour le jeune homme dépouillé : en effet, le désir de Florent, mêlé d'une colère justifiée, de récupérer le restaurant qu'on lui a volé, s'accompagne d'envie devant la réussite de son ennemi, qui a tout ce qu'il n'a pas ou n'a plus.

En ce qui concerne la gourmandise, il est manifeste que les personnages aiment manger, particulièrement Picquot qui, malgré les interdictions de son médecin, continue à ce régaler de ce qu'il aime, même si c'est très gras. Florent, qui apprécie les restaurants, et le chef cuisinier ont bien sûr « [...] une passion commune pour la bonne cuisine [...] ». (p. 26) Ainsi, « [...] le boire et le manger comptent parmi les préoccupations majeures des personnages masculins. Ils s'empiffrent sans arrêt et sans jamais déguster leurs aliments⁴³. » Jusqu'à l'abbé Jeunehomme qui est friand de pâtisseries et « [...] offre des soupers littéraires pantagruéliques⁴⁴ ».

Madame Chouinard commet le péché de luxure, elle qui est une prostituée et, selon son fils, aime « se faire pogner le cul » : « Elle a dit que même si on lui donnait pas une cenne, elle se le ferait pogner pareil. » (p. 250) Le journaliste Gladu

⁴³ Jean-Pierre Boucher, *loc. cit.*, p. 104.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 105.

« couraille », il n'hésite pas à tromper sa femme acariâtre et à fréquenter les discothèques afin de rencontrer des « plotes », comme il le dit lui-même. En cela il s'accorde bien avec Slipskin, lui aussi plutôt coureur, avant qu'il ne rencontre sa femme. Florent a une aventure avec la femme de chambre de Ratablavasky et Ange-Albert a un « [...] fort penchant pour le sommeil et les plaisirs du lit ». (p. 31-32)

Le personnage le plus orgueilleux du roman est certainement Ratablavasky, puisqu'il veut modeler Florent à son image : « J'ai voulu [...] m'amuser légèrement avec les buts de votre personne, mais pour votre seul bien. [...] J'ai voulu pour vous — comme pour un fils, un véritable fils — la Perfection de la Vie. » (p. 498) Florent est parfois fat, Picquot est souvent imbu de lui-même, il est particulièrement fier de ses talents de cuisinier.

Ange-Albert, en plus d'être un tricheur aux dés, est surtout un être paresseux, qui n'en fait jamais plus que nécessaire. Si les autres personnages ont parfois leurs moments de paresse, chez le jeune homme la paresse est constitutive de sa personnalité.

De cette énumération, il faut retenir la profusion des vices et leur diversité. Qu'on soit en présence, dans *Le Matou*, de l'ensemble des sept péchés capitaux, montre bien à quel point le vice, sous toutes ses formes, est répandu dans la société du texte. Tout se passe comme si cette société était incapable de se transcender, de quelque manière que ce soit.

Le vice de monsieur Émile, au premier abord, est un vice contre nature chez un si petit enfant. Il fait du petit un personnage en quelque sorte corrompu : loin de représenter l'innocence habituellement associée à l'enfance, monsieur Émile est très jeune « mis au parfum » des drames de la vie adulte. Son alcoolisme est un des principaux signes de sa « maturité » précoce. Il n'est cependant pas le seul personnage qui boit, il est entouré d'adultes qui n'hésitent pas à lever le coude. Il s'agit donc d'un vice fort répandu, à divers degrés, dans *Le Matou*. Ce vice, si surprenant et inquiétant chez un jeune enfant, attire l'attention sur ceux des adultes. Presque tous les adultes ont d'autres défauts, d'autres vices. Au-delà de la volonté de l'auteur de « faire vrai », de présenter des personnages imparfaits, comme on en

rencontre dans la réalité, il ressort de l'étude des personnages du *Matou* une impression de migration hégémonique du vice. Et la cause de cette migration est toujours peu ou prou la même : l'argent. Dans le chapitre précédent, on a quelque peu démonté l'idée, pourtant fort répandue parmi les critiques du *Matou*, qu'il y a dans ce roman une lutte du bien contre le mal : non seulement Ratablavasky n'est-il peut-être pas aussi mauvais qu'il le paraît au premier abord, puisqu'il joue dans la vie de Florent un rôle d'impulsion, d'aiguillon vers le succès, mais de plus Florent n'est pas un personnage angélique, exempt de toute fêlure. La lecture attentive du roman prouve que Florent et son entourage immédiat, particulièrement monsieur Émile, malgré cette innocence prétendument innée chez l'enfant et son opposition, par son âge, au vieux Ratablavasky, ne peuvent être tenus pour de vertueux représentants du bien. Il y a donc une certaine corruption dans tout le roman, qui n'atteint pas seulement les « méchants », comme Slipskin et Ratablavasky, mais aussi le héros et son entourage. Chacun a une souillure, à la fois éclipsée et mise en lumière par ce défaut majeur de monsieur Émile qu'est l'alcoolisme. Le côté canaille de l'enfant agit comme un révélateur des failles des autres personnages.

PERTE DE LA NAÏVETÉ DE L'ENFANCE

Monsieur Émile, s'il est bien un enfant, possède certaines caractéristiques des adultes et, surtout, revendique un statut plus adulte, entre autres par son nom. Sans aller jusqu'à dire qu'il n'est plus un véritable enfant, on peut considérer que son enfance est très particulière et révélatrice d'une certaine désillusion morale, généralisée dans le roman. En effet, plusieurs personnages, particulièrement Florent, ont au départ des caractéristiques qui peuvent être associées à l'enfance, et ils les perdent au fil de l'histoire. Tout pousse à voir, dans *Le Matou*, une représentation de la perte d'innocence et de candeur, valeurs ordinairement associées à l'enfance.

Un enfant, vraiment ?

Monsieur Émile est un enfant différent des autres. Certains traits le font sortir de l'enfance et en font un enfant aux caractéristiques d'adulte. Outre son alcoolisme, son nom en est le signe le plus évident. Le seul nom propre donné par le narrateur au petit enfant est « monsieur Émile ». C'est le gamin qui exige lui-même qu'on lui donne du monsieur, et les autres personnages, tout comme le narrateur, se conforment à son exigence. Ce nom n'est pas gratuit et n'est pas qu'un caprice : dans un premier temps, il permet à l'enfant de se valoriser; de façon plus symbolique, il représente son accession trop rapide à des réalités d'adulte.

Le moment où Émile Chouinard se voit accorder le titre de « monsieur » est qualifié avec insistance d'« événement extraordinaire » par le narrateur. Il s'agit d'un fait réellement exceptionnel dans la vie du gamin, puisqu'il va jusqu'à changer son comportement. Considérons d'abord cet « événement extraordinaire » :

C'est à ce moment que se produit l'événement extraordinaire. — Eh bien, *monsieur Émile*, lança Picquot en s'avançant derrière le comptoir, vous aurez la bonté de tenir votre griffard loin de moi. Sinon, je le transforme en civet, menaçait-il en faisant des yeux terribles.

Élise fit signe au cuisinier de baisser le ton, puis se tourna vers l'enfant. Ce dernier contemplait Picquot d'un air ravi. Quelque chose dans les paroles du cuisinier avait touché en lui une corde céleste. [...]

Une demi-heure plus tard, le petit garçon faisait sa réapparition. — Salut, Émile, lança Florent, blagueur. Ton chat n'est plus ici. Un inspecteur vient de l'emporter.

Le petit garçon s'était arrêté net au milieu de la place et avait mis les mains sur les hanches. — Je m'appelle pas Émile, dit-il froidement. — C'est pourtant bien le nom que tu nous as donné tout à l'heure.

Une expression de hauteur dédaigneuse se répandit sur son visage. Il s'approcha lentement, grimpa sur un tabouret et se pencha au-dessus du comptoir de façon à se trouver nez à nez avec Florent. Tout le monde l'observait. — Je m'appelle *monsieur* Émile, laissa-t-il tomber d'une voix égale. Je suis pus un bébé, tu sais. Je me garde tout seul. Les ceuses qui m'appelleront pas monsieur Émile, je vas leur crisser un coup de pied sur la jambe, OK ? (p. 87-88)

Monsieur Picquot appelle leur jeune client « monsieur Émile » en usant d'une ironie douce, qui vise à souligner les aises qu'il prend rapidement au restaurant. Par l'emploi du mot « monsieur », le cuisinier veut aussi que l'enfant prenne au sérieux ses remontrances. Or, le gamin, loin de tenir compte de l'avertissement, laisse son chat au cuisinier en remerciement de l'attention qu'il lui porte en l'appelant « monsieur ». Il prend l'appellation au pied de la lettre, ce qui donne une touche poétique au personnage. Émile comprend un peu à côté. Le titre de « monsieur » lui plaît particulièrement, car il le trouve approprié à sa situation. D'une part, il est rare de rencontrer un enfant aussi jeune laissé ainsi à lui-même et devenu responsable de sa vie par le hasard des circonstances, d'autre part il a charge d'âme, puisqu'il veille sur Déjeuner, lui procurant assistance et nourriture. Ce titre permet de souligner l'autonomie du garçon⁴⁵. Surtout, par ce « monsieur », Émile revendique un statut plus proche de celui de l'adulte que celui de l'enfant. Il y associe une note de respect et semble trouver que ce titre lui accorde une importance qu'il n'avait pas auparavant, lui qui n'était qu'un petit gamin seul et sale des ruelles. Il attribue si bien une telle portée à son nouveau nom qu'il tente d'en être plus digne :

Sans le vouloir, Aurélien Picquot avait mis en branle chez monsieur Émile un processus d'autovalorisation qui le transforma bientôt en habitué du restaurant. Mais contrairement à ce qu'on aurait pu redouter, son assiduité se révéla étonnamment supportable. Le « monsieur » de « monsieur Émile » le

⁴⁵ Il faut aussi mentionner l'effet comique de cet artifice, puisqu'il introduit une disproportion entre la personne et son nom. Cette appellation sonne « pègre », comme le pense d'ailleurs monsieur Boissonneault : « — Qui ça peut bien être, ce monsieur Émile ? marmonna l'agent d'assurances en démarrant (il avait oublié le nom de l'enfant). Un gars de la pègre, peut-être ? » (p. 248-249) Dans un roman où les gens louches sont nombreux, le nom de monsieur Émile est révélateur : il a lui-même ses accointances avec les milieux interlopes, ou du moins il en a déjà certaines habiletés, que Florent cherchera à utiliser.

forçait, c'était visible, à se comporter comme une grande personne, du moins dans les limites du possible. (p. 88)

Si monsieur Émile tente de se montrer à la hauteur de son « monsieur », s'il est plus sage et se tient mieux à table, la transformation ne réussit pas parfaitement : « Seule, hélas, une pénétrante odeur d'urine indiquait que monsieur Émile, malgré sa prodigieuse maturité, éprouvait quelque difficulté à se passer totalement des soins de sa mère. » (p. 88) Même s'il fait beaucoup d'efforts, il reste un enfant, mais un enfant différent des autres, en ce sens où il a déjà conscience, à un âge tendre, de certaines réalités du monde des adultes habituellement cachées aux plus jeunes. D'abord petit client pittoresque et frondeur, il devient rapidement un habitué parce que le « monsieur » de Picquot l'a valorisé : il se sent et est enfin considéré.

Il faut remarquer que cette appellation exclut complètement le nom de la mère ou du père, le nom dit « de famille ». Monsieur Émile n'aura donné son appellation civile complète qu'une seule fois, Émile Chouinard étant tout de suite remplacé par monsieur Émile. La mère, abandonnant pratiquement son fils, a distendu le lien familial. En devenant « monsieur Émile », l'enfant reprend à son compte ce qu'elle lui a enlevé. Il s'accorde indépendance et respect, et rompt le cordon ombilical. Il se choisit une nouvelle famille, celle du restaurant, dont Florent est le chef. L'abandon du nom de « Chouinard » coupe toute idée de filiation alors que le prénom « Émile », souligné par le mot « monsieur », a des connotations historiques et littéraires. On pense entre autres à *Émile ou De l'Éducation* de Rousseau. À l'inverse de ce qui se passe dans le célèbre roman pédagogique, monsieur Émile ne reçoit aucune éducation⁴⁶. Dans le 3^e *Dialogue*, Rousseau désigne l'*Émile* comme : « [...] un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors et l'altèrent insensiblement⁴⁷ ». Dans le cas du personnage de Beauchemin, il est manifeste que la négligence de la

⁴⁶ Le prénom du petit personnage rappelle aussi Nelligan, incarnation d'une jeunesse brisée dans l'imaginaire québécois, lui qui eut une carrière aussi brève que fulgurante. Monsieur Émile est bien l'incarnation d'une enfance brisée, d'abord parce qu'il est abandonné par sa mère, mais aussi parce que son vice, en le plongeant trop rapidement dans un monde d'adulte, le conduit à sa mort tragique.

⁴⁷ Jean-Jacques Rousseau, cité par Michel Launay, « Chronologie », *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, p. 9.

mère et les mauvaises influences subies par un petit garçon laissé à lui-même ont altéré sa santé et son esprit :

L'enfant encore inachevé ne survit que par la grâce des adultes. La nature le confie donc à sa mère. Et déjà les périls surgissent : que la mère refuse son rôle maternel, que les parents se préfèrent égoïstement à lui, par la négligence ou par une pitié excessive pour ses cris, le germe de la corruption apparaît⁴⁸.

Sans entrer dans les détails de l'œuvre de Rousseau, puisque ce n'est pas notre propos, il faut aussi souligner que, pour le philosophe, il est aussi important de laisser l'enfant être un enfant. Dans *Le Matou*, on voit plutôt l'inverse : monsieur Émile a des comportements d'adulte, dont un vice, l'alcoolisme, contre lequel il n'a pas été protégé, et, en demandant à être appelé « monsieur Émile », il revendique pour lui-même un statut de grande personne, autrement dit : un véritable statut social. Le journaliste Gladu va jusqu'à suggérer que monsieur Émile n'est plus vraiment un enfant :

Je me demande ce qui se passe depuis une couple d'années, fit-il en se retournant vers Florent. C'est peut-être l'effet des radiations atomiques ou de la télévision. Des enfants : y en a plus ! La couche encore aux fesses, ça fume, ça boit, ça se promène avec des boîtes de capotes, si vous me permettez l'expression. (p. 79)

Gladu s'inquiète des comportements des enfants trop avancés pour leur âge, qui posent des gestes d'adulte avant le temps. Il n'y aurait plus vraiment d'enfance, plus de période considérée comme un temps d'apprentissage, où les problèmes, les inquiétudes et les comportements des adultes seraient tenus loin :

It is clear that without proper shelter and nourishment, exposed to adult problems and familiar with adult "mysteries", he is a child merely in the physical sense: his childhood no longer fits the social definition of a time in the life of the human being when he/she has the right to expect "protection, and nurturing, and schooling, and freedom from adult secrets"⁴⁹.

Le Matou ne raconte pas l'éducation d'un nouvel Émile, puisque monsieur Émile est loin d'être protégé de la corruption du monde des adultes, mais la représentation d'une société essentiellement corrompue n'est cependant pas sans lien avec l'héritage rousseauiste.

⁴⁸ Pierre Burgelin, « Introduction », dans Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1969, p. 36.

⁴⁹ Theresia M. Quigley, *The Child Hero in the Canadian Novel*, Toronto, NC Press Limited, 1991, p. 10.

Enfance prolongée

Monsieur Émile ne peut être considéré comme un enfant protégé des vicissitudes du monde adulte, il perd donc de son innocence. On assiste ainsi à un certain mélange des âges, puisqu'un jeune enfant boit comme les adultes et revendique un titre habituellement réservé aux hommes plus âgés que lui. Il n'y a cependant pas que le jeune garçon qui fait preuve de comportements qui ne sont pas de son âge : des traits enfantins peuvent être retrouvés chez les adultes. À l'instar de monsieur Émile, redevenu Émile Chouinard dans la mort, Florent, particulièrement, perd sa naïveté et sa candeur, s'éloigne de ses parents et se débarrasse ainsi des dernières traces de son enfance.

Monsieur Émile est le seul personnage enfant important dans le roman. Sa présence étonne dans un groupe d'adultes occupés à lutter contre Slipskin et Ratablavasky pour que Florent réussisse à avoir son restaurant et à gagner de l'argent. Elle est pourtant révélatrice : l'enfance friponne de monsieur Émile met en évidence les traits enfantins conservés par d'autres personnages de son entourage, particulièrement Florent. En effet, on peut dire que Picquot, Élise, Ange-Albert et Florent ont à un moment ou à un autre un côté enfantin, ils ont souvent une approche naïve du monde. Picquot est colérique et emporté, un peu comme monsieur Émile, qui n'hésite pas à faire des colères. Chez Élise, la chose est diffuse : elle a un côté bon enfant, elle fait preuve en toutes circonstances d'une gentillesse simple et naïve, elle a peu de contrôle sur son destin : Florent prend toutes les décisions dans leur couple, il ne tient que très peu compte de son opinion. Ces caractéristiques, on l'a vu, font d'Élise une femme plutôt traditionnelle. Elles font aussi d'elle une personne soumise aux désirs et décisions de son époux, comme une enfant qui maîtrise peu le cours de sa vie. Chez Ange-Albert, c'est l'aspect ludique de l'enfance qui est reconduit. En effet, le jeune homme joue aux dés, il est même inexplicablement habile. On peut aussi voir en lui un éternel adolescent : il est paresseux, il ne travaille que très peu, il déteste les responsabilités.

Florent, lui, fait preuve d'une grande naïveté, il croit en la bonté des gens. D'emblée, il fait confiance à Ratablavasky, qui le contacte pourtant d'une manière fort mystérieuse. Grâce au vieil homme, son rêve le plus cher va devenir réalité, sans qu'il sache comment son bienfaiteur a appris son souhait et sans qu'il sonde bien longtemps ses intentions : « Rêvait-il ? Est-ce que son ambition la plus chère allait se réaliser, comme par magie ? » (p. 20) À la magie sont associés les trucs, les tours de passe-passe, l'illusion, la poudre aux yeux, la crédulité enfantine, celle qui permet d'être ébloui par ce qui paraît inexplicable. En plus de donner aux intentions de Ratablavasky un côté occulte, mystérieux, cette pensée de Florent révèle en quelque sorte sa naïveté, lui qui ne se méfie pas du tout de cette magie qui n'est peut-être qu'illusion et ruse. Ailleurs, Florent affirme pourtant qu'il n'est plus un enfant, qu'il sait faire preuve de discernement et de méfiance : « Et puis, de toute façon, je garde l'œil ouvert. Je ne suis quand même plus à l'âge des couches !⁵⁰ » (p. 31) Parce qu'il est un adulte, il devrait être plus difficile à bernier. Toutefois, les événements prouvent le contraire, il ne garde pas vraiment l'œil ouvert. Ainsi, il n'a pas bien cerné Slipskin, il s'est trompé sur son caractère, particulièrement sur sa loyauté. Florent apprend qu'il ne faut pas faire aveuglément confiance aux gens. Monsieur Boissonneault, lui, a tout de suite jugé négativement l'associé de son fils, il éprouve pour lui une profonde antipathie, il s'en méfie : « — Je te le dis, ma femme, une vraie face de rat, répéta monsieur Boissonneault deux heures plus tard [...]. — Ma foi, je ne lui prêterais même pas ma poubelle, ajouta-t-il, méprisant. — [...] Florent n'est plus un enfant, tout de même. En trois ans, il a dû le sonder. » (p. 65) Dans le commentaire de Florent, puis dans la réponse de sa mère aux inquiétudes de son mari, on comprend qu'à l'enfance est associé un certain manque de jugement, dont ne devrait plus faire preuve le jeune homme puisqu'il n'a plus cet âge. Et puisque, justement, il manque de jugement, il n'avait peut-être pas, avant ses déboires avec Ratablavasky, complètement quitté l'enfance, puisqu'il s'est fait avoir comme un débutant (qu'il est). Sa grande erreur, celle qui déclenche toute une série de péripéties, est d'avoir fait confiance d'abord à Ratablavasky, ensuite à Slipskin.

⁵⁰ Cette remarque de Florent trouve son écho dans le « Je suis pus un bébé » de monsieur Émile. (p. 87-88) Monsieur Émile revendique ainsi un titre d'adulte, Florent se targue plutôt de la sagacité de l'âge adulte.

Monsieur Émile, lui, ne fait pas preuve de la naïveté attendue d'un enfant de son âge. Contrairement à Florent, il est clairvoyant : « Il avait toujours considéré Slipskin comme un écœurant de la pire espèce. Un écœurant poli, bien sûr. Il y en a toujours un ou deux dans les films de bandits à la télévision. Ce sont les pires, ceux qu'on doit abattre en premier, sinon ils nous frappent dans le dos avec un grand sourire. » (p. 154) L'enfant a saisi la véritable nature de Slipskin alors que Florent, en trois ans, n'a pas réussi à le faire. De semblable façon, dès les premières minutes où il rencontre Ratablavasky, l'enfant l'insulte et le frappe au tibia. Alors que Florent considère encore, à ce moment-là, le vieil homme comme son bienfaiteur, l'enfant, lui, le trouve immédiatement antipathique. Monsieur Émile ne se laisse pas berner par les personnages retors. Peut-être que son éducation de fond de ruelle l'a mieux préparé que son père adoptif à démasquer les hypocrites. Bref, Florent est naïf, pas monsieur Émile. La sagacité de l'enfant fait ressortir, a contrario, l'aveuglement du jeune homme⁵¹.

Glissement vers le crime

Les considérations précédentes invitent à voir dans *Le Matou* un roman d'apprentissage, basé sur une quête de réussite dans le monde des affaires. Cet apprentissage peut être considéré de façon positive, puisque Florent passe de la condition de petit salarié à celle de propriétaire de restaurant. Ses affaires marchent bien. Toutefois, force est de constater que cette amélioration de la situation de Florent se fait au prix d'une forte « compromission morale⁵² ». Il suffit de comparer de courts extraits du début et de la fin du roman pour en être persuadé. Florent est d'abord décrit en pleine action, alors qu'il porte secours à un passant gravement blessé :

⁵¹ Il est à noter que plusieurs prénoms du *Matou* commencent par la syllabe « flo » : Florent, Floretta, Florence. Une telle abondance de « flo » ne peut être totalement une coïncidence dans un roman où l'esprit d'enfance, comme on le découvre, n'est pas simplement réservé aux gamins : il ne faudrait pas oublier que, en joual, « flo » désigne un enfant. D'ailleurs, dans une conversation avec Florent, alors qu'il furète près de la vitrine de son nouveau restaurant, le capitaine Galarneau, ivre comme à son habitude, appelle par deux fois Florent « mon flo ». (p. 551-552) Il peut s'agir autant d'une référence à sa jeunesse qu'un surnom formé par l'apocope de son prénom.

⁵² Gérard Gaudet, « Yves Beauchemin. La qualité de vivre. Entretien », *Lettres québécoises*, n° 55, Automne 1989, p. 12.

« Florent Boissonneault, un jeune homme de vingt-six ans au regard frondeur, se trouvait près de lui quand survint l'accident. Sans perdre une seconde, il desserra la ceinture du malheureux, défit son col et se précipita dans une boutique pour alerter la police. » (p. 11) Cette intervention du jeune homme attire l'attention de Ratablavasky : « [...] j'ai eu la chance de rencontrer un jeune homme impétueux rempli de bonnes pensées qui n'hésite pas à *donner* secours aux malheureux piétons victimes des façades de bureaux de poste... » (p. 17) Les qualités de Florent sont, au départ, ce qui lui permet de bénéficier des attentions du vieil homme. À la fin du roman, c'est ce dernier qui est blessé :

Le visage de Ratablavasky n'est plus qu'une bouillie sanglante. Florent s'appuie contre le chambranle et vomit longuement. Puis il se dirige vers la cuisine et avale un grand verre d'eau.

De curieux gargouillis s'échappent de la bouche du vieillard, affalé sur le fauteuil. Florent s'avance vers lui, partagé entre une joie haineuse et l'horreur [...]. — Aidez-moi, murmure l'autre d'une voix éteinte.

Florent le regarde un moment, puis ses yeux tombent sur la paire de ciseaux. Il se penche, la ramasse, fait un pas vers le fauteuil. Un mouvement de répulsion l'arrête aussitôt. L'idée d'égorger son ennemi lui apparaît répugnante et comme irréalisable.

[...] Puis il quitte l'appartement, vidé de tout sentiment. Jamais plus il n'y remettra les pieds. Il avertira la police à partir de l'hôpital. (p. 600)

Le bon samaritain du début du roman se montre désormais coupable de négligence envers le vieil homme, il ne lui porte aucun secours. La promptitude de sa réaction lorsqu'il porte secours à monsieur Duchêne est remarquable, alors qu'à la fin du récit il laisse Ratablavasky baigner dans son sang sans faire un geste. S'il est certain que Florent a des raisons pour ne pas aider son tourmenteur, il n'en demeure pas moins que la comparaison des deux extraits montre qu'il a perdu de sa bonté, à telle enseigne qu'il va jusqu'à souhaiter la mort de Ratablavasky et qu'il esquisse le geste d'achever son ennemi. Entre ces deux moments, qu'est-il arrivé à Florent ? Apprendre à faire de l'argent l'a fait glisser progressivement vers le vice.

Florent, dans son désir de retrouver son restaurant et de se venger de Slipskin, utilise tous les moyens à sa portée, qu'ils soient légaux ou non. Son arme est d'abord la « bonne cuisine » (p. 559), mais lorsque Slipskin tente de débaucher sa serveuse et fait courir le bruit qu'il sert de la viande avariée, il riposte avec des moyens illégaux,

allant même jusqu'à utiliser les talents interlopes de monsieur Émile. Il oublie alors qu'un enfant a besoin d'être protégé et ne voit en lui qu'un adjuvant qualifié pour s'introduire par effraction dans les demeures et les commerces. Monsieur Émile devient dès lors un instrument entre les mains de Florent et il n'est pas en mesure de refuser le rôle que lui propose le jeune homme. Ce dernier fait entrer par effraction un monsieur Émile « ravi et tremblant de peur » (p. 561) dans le logement situé sous celui de Slipskin. Le gamin s'introduit aussi dans *La Binerie*, toujours sous la conduite de Florent, et empoisonne le sel du cuisinier. Élise n'est pas en accord avec cette façon d'utiliser l'enfant, elle le garde avec elle lors d'une autre opération : « Élise, indignée des dangers que son mari avait fait courir à l'enfant jusque-là, avait exigé que ce dernier reste auprès d'elle. » (p. 566-567) Le jeune garçon, par sa seule présence, se trouve mêlé à des événements dangereux : « [...] by discussing the evil Ratablavasky and outlining their plans of attack against this evil force in front of the boy, they unwittingly involve Emile in a very dangerous game which eventually causes his death⁵³. » Monsieur Émile entend Florent dire qu'il aurait besoin d'un bain de sang. Le jeune homme fait ainsi référence à la mort de Ratablavasky. L'enfant, lui, trouve l'idée intéressante, il ne comprend pas son sens figuré, et garde en mémoire cette image marquante d'un flot de sang rouge. L'enchaînement des événements conduit directement de ce souhait de Florent au décès de l'enfant : c'est cette image sanguinolente qui conduit monsieur Émile à provoquer un dégât à *La Binerie* en faisant éclater des boîtes de tomates en conserve, à blesser et à contrarier Ratablavasky, qui se vengera en orchestrant sa mort. Florent mêle directement et indirectement l'enfant à ses projets somme toute dangereux et surtout illégaux. L'implication du petit dans les manigances de son père d'adoption causera, au bout du compte, son décès.

Ces « combines » facilitent aussi le retour au vice pour monsieur Émile. Par exemple, en paiement de ses services, le gamin, fin renard, réclame à Florent une gorgée de bière. On ne sait toutefois pas si le jeune homme cède à ce petit chantage. Monsieur Émile reçoit aussi la mission de ramasser des coquerelles. Il en trouve

⁵³ Theresia M. Quigley, *op. cit.*, p. 78.

d'abord chez sa mère (une autre façon de déprécier la mère Chouinard, qui est en train de s'ébattre avec un importateur suisse), puis s'adjoint d'autres enfants qui ratissent le quartier pour lui. Émile retrouve ses mauvaises habitudes et conclut une entente secrète avec un des « clients » des gamins, le propriétaire d'un dépanneur. Celui-ci lui offre des bouteilles de bière pour ses services. L'illégalité des activités vengeresses de Florent atténue curieusement le vice de l'enfant puisqu'il fait partie des moyens requis par la quête du héros.

Florent s'adjoint aussi Ange-Albert, Picquot et même Gladu pour se venger, mais eux sont des adultes. Élise, enceinte, demeure éloignée de l'action, mais monsieur Émile y est pleinement mêlé. Si Florent agit en père de famille avec Élise et son bébé à naître, avec le gamin, il agit plutôt comme un homme bafoué, uniquement préoccupé de ses plans de succès et de sa vengeance. Il utilise toutes les ressources à sa portée, dont les talents d'un *bum* des ruelles de 6 ans et demi. Ce nouveau capitaine d'entreprise tire profit de l'éducation glanée par Émile dans les ruelles. Instrument et partenaire de crime, monsieur Émile est en quelque sorte acheté et utilisé, ainsi que le note Theresia M. Quigley :

He is thus reduced to a rentable object, and, while those who care recognize this fact, they are reluctant to do anything about it. Indeed, they, particularly Florent, are themselves guilty of objectifying the child in their use of him to accomplish their revenge on Slipskin⁵⁴.

Il n'est pas maître de son destin. Même les adultes qui se préoccupent le plus de son sort se rendent coupables de le mêler à des situations dangereuses. Seul enfant dans un monde d'adultes, il n'est pas toujours traité avec l'attention que l'on porte habituellement à ceux de son âge. La façon qu'a Florent d'utiliser monsieur Émile pour se venger de Slipskin montre bien qu'il n'a que faire du jeune âge de son acolyte, du moment que ce dernier peut l'aider à parvenir à ses fins. En plus d'œuvrer dans l'illégalité pour faire tomber son ennemi, Florent fait preuve d'un égoïsme démoniaque en mêlant ainsi un enfant à ses projets.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 78.

Perte d'innocence et de candeur

Florent est initialement un naïf, on l'a vu. Il fait d'emblée confiance à Ratablavasky, puis à Slipskin. Il perd tout et doit recommencer à neuf. Après ce coup dur, le jeune homme n'est plus jamais le même : « S'ensuit une période durant laquelle le protagoniste doit acquérir cette compétence qui lui a fait défaut la première fois : la misère lui apprend la débrouillardise nécessaire pour réussir, c'est-à-dire la ruse et une certaine malhonnêteté⁵⁵. » Lorsqu'il cherche à nouveau à mettre des projets en branle, comme son nouveau restaurant, il ne fait confiance qu'à son épouse et à ses amis Picquot et Ange-Albert, qui l'ont toujours soutenu, même pendant sa période sombre. Il ne veut plus d'aide extérieure : il ne contracte même pas d'emprunt à la banque pour lancer son nouveau restaurant, puisqu'il s'est constitué un capital important dans le commerce des antiquités. Lorsqu'il doit demander les services du journaliste Gladu, il lui fait écrire une lettre qui l'incrimine, et dont il garde un exemplaire par-devers lui : « — J'ai toujours eu une grande confiance en toi, Rosario, tu le sais bien, et si je te demande de me transcrire ce petit mot, c'est justement pour éviter de la perdre, car j'y tiens comme à mes deux yeux. » (p. 471) Florent a perdu ses illusions sur les gens, il ne fait plus confiance à moins d'avoir des garanties.

Si Florent perd sa naïveté enfantine à la suite des coups portés par Ratablavasky et Slipskin, il perd aussi son innocence en devenant un entrepreneur qui réussit : il apprend à tromper les gens et à utiliser des moyens fort délicats pour parvenir à ses fins. Le plus bel exemple en est son séjour à Sainte-Romanie, où il trompe les gens afin de leur extorquer à meilleur prix leurs « vieilleries ». Il se fait passer pour un enquêteur des chemins de fer, inventant d'ailleurs toute une histoire pour bernier le maire de l'endroit. Il se crée ainsi un personnage, afin de rendre les gens plus conciliants à son endroit. En plus de mentir aux gens sur la valeur réelle des objets qu'il leur achète, il leur ment sur sa propre identité. Tout son séjour à Sainte-Romanie se fait ainsi sous le signe du mensonge :

⁵⁵ Micheline Beauregard, Louise Milot et Denis Saint-Jacques, *loc. cit.*, p. 142.

Les leçons apprises à l'école de Ratablavasky et de la tante Jeunehomme se montrent fort efficaces car le succès financier de l'aventure campagnarde de Florent est dû à une dissimulation tendant à la fraude. C'est, en effet, en dupant les habitants de Sainte-Romanie sur son identité et sur la raison de son séjour dans leur village que Florent réussit à amasser une somme rondelette qui lui permet de retourner à Montréal et de s'établir en affaires⁵⁶.

Il n'a pas de scrupules à mentir et à profiter de pauvres gens : « Si j'achète n'importe quoi, je n'arrêterai pas d'acheter et les gens auront vite fait de comprendre que je suis un marchand, pas un enquêteur. Non. Il faut plutôt attendre la pièce rare et fourrer au coton le pauvre ignorant qui voudra bien me la vendre. » (p. 412) Pour faire de l'argent, Florent est prêt à voler des gens simples, qui ne connaissent rien aux antiquités. C'est bien du vol, en ce sens qu'il ne donne pas un prix raisonnable pour ses achats alors qu'il le connaît. À la vente d'antiquités sont étroitement associés la tromperie, le mensonge, la ruse. En fait, Florent se choisit un métier (temporaire) où la dissimulation est un art et une nécessité :

Il se lia d'amitié avec Jean-Denis Beaumont, un jeune antiquaire qui tenait une boutique de bric-à-brac [...], roulant le commun des mortels avec un bel entrain [...]. Sa joyeuse matoiserie [...] émerveillait [Florent]. Il essayait de s'en imprégner, voyant bien qu'elle était, avec le flair, un des fondements du métier. (p. 392)

Florent surprend d'ailleurs cet antiquaire en train de vendre une perruque comme étant celle de Frontenac, alors qu'il s'agit d'un postiche de théâtre, acheté au Collège de Joliette. Il est intéressant de noter que le père de Slipskin vend lui aussi des antiquités. On peut supposer que c'est de lui qu'il tient sa duplicité, son arrivisme, qu'il a appris, auprès de son père, qu'il faut parfois mentir et voler pour arriver à ses fins. En faisant lui aussi le commerce des antiquités, Florent se rapproche de son ennemi. Il est même prêt à déposséder la paroisse de Sainte-Romanie de superbes candélabres en argent. Si le curé ne l'avait surpris, il les emmenait. Mais ces éléments indiquent aussi autre chose : pour Florent, le passé, représenté par les antiquités, les candélabres, n'a plus aucune valeur civilisatrice. Il n'est plus qu'un objet à vendre comme tout le reste.

⁵⁶ Paul Raymond Côté et Constantina Mitchell, « Le livre, le feu et la cave : une thématique de la transformation dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin », *L'Esprit créateur*, vol. XXVIII, n° 1, Spring 1988, p. 97.

Les trois entrepreneurs du roman, les trois principaux propriétaires d'entreprises font tous preuve, à divers degrés, de malhonnêteté. Slipskin drogue Florent afin de lui faire vendre à rabais ses parts de *La Binerie*, Florent escroque les habitants de Sainte-Romanie, leur ment, et prépare quelques coups tordus à son ennemi restaurateur. Madame Jeunehomme, elle, exprime très clairement ses principes pour faire de l'argent :

— C'est qu'il n'y a pas mille façons de s'enrichir, déclara la tante [...]. Il faut tromper les gens. [...] Eh oui, je ne m'en cache pas. Je n'ai pas amassé des sous avec une sébile. [...] Mon mari disait que pour avoir pignon sur rue, il fallait commettre au moins deux vols par jour. Mais ne vole pas qui veut. Cela prend de l'habileté... et de la persévérance. (p. 280)

Cette assertion de la vieille dame tient presque lieu de sentence : dans l'univers de Beauchemin, un commerçant totalement honnête serait une anomalie.

Le Matou est le récit de l'apprentissage de Florent, il reçoit empiriquement une formation d'entrepreneur, qui comprend une part de ruse, de mensonge, voire d'initiation à l'illégalité. Florent en vient ainsi à penser qu'il ne saurait être heureux sans au moins un zeste de malhonnêteté :

Ses déboires lui avaient durci la peau. Élise constatait, non sans mélancolie, que sa candeur de jeune homme s'était envolée pour faire place à une ambition sèche et nerveuse. — J'ai pris le goût de gagner, disait-il, quitte à me salir un peu les mains. D'ailleurs, le bonheur propre, est-ce que ça existe ? (p. 606)

Au départ, Florent est un jeune homme alerte, qui n'hésite pas à porter secours à un passant en difficulté. Au final, il a pris goût à la réussite et est prêt pour cela à faire quelques grosses entorses à la bonne morale. Ce n'est pas la réussite dans le monde des affaires qui marque le plus grand changement dans la vie de Florent, c'est plutôt la façon dont il a réussi :

[...] Florent (à l'opposé relatif de Picquot et d'Elise qui, dès le début, se révèlent plus lucides, moins aveuglés par des illusions) passe d'une enfance et d'une adolescence plutôt marquées d'innocence et de naïveté à une attitude cynique et désabusée devant la vie⁵⁷.

⁵⁷ Maurice Cagnon, « *Le Matou* d'Yves Beauchemin : une lecture idéologique », *L'Esprit créateur*, vol. XXIII, n° 3, Fall 1983, p. 98.

Florent n'entre véritablement dans la vie adulte que lorsqu'il possède son propre commerce, qu'il est son propre patron et surtout qu'il a perdu ses illusions⁵⁸.

Tout au long du roman, Florent glisse progressivement dans le vice. D'abord, on a vu qu'il a certains défauts, dont celui de tromper sa femme et de lui mentir. Il fait aussi preuve de naïveté au début de son aventure, naïveté qu'il perdra après avoir été dupé, et ce, de façon magistrale. Il perd son innocence et sa candeur peu à peu, tout comme monsieur Émile la perd dès toujours, lui qui a été mis en contact dès le biberon avec les « mystères » de l'âge adulte. Pour Émile, s'appeler « monsieur » est la preuve de son entrée dans le monde des adultes. Désireux d'être à la hauteur de son statut, le gamin cherche à être reconnu comme un adulte, à obtenir davantage de respect, à démontrer hors de tout doute qu'il n'est plus un bébé. Ce titre met en évidence sa situation paradoxale, et son drame : il n'a pas de véritable enfance, ou plutôt il n'a pas une enfance courante. Monsieur Émile cherche à vieillir beaucoup plus tôt qu'il ne le devrait, contrairement à de nombreux personnages de romans québécois de la décennie précédente, qui sont souvent plus jeunes de caractère que l'âge qu'ils ont véritablement, comme s'ils ne voulaient pas vieillir : « Il semble incongru de parler de maturité à propos d'un Réjean Ducharme, d'une Marie-Claire Blais ou d'un Jacques Poulin. La maturité, l'âge adulte, c'est justement contre quoi ils en ont, la menace contre laquelle leurs personnages cherchent à se prémunir⁵⁹. » Dans *Le Matou*, à l'inverse du « roman à l'imparfait » décrit par Marcotte, les

⁵⁸ Florent n'est pas le seul à perdre son enfance dans *Le Matou*. Bien que moins dramatique, le changement chez Ange-Albert est tout de même important. Florent va jusqu'à s'exclamer : « — Eh bien ! je ne te reconnais plus, toi, le traîne-la-patte ! » (p. 597) En effet, pour sa Rosine, Ange-Albert change et s'établit : « Il reprit bientôt son ancien emploi aux *Draperies Georgette*, qui venaient de rouvrir, et se mit à suivre des cours du soir en ébénisterie. Bref, il se rangeait, ce qui lui attirait bien des taquineries. » (p. 605) Si, chez Florent, la mort de l'enfance signifie qu'il apprend à ruser et à être malhonnête lorsque c'est nécessaire, chez Ange-Albert, il s'agit tout simplement de la fin des jeux, c'est-à-dire des dés comme de la ronde des emplois :

L'histoire d'Ange-Albert, l'adolescent désœuvré, le parfait candidat au suicide, a un dénouement tout aussi spontané, mais plus heureux que celle de monsieur Émile.[...] C'est finalement en trichant aux cartes et en s'exposant ainsi à une raclée exemplaire qu'Ange-Albert fait son entrée dans la maturité. (cf. Jacques Dufresne, *loc. cit.*, p. A6.)

Bien que ce ne soit pas aux cartes, mais aux dés que jouait le jeune homme, il est vrai que cette correction par des voyous et le vol dont il est victime lui enlèvent toute envie de continuer à jouer, aux dés comme avec sa vie.

⁵⁹ Gilles Marcotte, *Le roman à l'imparfait. Essais sur le roman québécois d'aujourd'hui*, Montréal, La Presse, collection « Échanges », 1976, p. 9.

personnages apprennent à se défaire de certains traits de l'enfance afin d'entrer finalement dans un monde véritablement adulte, c'est-à-dire un monde économique, entièrement livré aux intérêts privés.

Dans *Le Matou*, la mort de l'enfance joue sur plusieurs niveaux. Celle de monsieur Émile se déroule en deux temps : laissé à lui-même, il ne reçoit pas la protection habituellement dévolue à l'enfance, il est corrompu par des vices d'adultes. Sa mort physique vient rendre concret ce qu'on avait déjà observé : il n'y a plus d'enfance possible pour lui, il n'y a même pas d'avenir possible pour lui. La mort de monsieur Émile est le symbole de la mort de l'enfance dans l'ensemble du roman. En effet, il règne dans l'univers du *Matou* un état de corruption généralisé. Au contact de Ratablavasky, Florent et son entourage, mais particulièrement le jeune homme, glissent vers le mal. L'entrepreneur devient un héros démonique :

Oui, bien sûr, l'histoire finit bien, c'est-à-dire que la fin justifie les efforts déployés par le héros et sa parfaite épouse. Il y a bien eu quelques pots cassés en cours de route mais, n'est-ce pas ? comme Picquot, tout le monde sait qu'on ne fait pas d'omelette sans... C'est pourquoi il faut se former une solide carapace. L'innocence, la candeur ne peuvent plus avoir cours. L'enfant doit mourir très tôt et emporter son âme avec lui, car il n'y a plus de père pour lui⁶⁰.

La conquête du monde des affaires, réussie par Florent, a sa sombre contrepartie, soulignée par la mort de monsieur Émile⁶¹. En fait, si la corruption est généralisée dans *Le Matou*, dans le cas de Florent elle découle directement de la volonté du jeune homme de devenir riche. Pour conquérir son autonomie financière, le jeune homme a dû subir un terrible enseignement, dispensé par Ratablavasky, avec l'aide de Slipskin. Le vieil homme use de tous les moyens à sa disposition pour tourmenter Florent, mais aussi pour le pousser vers la réussite. Florent n'apprend pas seulement à monter

⁶⁰ Gabrielle Poulin, *loc. cit.*, p. 19.

⁶¹ La mort de Médéric Duchêne, en tout début de roman, provoque une certaine renaissance de Florent : grâce à sa rencontre avec Ratablavasky, il peut se défaire d'un travail et d'un patron qu'il n'apprécie guère. La mort de monsieur Émile, elle, est plutôt le symbole de la mort de quelque chose en Florent : les restes de sa propre enfance. Florent manifeste peu de respect pour l'enfance : il ne ressent pas le désir de protéger celle de monsieur Émile et plonge ce dernier dans l'illégalité quand le besoin se fait sentir pour lui. C'est justement, en grande partie, parce qu'il ne protège pas l'enfant, qui se trouve ainsi mêlé de trop près à des activités louches, que cet enfant meurt. En même temps, ce sont les dernières traces de l'enfance de Florent, sa naïveté, son innocence, qui disparaissent. Lorsque monsieur Émile tombe du toit, le changement est consommé.

une entreprise : il apprend aussi que tous les coups sont permis en affaires. À la fin du roman, il a appris à se salir les mains pour obtenir ce qu'il désire et il se venge avec virulence de Slipskin : il utilise la ruse et fait preuve de malhonnêteté envers son ancien associé, il retourne contre son offenseur ses propres armes. Avec sa fortune et son grand pouvoir, Ratablavasky, image d'un grand capital vu comme retors, domine Florent et réussit à en faire une créature à son image. La « conversion » de Florent, tout comme la mort de monsieur Émile, montrent que, dans le nouveau monde tel qu'il va, il n'y a plus de place pour l'enfance et son innocence, car tout est déjà régi par l'argent.

Chapitre III

Une société en mutation

Le Matou est le récit d'une ascension financière, d'une accession à l'autonomie économique :

Car *Le Matou*, c'est d'abord le récit palpitant et endiablé des aventures d'un jeune Québécois (montréalais) *ordinaire*, (c'est-à-dire héritier innocent d'un dix-neuvième siècle dit paternaliste et idéaliste), décidé à s'affranchir, pour son propre compte, d'un passé de servitude et à devenir son propre maître. Pourquoi les seuls immigrants auraient-ils l'énergie et la volonté de réussir ? [...] Il se taillera une place dans cette société capitaliste qui résiste aux petits et exalte les superbes⁶².

Cette société capitaliste, toutefois, est le plus souvent présentée de sombre façon. La mort du jeune monsieur Émile, particulièrement, encourage le lecteur à voir dans le roman autre chose que la réussite financière d'un Québécois dans un milieu duquel, traditionnellement, il aurait été exclu :

[...] Beauchemin describes his world in the humorous, expansive tone of a storyteller. It is only after careful reflection on Emile's fate — the type of life he is forced to lead, as well as the death that marks its end — that the reader fully realizes the hidden darkness of this world⁶³.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Florent perd son innocence dans son aventure. La mort de monsieur Émile devient le symbole de la mort de l'enfance chez plusieurs personnages. Cette mort s'étend à toute la société représentée dans le roman, en ce sens que cette dernière apparaît en grand changement, à la limite d'une rupture avec ce qu'elle a été. En fait, la lutte de Florent et Ratablavasky met au jour la dégradation de la société qui les entoure et à laquelle ils prennent une part active. Jusqu'aux bâtiments qui montrent leurs fissures et sont démolis. Le monde social environnant est corrompu, dans toutes ses strates. L'emprise que possède Ratablavasky sur les autorités et le manque flagrant de conscience professionnelle de celles-ci en sont des preuves éloquentes. L'univers est sans ordre, ou plutôt est régi par l'ordre que lui impose ce diable de Ratablavasky. De nombreuses scènes de démolition viennent accentuer le climat de chaos. Au nom du progrès, de l'avenir, on

⁶² Gabrielle Poulin, *loc. cit.*, p. 17.

⁶³ Theresia M. Quigley, *op. cit.*, p. 81.

détruit de vieux édifices, on fait peu de cas de la mémoire. C'est dans cette société en changement, où le présent compte davantage que le passé, que s'affrontent Florent et Ratablavasky. Ils représentent en fait deux visions du libéralisme. La société du *Matou* est à un moment charnière, alors qu'elle délaisse l'enfance pour le monde plus adulte des affaires. Elle montre une certaine réticence à assumer pleinement sa modernité économique et hésite encore un peu entre les valeurs traditionnelles, souvent plus collectives ou communautaires, et l'individualisme.

Un monde sans ordre

Les fonctionnaires en général, les notaires, les avocats, les journalistes, les policiers et les médecins, en particulier, sont mal considérés dans *Le Matou*. Ils peuvent être inutiles comme les notaires, cyniques comme les avocats, incompetents comme le journaliste Gladu, dont la maîtrise du français laisse à désirer. Les policiers, eux, sont inefficaces et ontologiquement corrompus. Aurélien Picquot affirme :

Personne n'est plus partial que moi quand il s'agit de la police. Je hais cette maudite engeance. On lui doit les trois quarts des crimes sur la terre. Comme disait un humoriste que j'estime beaucoup, un inspecteur de police gagne 25 000 \$ par année, plus le salaire. Et quand ils ne sont pas retors, leur incompetence, leur stupidité, leur paresse... [...] c'est à se jeter en bas d'un toit. Songez que le taux de résolution des crimes l'an passé à Montréal s'élevait... à un éclatant 13 % ! (p. 158)

L'efficacité des services de santé est elle aussi remise en cause, puisqu'il est difficile de recevoir du service dans les hôpitaux : lorsque Élise a un terrible abcès, il n'y a pas de dentiste de garde, elle ne peut donc pas être soignée. Pour le chauffeur de taxi qui promène Élise et Florent en cette terrible nuit de tempête, les médecins négligent leurs patients : « — Hum ! les gens d'hôpitaux ! grommela le chauffeur. Y risent du monde ! Y jousent aux cartes pendant que les malades crachent leurs tripes... » (p. 233) Le médecin que la jeune femme rencontre enfin, en cabinet privé, est certes compétent et efficace, mais il est sournoisement libidineux : il lorgne l'entrejambe d'Élise. Un peu escroc, il fait passer à la jeune femme beaucoup plus d'exams qu'il n'est nécessaire : « Ma chère, ton mal de dents a l'air d'être une vraie mine d'or ! » (p. 239) Florent entre aussi en guerre ouverte contre un inspecteur du service des

incendies, Rosarien Roy. Le jeune homme, fâché d'avoir attendu toute la journée un inspecteur qui n'est jamais venu, injurie copieusement celui qui reçoit son appel de plainte. Le bonhomme se fâche à son tour : « [...] une rage énorme, beaucoup trop grande pour les modestes dimensions de son âme, habitait le fonctionnaire municipal et le faisait étouffer. » (p. 183) Dès lors, l'inspecteur harcèle les locataires : il leur interdit toute forme de chauffage à moins qu'il ne soit électrique, ce que les jeunes gens ne peuvent se permettre financièrement. Il les fait constamment surveiller : « Le temps passait et le zèle démoniaque de Rosarien Roy ne donnait aucun signe d'épuisement [...] » (p. 189) Il leur enlève tous les moyens de chauffage qu'il juge illicites, ce qui fait que le jeune couple et leur ami Ange-Albert en viennent à geler dans leur appartement. Le fonctionnaire fait du zèle pour se venger des insultes de Florent, alors qu'il ne semble pas en faire preuve dans l'exercice habituel de ses fonctions. L'inertie est d'ailleurs le principal reproche fait aux fonctionnaires : « C'est commode un règlement quand on n'a pas envie d'enlever les mains de ses poches. » (p. 254) Qu'un fonctionnaire passe à l'action est tout un événement, commenté avec dérision : « Quand un fonctionnaire vient de prendre une décision, ce n'est pas le moment d'aller le questionner ! Il est encore en état de choc, comme qui dirait... Ça serait suffisant pour faire foirer toute notre affaire ! » (p. 407) La réaction de l'inspecteur et son zèle sont donc d'autant plus surprenants. Ange-Albert croyait d'ailleurs que ses menaces resteraient lettre morte : « Ange-Albert lui fit un signe d'apaisement : — On voit bien, dit-il après le départ de l'employé, que tu ne connais rien aux fonctionnaires. Patiente un peu. Ils menacent, menacent... et finissent toujours par s'endormir sur leur chaise. » (p. 185) Il se trompe. Dans *Le Matou*, l'inspecteur n'est efficace que lorsqu'il est poussé par la colère, le médecin fait son travail, et même davantage que nécessaire, pour escroquer le gouvernement, les policiers sont incompetents et corrompus. Florent se trouve toujours en butte à une figure d'autorité dont le travail laisse à désirer et lui nuit dans la réalisation de ses ambitions⁶⁴ : « His enemies are the witches and ogres of our time: bureaucrats,

⁶⁴ Il n'hésite toutefois pas à se faire passer pour un fonctionnaire lorsqu'il emménage dans la gare de Sainte-Romanie. La lenteur proverbiale des fonctionnaires lui permet d'affirmer sans sourciller qu'il dispose d'au moins six mois pour boucler son enquête, ce qui sert ses intérêts.

policemen, pompous officials, covetous businessmen⁶⁵. » Beauchemin met en scène un monde sans ordre, puisque ceux qui devraient le faire respecter sont eux-mêmes corrompus, puisque les notables ne sont pas dignes des fonctions qu'ils occupent.

Les membres influents de la société sont décriés par les personnages du *Matou*, ils perdent de leur autorité et de leur crédibilité : « La trinité prêtre-avocat-médecin est particulièrement visée⁶⁶. » En effet, en plus des fonctionnaires, des avocats, des notaires, voire des journalistes, les membres du clergé sont aussi critiqués, il y a dans *Le Matou* une grande dérision de la religion : « [e]n tant qu'institution sociale, l'Église n'est pas épargnée non plus, Beauchemin la considérant aussi inepte que son lamentable représentant, l'abbé Jeunehomme⁶⁷. » Ce dernier est la figure par excellence de l'incompétence, lui qui préfère lire plutôt que pratiquer son ministère et que l'on se « refile » d'ailleurs d'une paroisse à l'autre, ne sachant plus que faire de lui. En fait, il est presque totalement indifférent à tout ce qui ne touche pas au monde des livres :

Pour toutes fins pratiques, ce personnage s'est complètement détaché de la réalité pour se réfugier dans l'univers sécurisant de l'art, surtout d'un art du passé. D'une manière analogue, l'Église au Québec dont l'abbé est le représentant est une église fondamentalement dévestie [*sic*] de son pouvoir réel, du moins sur le plan matériel. Alors que livre et lecture s'associent chez Florent et Picquot à l'action, ces mêmes éléments dénotent incontestablement, en ce qui concerne l'abbé Jeunehomme, l'inertie la plus totale, du moins, aux yeux des autres personnages⁶⁸.

On l'a déjà montré dans un autre chapitre, Florent est un personnage d'action, alors que son cousin est un inactif. L'abbé n'a aucune prise sur le monde réel, lui qui oublie même dans quelle institution bancaire il possède un compte. Il n'est toutefois pas le seul personnage ecclésiastique du roman. Le curé de Sainte-Romanie et son collègue, par exemple, possèdent de bonnes fourchettes et les Pères blancs mangent du ragoût en grande quantité : ces religieux sont plus préoccupés par leur estomac

⁶⁵ Alberto Manguel, "From the golden age, a novel with hope. *Le Matou*", *Globe and Mail*, 15 janvier 1983, p. ET 6, repris dans Claude Pelletier (dépouillement et compilation), *Yves Beauchemin. Dossier de presse. 1974-1986*, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 88 p.

⁶⁶ Jean-Pierre Boucher, *loc. cit.*, p. 99.

⁶⁷ Maurice Cagnon, *loc. cit.*, p. 102.

⁶⁸ Paul Raymond Côté et Constantina Mitchell, « Le livre, le feu et la cave : une thématique de la transformation dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin », p. 100.

que par le salut de leurs brebis. De plus, il ne faudrait pas oublier que, selon les recherches de l'abbé Jeunehomme, Ratablavasky a été moine dans sa cinquantaine, mais un moine voleur, qui s'est enfui avec les profits de son abbaye. L'Église, avec ses représentants lunatiques, malhonnêtes, gourmands ou paresseux, est dépourvue de toute autorité morale, en plus d'être aussi inutile à la société que l'abbé Jeunehomme. Dans *Le Matou*, on voit en fait l'Église devenir une relique, une institution du passé. Ses immeubles sont détruits. Il est symptomatique que Florent assiste au déménagement d'un clocher dans un parc d'attractions américain, que des œuvres d'art religieux soient vendues :

Peu de temps après, Ange-Albert, un peu malgré lui, se trouva un emploi chez un fabricant de statues de plâtre religieuses du nom d'Angelo Corni. Comme la religion se portait plutôt mal depuis quelques années, le bonhomme avait dû réajuster son tir et coulait maintenant des statues érotico-religieuses, destinées à des clubs privés des États-Unis. La demande dépassait ses capacités de production. Aussi se fournissait-il depuis peu chez les curés et les communautés, qui lui cédaient leurs vieilles statues pour des sommes dérisoires. (p. 210)

Au-delà de l'ironie de voir deux anges, dont l'un cornu, convertir des statues religieuses en statues érotiques, il faut voir en cette transformation d'objets sacrés en objets de désir une perte de valeur, une dégradation de la valeur spirituelle attachée aux statues religieuses. Que les curés se débarrassent ainsi du patrimoine culturel montre bien le peu d'attention porté aux objets religieux, et au-delà à la chose religieuse en elle-même. Que les clochers et les statues se convertissent à une société d'amusement et d'érotisme est révélateur d'un passage d'une société dominée par la religion à une autre où le divertissement est plus important. L'Église appartient maintenant au passé, ses beaux jours sont derrière elle.

Dans *Le Matou*, les autorités laïques et spirituelles perdent de leur pouvoir, elles ne sont plus guère respectées. Il faut noter que ce sont tous les piliers du Québec d'avant-hier et d'hier qui ont cédé. Les curés, les notaires, les avocats et les médecins sont des représentants de l'idéologie traditionnelle, tandis que les journalistes et les fonctionnaires, eux, sont des représentants des élites issues de la Révolution tranquille. La société perd une part de ses fondations, il en résulte un certain

sentiment de confusion. Le pouvoir est passé aux mains de ceux qui détiennent l'argent. La grande richesse de Ratablavasky lui offre beaucoup de pouvoir, ce qui lui permet d'avoir les autorités de son côté. Le nom du vieil homme, par exemple, facilite l'obtention d'un prêt pour Florent : « — Ah bon. Monsieur Ratablavasky compte parmi vos amis. Et combien m'aviez-vous dit que vous désiriez emprunter ? demanda-t-il d'une voix faible et soumise. » (p. 36) Le gérant allait refuser le prêt au jeune homme, ce dernier s'apprêtait d'ailleurs à partir, mais le seul nom de Ratablavasky change du tout au tout l'attitude du prêteur qui, de moqueuse et méchante, devient obséquieuse. Omniscient, puisqu'il connaît les désirs secrets de Florent et anticipe ses ripostes, le vieil homme tire toutes les ficelles afin de faire danser son protégé à son gré :

[...] Ratablavasky s'est parfaitement intégré dans une société dont il contrôle tous les rouages qu'il peut paralyser, mettre en branle ou ralentir, au gré de son bon plaisir. Institutions ou simples citoyens, services municipaux ou entreprises privées sont à sa dévotion, tremblants et respectueux à la seule mention de son nom. À cet égard, la réaction du gérant de banque Paquette est représentative d'une influence et d'une domination aussi péremptoires qu'occultes [...] ⁶⁹.

Ratablavasky semble avoir du pouvoir sur tout le monde, dans toutes les strates de la société; cet ascendant qu'il a sur tous ajoute à son côté diabolique et mystérieux. Il a même les policiers de son côté : « — Tu pourrais t'adresser à la police. — Pfa ! riche comme il est, il l'a mise dans sa poche depuis longtemps. » (p. 490) Alors qu'il veut porter plainte contre le vieil homme, Florent est promené d'un service à l'autre. Il parle finalement au directeur du poste de police : « — Écoutez, mon ami, on m'a raconté votre histoire. Je connais monsieur Ratablavasky depuis très longtemps et je vous assure qu'on ne pourrait pas trouver de plus honnête homme sur toute la terre. » (p. 172-173) Contre Ratablavasky, Florent ne peut donc rien faire, puisque le vieil homme s'est assuré d'être toujours protégé par les autorités, en plus de les manipuler, comme le gérant de la banque. On constate aisément que ce qui règne sur le monde, c'est l'argent, que quelqu'un qui en dispose, pour peu qu'il soit disposé à s'en servir, peut obtenir tout ce qu'il désire. Mais il faut bien voir ce qui se passe : le règne de

⁶⁹ Marie-Lyne Piccione, *loc. cit.*, p. 38.

Ratablavasky, c'est celui d'un pouvoir économique ayant mis à sa main les élites sociopolitiques et tout le pouvoir exécutif.

Ratablavasky demande à Florent un « spectacle d'imagination » (p. 17). Ce qu'il ne dit pas au jeune homme, c'est qu'il en est le metteur en scène. Le vieil homme use en effet de tout son pouvoir, obtenu grâce à sa fortune, pour diriger son protégé :

Moreover, he is assisted in his power game by other human beings, authority figures, who are accepted and respected in society, as indeed he is also. His principal instrument of influence is money with which he buys his pleasures at the expense of ordinary people who themselves want money and influence. He exists as an evil presence in a modern world which permits his existence and, thereby, is instrumental in the death of the child⁷⁰.

Florent n'est pas la seule marionnette du vieil homme, puisqu'il réussit à se faire respecter des autorités, qui lui viennent en aide ou le protègent. Ce qu'il faut surtout retenir de la citation précédente, c'est que Ratablavasky use d'armes, comme l'argent, le pouvoir et l'influence, contre une personne, Florent en l'occurrence, qui souhaite justement posséder ses « armes ». Sans s'en rendre compte, et bien qu'il le nie férocement, ce dernier ressemble à son persécuteur, ou tend à lui ressembler : « Mais la victoire finale implique aussi le triomphe de la philosophie de l'adversaire sournois. [...] Le "matou" enseigne à celui qui, malgré lui, doit devenir son disciple, l'art de la matoiserie, d'après les dictionnaires l'art de celui "qui a de la ruse sous des dehors de bonhomie"⁷¹. » C'est grâce à l'argent, au pouvoir et à l'influence qu'il lui permet d'obtenir en la personne d'un policier, que Florent se vengera de Slipskin et causera sa ruine. Il apprend à faire sien un credo économique, qui est déjà celui de Ratablavasky : le plus fort l'emporte. Le jeune homme est prêt à faire preuve de ruse afin d'obtenir ce qu'il désire : « [...] il faut aussi noter que Florent ne témoigne d'aucune solidarité à l'endroit de ses compatriotes. Il les exploite autant qu'il peut, à Montréal comme à Sainte-Romanie. Ici encore prévaut la règle du chacun pour soi⁷². » En plus d'apprendre à utiliser tous les moyens à sa disposition pour parvenir à ses fins, Florent devient plus apte à faire ses propres lois, à régner sur son petit

⁷⁰ Theresia M. Quigley, *op. cit.*, p. 82-83.

⁷¹ Fritz Peter Kirsch, *loc. cit.*, p. 615.

⁷² Jean-Pierre Boucher, *loc. cit.*, p. 99.

royaume à sa guise. Il se défait autant qu'il peut de l'influence de Ratablavasky et apprend à user de la sienne. Dans *Le Matou*, tout se mesure à l'aune de l'argent.

Destruction et changement

De nombreux commentateurs ont remarqué le nombre alarmant de scènes de démolition dans *Le Matou*. Elles prennent plusieurs visages : la plus surprenante est certainement la chute du guillemet sur la tête de M. Duchêne en incipit. Il s'agit du motif de destruction à la fois le plus léger et le plus grave. En effet, il semble bien bénin par sa forme : un guillemet tombe, ce n'est pas un édifice en entier qui est détruit, comme on en verra plus loin dans le roman. Cette chute est toutefois lourde de conséquences, puisqu'elle entraîne la mort d'un passant. Un édifice perd un de ses « morceaux » dès le début du roman; le ton est donné pour la suite : les débris seront nombreux, tout comme les immeubles décrépis ou démolis. Par exemple, lorsque Slipskin et Florent discutent de leur association, une grue est « [...] en train de fracasser un vieil édifice à bureaux [...] » (p. 43) En allant signer le contrat chez le notaire, Florent et Élise rencontrent « [u]ne longue caravane de camions chargés de débris [...] ». (p. 61) Les images de destruction sont ainsi légion, mais elles provoquent peu de réactions : « Les personnages ne paraissent pas [...] inquiets des travaux de démolition d'immeubles et d'églises, dont le motif obsédant hante le roman. L'instance narrative se contente le plus souvent de noter la chose, sans que ce spectacle ne provoque chez ceux-là la moindre réaction⁷³. » Il est vrai que toute cette destruction provoque peu de remous, mais Florent s'en alarme tout de même quelque peu lorsque c'est la maison voisine qui disparaît. Que ce soit le narrateur qui mentionne en passant les immeubles détruits ou en voie de l'être, plutôt que les personnages, rappelle cette préoccupation de l'auteur pour la protection d'édifices patrimoniaux, qui deviendra un des thèmes importants de son roman suivant, *Juliette Pomerleau*. Dans *Le Matou*, il est manifeste que ces destructions de vieux édifices montrent la disparition d'un passé, l'effacement d'une mémoire. Lorsque Gladu propose à Florent de s'associer avec lui et d'autres investisseurs pour fonder une compagnie de démolition, il affirme :

⁷³ *Ibid.*, p. 106.

C'est un genre de *business* qui rapporte beaucoup de ce temps-ci à Montréal, rapport qu'on manque de place sur l'île pour les nouvelles bâtisses. Je me suis même laissé dire que les Arabes veulent raser Rosemont pour bâtir une cinquantaine d'édifices de trente étages, un projet qui nous débarrasserait de nos vieilles cabanes et qui nous placerait dans le sillon du progrès, comme dirait l'autre. (p. 137)

Gladu oppose très clairement le progrès à la traditionnelle « cabane au Canada ». Pour entrer dans la modernité, suivre le courant, évoluer, il faut se débarrasser d'un passé qui nuit au développement économique. Aux vieilles maisons sont néanmoins attachés un fort pouvoir évocateur et une grande nostalgie. Madame Jeunehomme préfère encore ne plus retourner à Montréal afin de conserver son souvenir de la ville plutôt que de la voir telle qu'elle est devenue : « J'ai fait un saut à Montréal il y a trois ans. Pouah ! quelle ville ! Tout était sens dessus dessous. Ça dure toujours, cette manie de la démolition ? On ne reconnaîtra bientôt plus rien. J'aime autant vivre ici. Au moins, mes souvenirs sont intacts. » (p. 278-279) La « manie de la démolition », remarquée par certains personnages, peut à la fois être jugée comme nécessaire pour faire place au progrès, mais dommageable, car elle change complètement le visage de la ville. En fait, la destruction de vieux immeubles ne fait pas que réduire en miettes un aspect important du passé, elle est aussi le signe d'un grand changement, d'une énergie entièrement tournée vers l'avenir.

Le passé n'est toutefois pas qu'affaire de vieux édifices. Il peut même être surprenant de constater que les deux entreprises principales de Florent ont à voir avec un certain patrimoine : il défend une gastronomie traditionnelle québécoise à *La Binerie*, puis il fait commerce de vieux meubles. Toutefois, ce n'est pas par grandeur d'âme, ni parce qu'il veut préserver ce patrimoine ou le mettre en valeur que Florent agit ainsi. Le menu de *La Binerie* vient avec le restaurant, ce sont les circonstances qui font en sorte que Florent vend de la soupe aux pois plutôt qu'une crème d'asperges : « Peuh ! de la cuisine de cultivateurs. Je te croyais plus fine bouche. — Elle en vaut bien d'autres. Et puis c'est tout ce que je peux me payer, et encore, ça va me forcer. » (p. 27) Parce qu'il a rencontré un antiquaire qui lui a dit que dans un coin encore préservé il y avait moyen de dénicher des antiquités à bas prix et parce

qu'il entrevoit la possibilité de faire des profits, Florent décide de se lancer dans l'aventure :

Le passé n'a d'importance pour Florent que s'il se monnaie. [...] Le commerce des antiquités comme celui de la restauration n'est pour lui qu'un moyen de s'enrichir. [...] Pas un instant ne songe-t-il à préserver de la destruction les vestiges du passé. [...] Florent n'a d'autre morale que le profit, trafiquant de tout, du passé national comme de produits alimentaires, toutes choses lui étant égales⁷⁴.

Décorer à l'ancienne et rebaptiser les plats européens ne serait aussi qu'un leurre pour attraper les clients : « Dans les deux cas, le procédé est identique : faire jouer à son profit la fibre nationaliste⁷⁵. » Florent reconnaît l'importance du patrimoine dans l'imaginaire de ses clients, associé dans son esprit à une clientèle populaire, qu'il ne faut pas effaroucher. Mais en vendant au plus offrant les antiquités qu'il trouve dans les greniers et les granges de Sainte-Romanie, il montre que les meubles, les vieilleries ont aussi peu d'importance pour lui que les maisons et les églises qui sont démolies à tous les coins de rue de Montréal.

Dans *Le Matou*, Florent subit un apprentissage qui doit lui faire affronter les obstacles et développer l'attitude « gagnante » qui lui permettra finalement d'être propriétaire de son commerce. Il est manifeste que cet apprentissage est entre autres celui de la ruse et de l'opportunisme. On peut voir chez Florent la mort d'une part de lui-même, celle qui est plus innocente, pour donner naissance à une autre, prête à tout pour réussir, même à user de moyens immoraux. Si Florent fait siennes certaines traditions, telle la culinaire, ce n'est pas pour la mettre en valeur, mais bien parce qu'elle lui rapporte. D'ailleurs, il n'hésite pas à travestir la cuisine française dans son second restaurant, pour mieux la mêler à la cuisine traditionnelle, et la pare de faux atours québécois. Il y a indubitablement une perte dans *Le Matou*, décès de monsieur Émile, perte de la part d'innocence de Florent, abaissement d'une tradition culinaire et vente aux « étrangers » du patrimoine mobilier et immobilier : le clocher de l'église est déménagé aux États-Unis. Pour le profit, les personnages sont prêts à tout. Les immeubles détruits et les camions de débris ne sont pas simplement la marque de

⁷⁴ Jean-Pierre Boucher, *loc. cit.*, p. 106.

⁷⁵ *Idem.*

la volonté d'oublier le passé pour entrer dans l'avenir, ils sont aussi la trace d'une perte de valeur :

Massive destruction and vanishing traditions, [are] presented in *Le Matou* [...]. The theme of demolition emerges as a striking visual representation of the erosion of values and beliefs. Beauchemin's Montreal is a huge, dusty obstacle course scattered with debris from razed churches, burnt-out storefronts and crumbling apartment buildings⁷⁶.

La mort de l'innocence et de l'enfance, autant celle de Florent que celle de monsieur Émile, prend donc part à une plus large destruction sociale que métaphorisent les nombreuses images de ruines du roman. Certes, on détruit pour mieux reconstruire, mais cela n'implique pas toujours une valeur positive : un bon restaurant remplacé par un stationnement, voilà de quoi dépiter la fine fourchette qu'est Florent, par exemple. Toutefois, l'action est valorisée dans ce roman, le changement est toujours préférable à l'inaction :

Beauchemin, however, compensates for the negative implications of both urban demolition and social change with another leitmotiv, that of the promise of reconstruction and new beginnings. He accomplishes this shift in tone by associating the two themes with the notion that risk taking and suffering are preferable to stagnation. [...] The setbacks described by Beauchemin are usually offset sooner or later by positive events⁷⁷.

La naissance de la petite Florence survient ainsi après le décès de monsieur Émile et, après tout, l'échec de *La Binerie* est oublié devant le succès de *Chez Florent*. Le mot d'ordre pourrait être d'aller de l'avant, quoi qu'il en coûte.

Le Matou entérine la mort de ce qui pourrait s'appeler un discours du peu : toute l'entreprise de Florent tend vers l'autonomie, il veut être son propre patron, ne plus être un « nègre ». Après sa déconfiture, s'il se laisse tenter un temps par la simplicité, s'il abandonne ses rêves de grandeur, il reprend toutefois confiance en lui et ne veut plus se contenter d'un « p'tit pain ». Ange-Albert lui-même se range, il occupe finalement un emploi stable; l'influence de sa Rosine y est pour beaucoup. Surtout, c'est avec le décès de monsieur Émile qu'est mise en évidence cette

⁷⁶ Constantina Mitchell and Paul Raymond Côté, "Beauchemin's *The Alley Cat* as Modern Myth", p. 415.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 416.

disparition du misérabilisme. Entre Florent et son petit protégé, il y a une grande différence de milieu :

Florent [...] se retrouva bientôt dans la ruelle mal éclairée, bordée de palissades défoncées, de garages miteux, parsemée de poubelles, de matelas éventrés, de sacs à déchets, de téléviseurs décadés. Il réalisait que monsieur Émile était comme issu naturellement de ce décor misérable, qu'il s'y sentait comme un poisson dans l'eau et se jouerait de lui à volonté. (p. 572)

Florent, lui, vient d'un milieu plus bourgeois puisque le père Boissonneault travaille dans les assurances, y a acquis une « solide aisance » (p. 64) et peut se permettre de construire un yacht dans son sous-sol. Florent est peut-être un petit employé, avant de rencontrer Ratablavasky, mais il ne vit pas dans la misère comme madame Chouinard et son garçon. Monsieur Émile est un enfant d'arrière-cour, qui a grandi dans la pauvreté et les déchets, il est un « [...] petit fouilleur de fonds de poubelles [...] » (p. 578) Alors que Florent « déculotte » son adversaire principal en affaires et s'installe dans une douce prospérité, qu'Ange-Albert s'établit lui aussi dans une vie moins bohème et que Picquot prend une semi-retraite et se fait dorloter par sa nouvelle compagne, la mort de l'enfant signale la disparition, dans l'entourage de Florent, de la pauvreté, de la misère, en même temps que leur enfance :

Emile represents the unchanneled energy of Quebec, the long-neglected potential hidden by a vulgar, unkempt façade. [...] The death of Emile, whose language contains more joul idioms than that of any other character in the novel, seems to be the symbolic representation of the inevitable disappearance of a popular element in Quebec⁷⁸.

C'est comme si l'enfant ne pouvait trouver sa place dans ce groupe de petits bourgeois, où la réussite est maintenant au rendez-vous, comme si les Chouinard, ou ceux qui leur ressemblent, étaient appelés à disparaître, comme les vieux immeubles, pour laisser la place au progrès, le plus souvent synonyme de confort et de richesse. Dans un roman où la réussite financière et le confort matériel sont très importants, le mode d'existence des Chouinard (et même d'Ange-Albert) semble un vestige d'une époque de plus en plus révolue : « Le romancier signale à son lecteur, à travers le personnage de l'enfant, que le Québec des misérables existe toujours, mais à l'état de résidu de plus en plus anachronique puisqu'une bourgeoisie nouvelle s'achemine

⁷⁸ *Ibid.*, p. 416.

irrésistiblement vers le mieux-être⁷⁹. » L'avenir se présente sous un jour favorable dans *Le Matou*, puisqu'il s'accompagne d'aisance financière. Monsieur Émile et sa mère, cependant, appartiennent au passé. En fait, alors que dans la totalité du roman, l'action et le changement sont valorisés, les Chouinard, eux, ne changent pas, contrairement au mouvement général observable dans tout le roman, ils stagnent, il n'y a pas de transformation, d'avancée, si petite soit-elle. Ils se vendent : elle c'est son corps, à la fois par plaisir et par nécessité, lui c'est toute sa personne, dans une tentative désespérée de se trouver une nouvelle famille. Florent, comme son « mentor » Ratablavasky, d'ailleurs, est un vendeur, qui cherche à améliorer sa situation. L'existence des Chouinard est plutôt sans issue. Même si monsieur Émile cherche à échapper à la sienne, il meurt écrasé sur une poubelle, ce qui le ramène inexorablement à ses origines populaires, ses origines de fond de ruelle. De toute façon, son chandail locomotive, qu'il porte continuellement, est le symbole parfait de son « non-changement » : d'abord parce qu'il ne change jamais de chandail, mais surtout parce que la locomotive symbolise que, malgré son désir d'avancer, il ne peut que continuer dans une voie déjà tracée.

L'histoire du *Matou* se déroule en trois lieux principaux : Montréal, la campagne et la Floride. À la traditionnelle opposition du monde urbain et du monde rural s'adjoint le « rêve américain » : « On se rend compte [...] qu'à travers une histoire et cent aventures — et probablement autant de personnages — Yves Beauchemin a réussi à décrire dans leur rencontre trois rêves québécois, trois pays québécois, Montréal, la campagne et la Floride⁸⁰. » Montréal est le champ de bataille principal dans la lutte de Florent contre Ratablavasky. La campagne et la Floride, chacune à leur façon, sont des retraites, voire des fuites. Florent accepte de rendre visite à sa tante à Key West pour y reprendre des forces, sur l'insistance de ses parents et de son Élise. Il fuit ainsi Montréal, lieu de ses déboires. Le voyage en Floride lui permet de recommencer à neuf : à son retour, il a plus d'énergie et est prêt à relever de nouveaux défis. La campagne, c'est surtout Sainte-Romanie, qui est un

⁷⁹ Fritz Peter Kirsch, *loc. cit.*, p. 618.

⁸⁰ Réginald Martel, « "Le Matou" d'Yves Beauchemin. La joyeuse chronique d'une jeunesse qui rêve... et calcule », p. C-3.

repli stratégique. Ratablavasky est une menace constante, s'établir à Sainte-Romanie est ainsi à la fois une façon de fuir Montréal pour tenter de semer le vieux tourmenteur, et la première étape d'un plan qui mènera Florent à nouveau à la tête d'un restaurant. Si, en ville, on démolit de vieux édifices au nom du progrès, à la campagne ce même progrès ne semble pas encore arrivé. D'ailleurs, l'antiquaire qui parle de ce coin de campagne à Florent le décrit comme préservé et oublié. Bien plus, ses habitants ne sont nullement préoccupés par l'argent, contrairement à la plupart des autres personnages du roman :

— Les gens sont pas mal corrects là-bas, poursuit l'antiquaire... Si t'es correct avec eux, seront corrects avec toi... L'argent? Sa main pivota lentement et envoya promener cette question ridicule aux frontières de l'infini : — Ça les intéresse pas... Vivent au contact de la nature, eux... Z'ont le sens de l'Essentiel... (p. 354-355)

Par ces quelques mots, l'antiquaire critique cette course à l'argent, à laquelle se livre Florent, qui ne devrait pas être une des composantes primordiales de l'existence.

La campagne rappelle aussi le passé agricole du Québec, tout comme la voie ferrée et la gare abandonnées montrent que l'organisation géopolitique autrefois mise en place par l'État est en déclin. À une certaine époque, le train a représenté, presque à lui seul, le progrès. Vouloir le ressusciter, dans *Le Matou*, serait toutefois anachronique, il a été supplanté par la voiture et les camions. Il faut ajouter qu'un trait important des habitants de Sainte-Romanie est leur naïveté : ils croient l'histoire d'inspecteur des chemins de fer de Florent, ils espèrent vraiment que la gare sera ouverte de nouveau et, surtout, ils vendent des meubles de grande valeur pour une bouchée de pain, sans trop se questionner. Cette naïveté, cette innocence bon enfant que Florent perd dans son aventure, les habitants de Sainte-Romanie la possèdent encore et la perdent finalement, lorsqu'ils se rendent compte qu'ils ont été roulés par le faux inspecteur. Même la campagne n'est plus préservée de la corruption de la ville, c'est tout un pan du passé du Québec qui est liquidé en même temps que les meubles patrimoniaux. Sainte-Romanie représente le passé campagnard, qui ne s'accorde plus tout à fait avec la société moderne, encore moins avec le rêve américain représenté par la Floride.

Liberté et libéralisme économique

Dans *Le Matou*, il est manifeste qu'il y a une très forte opposition entre les personnages, qui a d'ailleurs mené certains critiques à y voir une lutte du bien contre le mal. Le bien serait du côté de Florent et de ses amis, lesquels seraient persécutés par un diable richissime qui s'amuse à leurs dépens. Cette vision manichéenne des rôles des personnages doit être nuancée, puisque Ratablavasky n'est pas aussi méchant qu'il semble l'être et que les membres du groupe de Florent ne sont pas exempts de vices. Dans ce roman, il est en fait difficile de tracer une ligne bien franche entre le bien et le mal. En fait, ce n'est pas tant une opposition entre le bien et le mal qu'il faut voir entre Florent et Ratablavasky, mais plutôt une opposition de deux discours.

Le Matou transpose en fiction un conflit interdiscursif majeur. Ratablavasky tient un discours dans lequel l'argent est un élément central tandis que, pour Florent et son équipe, si l'argent est certes très important, son usage est régulé par le respect d'autres valeurs.

Pour le vieil homme, tous les moyens sont bons pour parvenir à ses fins, il déjoue les lois, particulièrement en mettant les autorités de son côté et en utilisant le pouvoir que lui procure sa grande fortune. Il semble être plus fort que les lois, il se place au-dessus d'elles, il fait même sa propre loi, qui a beaucoup à voir avec la loi du plus fort. Ratablavasky semble avoir tous les pouvoirs, ce qui s'accorde à sa nature quelque peu diabolique. Contrairement à Florent, qui est bien entouré, le vieil homme est plutôt seul; il est parfois accompagné par le capitaine Galarneau, qui n'est toutefois pas un réel adjuvant et qui a peur de son prétendu « ami ». Ratablavasky intervient aussi pour aider Slipskin à acheter les parts de *La Binerie* à Florent. Après ce grand coup, il ne s'occupe plus de l'anglophone, il paraît même le persécuter, comme il le fait aussi avec Florent. Le vieil homme est un spéculateur, un calculateur cynique pour qui la seule valeur qui compte est l'argent. Il pervertit le mot « libre », il s'en réclame pour s'accorder tous les droits, il fait même preuve de violence économique et physique. Il a aussi mis au pas les autorités sociopolitiques. Ratablavasky est ainsi un représentant des gros capitaux, omnipotents et

omniprésents. Il fait preuve d'un capitalisme cynique, qui mime le néolibéralisme contemporain, dont les fondements sont « [...] la propriété privée, la liberté d'entreprise et la loi du profit⁸¹ », un néolibéralisme vu comme retors dans *Le Matou*.

C'est dans l'importance accordée à l'argent que s'opposent Ratablavasky et Florent : pour le premier, l'argent est le plus important, alors que pour le dernier, avoir de l'argent est une des facettes du bonheur. Florent est moins individualiste que Slipskin ou Ratablavasky. Le groupe est important pour lui, il s'appuie beaucoup sur son épouse et ses amis. Il possède un véritable esprit d'entreprise, contrairement à Slipskin que le seul désir d'argent pousse à agir. Florent fournit beaucoup de travail pour parvenir à ses fins et le fait le plus souvent dans le respect de la loi; il mérite ce qu'il obtient. Pour lui, ce n'est pas l'argent seul qui compte, mais aussi la famille et le bonheur. Par sa volonté de réussite et son désir de faire de l'argent et d'être son propre patron, Florent s'inscrit lui aussi dans le courant économique libéral, mais dans une perspective plus communautaire, moins individualiste : il est un tenant du libéralisme classique dans sa version québécoise, c'est-à-dire assorti d'un souci communautaire. Cette forme de libéralisme suppose une compatibilité entre l'intérêt privé et l'intérêt collectif, une concurrence globale et un partage équitable des informations disponibles. Elle est basée sur la constitution d'une équipe dynamique, le respect de la famille, l'importance de l'éducation (d'où l'idée « d'éduquer » monsieur Émile) et un certain héritage français. Florent serait ainsi un héritier de la Révolution tranquille, d'un nationalisme économique qui visait à accorder une plus grande place aux Canadiens français dans l'économie, qui tentait de conjuguer liberté individuelle et bonheur collectif, et qui reposait sur la valorisation du petit groupe, de « l'équipe ».

Bref, le libéralisme de Florent, issu de la Révolution tranquille et métissé de valeurs anciennes recyclées (symbolisées par la cuisine), s'oppose au néolibéralisme contemporain représenté par Ratablavasky. Toutefois, corrompu par le vieil homme et sa vision du *business*, Florent se convertit lui aussi à un libéralisme plus agressif, où la liberté individuelle l'emporte sur tout et qui menace de mettre à mal les valeurs

⁸¹ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Tome II. Le Québec depuis 1930*, nouvelle édition révisée, Montréal, « Boréal compact », 1989, p. 683.

collectives et affectives auxquelles il tenait. Alors que, pour l'auteur, son roman, rédigé pendant les dernières années de la décennie 70 et la montée du Parti québécois, entre autres, a bénéficié d'un climat d'enthousiasme qui lui a fait créer un personnage de Québécois gagnant, il s'avère qu'inconsciemment, il prend plutôt acte de la fin d'une époque, celle de la Révolution tranquille et de ses acquis.

Le nationalisme de Florent et de son groupe s'accompagne d'un certain chauvinisme économique : en effet, le roman traite de la réussite d'un Québécois francophone dans le milieu des affaires aux dépens d'un anglophone qui finit par perdre le restaurant acquis frauduleusement et aller s'établir à Toronto. De plus, le principal tourmenteur du jeune entrepreneur est un étranger à l'accent marqué. Dans son entreprise, Florent s'appuie beaucoup sur son chef d'origine française, de qui dépend une grande, très grande partie du succès du jeune entrepreneur. L'acceptation de l'héritage français s'accompagne d'un certain rejet de l'étranger. Certains critiques vont jusqu'à parler de xénophobie, voire de racisme :

Au moment où, au début des années 1980, le Québec entre dans le « paradigme d'ouverture », *Le matou* d'Yves Beauchemin, toutes griffes dehors, mène un combat d'arrière-garde de fermeture sur l'Autre où le racisme, la haine de l'Autre, la « purification ethnique », le rêve d'élimination de l'Autre atteignent un paroxysme rarement vu au Québec. [...] *Le matou*, qu'est-il au fond sinon le rêve du Grand Soir d'un Québec autonome, autarcique, « pure laine », projeté sur un restaurant, *La Binerie*, du plateau Mont-Royal ? En faisant intrusion dans ce quartier, deux étrangers menacent son homogénéité, sa pureté ethnique. L'Anglais Slipskin d'abord qui, par des manières « ratouereuses », cherche à prendre le contrôle de la Binerie-Québec en évinçant Florent, le jeune québécois qui se bat pour une cuisine « pure laine ». [...] Décidément, il porte bien son nom : il faut avoir sa peau. [...] L'autre étranger, Ratablavasky, est l'immigrant nomade, sans identité stable, aux origines louches⁸².

Il y a en effet une part de racisme larvaire dans le roman puisque l'intrigue principale présente un Québécois qui réalise un rêve typiquement « québécois », symbolisé par l'entremise de la cuisine traditionnelle. Mais l'accusation de racisme ne pourrait être convaincante que si tous les personnages canadiens-français étaient positifs, ce qui n'est le cas pour aucun d'eux, pas même pour Élise et Florent. De plus, Slipskin est

⁸² Heinz Weinmann, « Montréal : le défi de l'ouverture », *Québec français*, n° 90, été 1993, p. 96.

lui aussi victime de Ratablavasky et, comme rien n'est jamais parfaitement noir ou blanc dans ce roman, la véritable identité de Ratablavasky reste ambiguë. Il pourrait être aussi Québécois que Florent et être né à Sainte-Anne-des-Plaines :

Mais, tout en incarnant un certain passé québécois, Ratablavasky représente également un ailleurs. Dans son cas, aucune trace de ce complexe d'infériorité qui marque la mentalité du petit peuple vaincu et minoritaire. Bien au contraire : rompu à toutes les machinations de la vie économique, il excelle à tirer des ficelles, à créer et à anéantir des fortunes⁸³.

L'étranger est néanmoins une menace dans *Le Matou* puisque le monde des affaires est traditionnellement dominé par des investisseurs extérieurs. En ce sens, Ratablavasky est le parfait représentant de méga-capitaux anonymes qui bouleversent les règles de la concurrence loyale. Pour protéger sa fragile entreprise, Florent doit faire preuve d'un nécessaire protectionnisme économique. Le coup de pouce de Ratablavasky lui permet de réaliser son rêve de posséder un restaurant, mais le vieil homme est toujours là, prêt à lui nuire, et lui rappelle constamment sa présence. Il explique ainsi ses raisons à son protégé :

Libre ? quelle merveille ! Non libre, c'est peut-être encore mieux, car cela cause l'amour de la liberté et le combat pour la gagner. Eh bien, voilà les lois de l'univers. Cela donne des combats et le combat produit la Perfection, voilà. [...] J'ai voulu pour vous — comme pour un fils, un véritable fils — la Perfection de la Vie. Esclave, et ensuite libre ! Un esclave libre, il est le plus libre des hommes n'est-ce pas ? (p. 498)

Selon ses dires, le vieil homme a voulu faire en sorte que Florent acquière sa liberté et la chérisse. Est-il nécessaire de rappeler que l'une des principales valeurs du libéralisme est la liberté, entre autres la liberté d'entreprise. Florent apprend ainsi la liberté, celle qui lui permet de devenir son propre patron, par exemple, mais la leçon amère de Ratablavasky abolit toute morale. Cette leçon dit en fait que le libéralisme classique est caduc, que les nouveaux maîtres du jeu sont les capitaines du néolibéralisme cynique. Là réside le danger d'un chaos général symbolisé par la mort de monsieur Émile.

⁸³ Fritz Peter Kirsch, *loc. cit.*, p. 614.

Victoire du mal ?

Auprès de Florent, Ratablavasky joue le rôle d'un diable tentateur, conspirateur, rusé et pervers dans ses machinations. Même si, au bout du compte, les interventions du vieil homme mènent Florent à obtenir de haute lutte son fameux restaurant, il n'en demeure pas moins que les actes du « vieux matou » sont connotés négativement par ce rapprochement avec le diable. Le pouvoir de Ratablavasky, qui semble à certains moments presque surnaturel, lui vient toutefois de sa grande fortune, qui lui permet d'agir comme bon lui semble sans être trop inquiété par les autorités. À travers le personnage de Ratablavasky est ainsi diabolisé le grand capital, puisque l'argent devient un des outils du « diable » pour perdre les innocents : « [...] l'on notera que les thèmes habituellement associés à l'ascension économique — notamment celui du pouvoir, de la domination — sont absents du roman de Beauchemin, ou plutôt refoulés du côté du sinistre Ratablavasky [...] »⁸⁴. Si Ratablavasky est porteur des valeurs négatives liées à l'argent, poussées à l'extrême, et qu'il fait de Slipskin son émule, Florent devrait, par opposition, présenter les côtés positifs de l'argent. Pourtant, le jeune homme utilise des tactiques peu éthiques pour se débarrasser de son ennemi. S'il est plutôt dénué du pouvoir qu'apporte l'argent — ses relations toujours houleuses avec les autorités et le respect manifeste de celles-ci envers Ratablavasky le prouvent — ce n'est pas candidement et sans coups fourrés qu'il réussit à faire de *Chez Florent* une affaire florissante. Florent n'a pas le pouvoir, mais il a développé le petit côté retors qui lui manquait pour être un entrepreneur prospère. Même si Beauchemin avoue s'être inspiré du mythe de Faust, Florent ne fait pas véritablement de pacte avec Ratablavasky. On peut toutefois considérer qu'il vend son âme à l'entreprise, à la société néolibérale. En effet, le prix à payer pour sa réussite est son innocence. Il apprend la ruse, utilise le mensonge, les coups bas et va jusqu'à corrompre un policier pour obtenir la perte de Slipskin. S'il faut vendre son âme pour réussir et pour s'élever dans le domaine économique, c'est que, dans *Le Matou*, le capitalisme néolibéral ne peut être considéré totalement comme une bonne chose. Il y a donc, par le biais du personnage de Ratablavasky et du sacrifice que doit

⁸⁴ Gilles Marcotte, « Le temps du *Matou* », p. 40.

faire Florent de son âme d'enfant, une critique du néolibéralisme : ne se soucier que d'argent peut nuire à l'essentiel.

D'un autre côté, on peut dire que le fait que Florent réussisse et fonde son propre restaurant est en soi un événement positif, valorisé par tout le travail que les personnages ont dû fournir pour y parvenir. Florent est tout de même un personnage gagnant, qui a pris goût à la réussite : il est son propre patron, il fait de l'argent, il n'est plus un domestique. Surtout, la naissance de la petite Florence, qui par son nom est bien la fille de son père, est un espoir pour l'avenir, son arrivée survient la même journée que l'attaque de Déjeuner contre Ratablavasky. Symboliquement, la mort du petit Émile est vengée et une petite fille vient remplir la place laissée libre.

Si Ratablavasky est dépeint comme un diable, c'est donc que son option économique néolibérale est plus négative que celle de Florent. Cependant, la société en entier paraît corrompue. Dans son étude de nombreux romans canadiens depuis la Seconde Guerre mondiale, Theresia M. Quigley en arrive à la conclusion suivante :

The corruption of childhood, as depicted in English-Canadian fiction, and the virtual death of childhood, as portrayed in French-Canadian fiction, particularly in *Le Matou*, are danger signals that, in our world of today, childhood, the traditional symbol of the spirit of innocence, is on the verge of disappearing; that, in fact, through the death of innocence, we are losing an effective counterbalance to evil, and that, as a result, society itself is gravely threatened⁸⁵.

Effectivement, monsieur Émile et son chat sont les premiers ennemis de Ratablavasky, ceux qui s'opposent à lui le plus directement, les seuls à réussir à l'attaquer. L'enfant trouve le vieil homme antipathique dès la première rencontre et le frappe au tibia, Déjeuner le blesse grièvement en fin de roman. Même canaille, monsieur Émile demeure un enfant, reconnu innocent par nature, qui se dresse contre celui dont le récit sous-entend la nature diabolique. Sa mort drapait d'une chape de tristesse la réussite de Florent, sa victoire contre Slipskin. Le jeune homme semble sortir gagnant de son aventure, puisqu'il réalise enfin son rêve de posséder son propre restaurant, et qu'en plus il s'est vengé de son ennemi. Toutefois, la mort de monsieur

⁸⁵ Theresia M. Quigley, *op. cit.*, p. 134.

Émile, si elle semble bien être le pendant de la mort dans l'âme de Florent, tel que vu dans le deuxième chapitre de ce travail, est aussi le symbole de la victoire finale du mal, représenté par Ratablavasky, le mal que l'auteur lui-même lie à la mort :

Mais au fait, pourquoi fallait-il absolument que monsieur Émile meure, aussi sordidement, dans une vilaine poubelle ? [...] « Je ne sais pas... Il y a peut-être des raisons mythiques. C'est monsieur Émile qui combat le plus ouvertement, le plus directement Egon Ratablavasky qui est la personnification du mal. Et le mal, en tout cas la mort, finit toujours par gagner. Dans la vie, on a des victoires, mais ce sont seulement des trêves, des sursis temporaires. C'est peut-être ce que j'ai voulu dire en tuant monsieur Émile...⁸⁶ »

Malgré la victoire de Florent, *Le Matou* laisse un certain goût amer, la victoire de Florent ne peut être totalement complète. Ratablavasky est peut-être encore vivant, il demeure toujours une menace qui plane sur Florent et ses amis : celle du mal et de la mort. C'est sur une note pessimiste et cynique que se termine le roman : le héros, malgré tous ses efforts, ne peut gagner complètement, le mal est plus fort, et toujours menaçant, que ce soit sous les traits d'un être malfaisant ou tout simplement sous ceux de la mort. Le vieil homme gagne, puisqu'il fait de Florent son digne héritier, le cynisme s'installe et l'emporte sur l'innocence, la société se développe sur des bases en grande partie corrompues.

Nous avons déjà développé l'idée que la mort de monsieur Émile peut entre autres symboliser la disparition, dans l'entourage du jeune entrepreneur, de toute trace de pauvreté et d'un mode de vie passé. Elle peut aussi être considérée, paradoxalement, comme un certain rappel d'une idéologie du passé : « Quant au romancier, en acceptant la mort de son jeune protagoniste, il semble liquider tout un passé de misérabilisme littéraire québécois. Un passé, pourtant, qu'il est loin de renier⁸⁷. » Selon une étude de Denise Lemieux, qui porte sur plus de 200 romans québécois, « [...] l'enfant mort peut signifier la contestation de l'idéologie de la famille nombreuse [...]»⁸⁸. Pourtant, ce ne peut être le cas dans *Le Matou*, monsieur Émile étant fils unique. Toutefois, cette idéologie du début du XX^e siècle

⁸⁶ Monique de Gramont, *loc. cit.*, p. 22.

⁸⁷ Fritz Peter Kirsch, *loc. cit.*, p. 619.

⁸⁸ Denise Lemieux, *Une Culture de la nostalgie. L'enfant dans le roman québécois de ses origines à nos jours*, Montréal, Boréal, « Express », 1984, p. 100.

s'accompagne bien souvent de cette idée de la « revanche des berceaux », une « [...] idéologie qui présente la forte natalité des Canadiens français comme une compensation à leur pauvreté [...].⁸⁹ » Les enfants étaient ainsi considérés comme une richesse. Dans *Le Matou*, la richesse se mesure toutefois en espèces, Élise, qui voudrait avoir six enfants, voit son rêve reporté, parce que c'est celui de Florent qui doit être réalisé en premier. La perte de monsieur Émile est causée par la trop grande implication du gamin dans les manigances des adultes, il est l'innocente victime sacrifiée, au point de vue symbolique, à la réussite de Florent. La richesse et la réussite ne peuvent donc pas être totalement positives puisqu'elles entraînent la mort d'un enfant. Alors même qu'une grande part du propos du roman est de montrer un héros gagnant, un Québécois qui réussit dans le monde des affaires, la mort de monsieur Émile réactive une certaine culpabilité devant la réussite aux dépens de la famille et des enfants : « [...] par l'intensité de sa présence au sein de l'intrigue romanesque ainsi que par le tournant tragique que représente sa mort, Monsieur Émile témoigne également de l'énorme vitalité d'un système de valeurs dont le caractère en partie anachronique est fortement ressenti par l'auteur du *Matou*⁹⁰. » Kirsch appuie ici son propos sur les conclusions de Denise Lemieux :

[...] dans certains romans, la mort de l'enfant révèle la culpabilité d'un personnage qui veut posséder l'amour et la richesse, ou s'éloigner de sa famille. Ainsi, dans un grand nombre d'œuvres, l'ancienne idéologie, et son aspect compensatoire de rejet de la richesse, se trouve réaffirmée presque inconsciemment par des auteurs qui veulent la contester⁹¹.

Monsieur Émile est un personnage qui appartient au passé, un passé qui n'est toutefois pas révolu et qui se rappelle à nous. La seule richesse n'est pas seulement celle qui peut se compter à la banque. Il y a dans *Le Matou* plusieurs éléments qui prouvent que, loin d'exalter les mérites du capitalisme et du libéralisme, le récit signale plutôt l'arrivée d'une nouvelle société, d'un nouveau régime de valeurs et questionne les inévitables dangers qui accompagnent leur émergence.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 99.

⁹⁰ Fritz Peter Kirsch, *loc. cit.*, p. 618.

⁹¹ Denise Lemieux, *op. cit.*, p. 99. Citée par Fritz Peter Kirsch, *loc. cit.*, p. 618-619.

Conclusion

Ainsi que le suggère Fritz Peter Kirsch, *Le Matou* est un roman d'apprentissage racontant la vie d'un jeune homme et ses débuts comme entrepreneur :

Somme toute, il est parfaitement possible de lire *Le Matou* comme un roman de formation (*Bildungsroman*, disent nos manuels d'Europe centrale) qui raconte l'histoire d'un Québécois moyen se souciant fort peu de « notre maître le passé » et s'initiant, non sans subir des défaites, mais vainquant tous les obstacles, au *way of life* de l'Amérique du nord⁹².

De ce point de vue Florent serait un véritable gagnant, puisque les grands efforts qu'il fournit sont récompensés par la possession de son restaurant. Après son premier échec avec *La Binerie*, Florent rebâtit son capital et lance *Chez Florent* dans la pure tradition des *self-made-men*. Le jeune entrepreneur est un homme d'action, qui n'a de cesse de mener à bien son projet : « En fait, le personnage de Beauchemin est moins à proprement parler un ambitieux, au sens balzacien ou américain, qu'un homme d'action, ne vivant que d'action, bougeant sans cesse et ne pouvant souffrir l'immobilité, à l'image du récit même qui le porte [...]»⁹³. » Pas le temps pour l'introspection, il y a un but à atteindre.

Que *Le Matou* soit un roman où l'action prime est indéniable. Cet activisme de l'intrigue et de la prose projette constamment les personnages dans le futur et ne les laisse pas s'attarder sur le passé. Non seulement Florent se moque-t-il de sauvegarder le passé — il vend au plus offrant les antiquités trouvées à la campagne —, mais l'ensemble du roman entérine un désaveu du passé, que ce soit par la moquerie des élites traditionnelles ou par la destruction de dizaines d'immeubles patrimoniaux dont ne s'émeuvent pas les personnages. Le jeune homme paraît ainsi être un vainqueur, un conquérant, presque entièrement occupé par sa réussite. C'est pourquoi plusieurs critiques ont vu *Le Matou* comme un roman positif : « À un univers angoissant de drames, parfois pesamment racontés, se

⁹² Fritz Peter Kirsch, *loc. cit.*, p. 609.

⁹³ Gilles Marcotte, « Le temps du *Matou* », p. 39.

substitue un ensemble de romans “positifs” dans le sens de “en santé”, jouant avec autant de dextérité de la fiction et du langage, pour le plaisir du lecteur⁹⁴. » Il n’y a pourtant pas que du plaisir dans *Le Matou*. Autour du jeune monsieur Émile et de Ratablavasky, principalement, se développe une représentation plutôt sombre de la société.

Monsieur Émile n’est pas un enfant ordinaire, il est corrompu par un vice d’adulte, l’alcoolisme. Son côté canaille empêche que lui soient totalement associées les idées de pureté et d’innocence qui sont traditionnellement l’apanage de l’enfance. Quand monsieur Émile perd un peu de son enfance au fond des bouteilles de bière et dans les ruelles, Florent, lui, perd ce qui reste de la sienne dans sa lutte contre Ratablavasky. En fait, le jeune homme perd sa naïveté et son innocence, à la fois celles de l’enfance et de celui qui n’est pas coupable : il va jusqu’à souhaiter la mort de Ratablavasky, il utilise plusieurs moyens illégaux pour que Slipskin perde *La Binerie*. Après la défaite de Slipskin, la mort de monsieur Émile et la réussite de Florent, le changement chez ce dernier est manifeste. Il a appris à se salir les mains pour atteindre ses buts, il fait preuve de cynisme : « La mort dans l’âme chez Florent n’est rien de moins que la contrepartie atroce et inadmissible de la mort physique de Monsieur Émile⁹⁵. » La mort de l’enfant est ainsi l’événement que l’on doit considérer comme le plus révélateur dans tout le roman. Si elle met en évidence la mort de l’enfance chez Florent, elle souligne aussi lourdement la victoire finale de Ratablavasky. Le mal, représenté par un vieil homme, qui tient du diable, n’hésite pas à s’en prendre à un enfant innocent : “The death of the child, caused by evil forces that threaten the very foundations of modern society: law, justice, the family, signifies the victory of darkness through the death of innocence⁹⁶.” Le mal l’emporte. Sa victoire est d’avoir fait de Florent un entrepreneur prêt à tout pour réussir, qui fait lui aussi sienne la loi du plus fort.

⁹⁴ Noël Audet, *loc. cit.*, p. 15.

⁹⁵ Maurice Cagnon, *loc. cit.*, p. 98-99.

⁹⁶ Theresia M. Quigley, *op. cit.*, p. 82.

Ratablavasky a la richesse et le pouvoir; comme le vieil homme est diabolisé, ils le sont aussi. Pour avoir de l'argent, Florent perd un peu de son âme. La quête de la réussite financière se révèle en bonne partie négative. Le profit personnel passe avant le bien-être collectif, et c'est une société bien individualiste que nous présente *Le Matou* :

L'effondrement des idéologies communautaires, la crise des valeurs et des solutions collectives, la déprime post-référendaire ont favorisé la représentation d'individualités fortes et conquérantes dans la littérature romanesque récente. Le Florent Boissonneault du *Matou* représente bien ce type de héros volontaire, rusé, indépendant qui sait manipuler ses semblables et les soumettre à ses propres fins. Aucune morale collective ne détermine son action et ne vient entraver sa volonté d'affirmation personnelle, aucune valeur autre que celle de la réussite sociale et de la préservation de la vie privée⁹⁷.

Nous n'irions pas jusqu'à dire que Florent n'a aucune morale collective. Nonobstant qu'il soit certain que c'est sa propre réussite qui l'occupe et non celle de ses amis ou de ses compatriotes, il accorde beaucoup d'importance à l'amitié et il aime Élise. S'il s'appuie sur ceux qui l'entourent, il ne le fait généralement pas à leurs dépens. À Florent sont liées de nombreuses valeurs collectives, comme l'entraide et la solidarité, contrairement à Slipskin et Ratablavasky, qui sont individualistes à tout crin et profondément solitaires. Il est vrai que, dans sa lutte contre Slipskin, Florent fait preuve de cruauté et d'immoralité, à l'image de son « mentor » méphistophélique. Le vieil homme sort gagnant de sa confrontation avec le jeune homme. Même s'il a quitté le champ de bataille, il a laissé sa marque sur la personne du jeune entrepreneur, qui a appris à faire siennes les armes de son tourmenteur :

S'inspirant de la tradition du roman de la quête, Beauchemin présente son personnage principal à la recherche de l'autonomie, de la liberté personnelle au sein d'une société réglée par l'instinct de domination et l'avidité du gain. Toutefois, en exemple subversif de toute morale, l'auteur nous fait voir un protagoniste qui recourt aux moyens mêmes de l'oppression contre laquelle il se révolte, assurant ainsi l'échec ultime des efforts qu'il fait pour se libérer d'un destin malveillant⁹⁸.

Il n'est pas anodin que, si le petit groupe est perçu de façon positive, la société globale, elle, soit présentée sous un jour négatif. Malgré l'importance accordée à

⁹⁷ Jacques Michon, « Récit. Les enfants du déclin », *Voix et Images*, vol. XII, n° 2 (35), hiver 1987, p. 331.

⁹⁸ Maurice Cagnon, *loc. cit.*, p. 95.

l'équipe nombrable réunie autour de Florent, malgré l'apparent succès du jeune entrepreneur, parce qu'il devient véritablement l'émule de Ratablavasky, on se rend compte que, tout comme les vieux immeubles qui sont détruits par dizaines dans *Le Matou*, tout comme les élites qui sont toujours désolantes et moquées — qu'il s'agisse des élites traditionnelles ou de celles issues de la Révolution tranquille —, les valeurs collectives, dans une très large proportion, sont devenues choses du passé. La société néolibérale en émergence dans *Le Matou*, celle de Ratablavasky, est celle de la loi du plus fort, des individus prêts à tout pour réussir et pour lesquels la rentabilité prime sur n'importe quelle autre valeur, qu'elle soit morale, sociale, politique ou culturelle :

Le matou est venu à son heure. Le début des années quatre-vingt marque le retour du pendule vers la droite. Les valeurs auxquelles adhèrent les personnages de ce roman sont clairement celles qui régissent la société actuelle : méfiance envers l'État, foi en la libre entreprise, prépondérance de l'argent, satisfaction des besoins primaires, sexe et nourriture, recours à la violence, xénophobie, racisme, sexisme qui réaffirme les stéréotypes masculins et féminins, inconscience du passé, mépris des œuvres d'art non utilisables à des fins de profit, bref l'âge d'or du matérialisme.

Sous couleur de divertissement, ce roman est donc rien de moins que neutre. Il brosse de notre société un tableau très noir. La majorité des lecteurs et des critiques l'ont pourtant vu comme une œuvre amusante⁹⁹.

Ajoutons à ce tableau très sombre la mort de l'enfance et de l'innocence et on assiste à la naissance d'une nouvelle société, plus adulte, certes, mais plus barbare : « Par les situations qu'il dévoile, le livre de Beauchemin symbolise la turpitude morale anéantissant celui que nous pouvons, à l'heure qu'il est, nommer "l'homme du vingtième siècle"¹⁰⁰. »

En fait deux visions du libéralisme s'opposent sur ce fond de dégradation dans *Le Matou*. Florent et son libéralisme à la québécoise, respectueux de valeurs collectives, s'opposent à Ratablavasky et à son néolibéralisme cynique. Le vieil homme convertit en partie le jeune entrepreneur, puisqu'il lui apprend que, désormais, tous les coups sont permis en affaires. Après ses mésaventures, Florent fait preuve de cynisme et considère que le bonheur propre ne peut exister. La victoire

⁹⁹ Jean-Pierre Boucher, *loc. cit.*, p. 109.

¹⁰⁰ Maurice Cagnon, *loc. cit.*, p. 97.

de Ratablavasky est aussi celle d'un néolibéralisme qui bat en brèche les valeurs solidaristes et méritocratiques issues de la Révolution tranquille. Il est révélateur que les scènes de démolition et de destruction soient aussi nombreuses dans le roman : la nouvelle société se débarrasse d'un passé encombrant au nom d'un éternel présent qui épouse le temps de la spéculation et du profit immédiat, seuls indices, désormais, de et du « progrès ». Les vieux édifices sont remplacés par des stationnements, les antiquités sont revendues dans le seul but de faire du profit. Le monde du *Matou* est en grand changement, mais l'issue en est incertaine : il y a en effet destruction, mais il n'y a pas de projet de construction ou de reconstruction. Beauchemin montre un néolibéralisme déjà bien en place, qui s'insinue dans les pratiques et les mentalités, puisqu'il gagne contre Florent, et il en montre à la fois le pouvoir d'attraction et les aspects négatifs : associé à Ratablavasky, il est diabolisé. Par la mort de monsieur Émile, Florent est « puni » pour son trop grand intérêt pour l'argent et la réussite. Le roman montre le passage, difficile et nimbé d'un halo de nostalgie (qui éclaire Élise), d'une société qui demeurait, par certains côtés, encore attachée à des valeurs communautaires, à une société extrêmement contemporaine, celle de l'argent-roi, du monde des affaires et d'un individualisme sans morale.

Les romans de Beauchemin montrent beaucoup d'enfants abandonnés. Monsieur Émile est délaissé par sa mère et a un père qui ne semble avoir été là qu'au moment de la conception. Dans *Juliette Pomerleau*, la nièce du personnage éponyme a abandonné son fils, que la brave tante élève. Une mystérieuse fillette semble représenter une figure du destin dans *Le Second violon*, dont le héros se lie d'amitié avec un adolescent vivant dans la rue. Guillaume Tranchemontagne, le personnage principal des *Émois d'un marchand de café* décide, à la suite d'une opération, de changer de vie et de réparer les torts qu'il a pu causer. Entre autres, il va à la rencontre de Noémie, sa fille naturelle, qu'il n'a jamais connue, et la prend sous son aile. Il devient d'ailleurs plus proche d'elle que de ses autres enfants. La mère du jeune héros de *Charles le téméraire* meurt alors qu'il n'a que quatre ans. L'enfant est parfois maltraité par son père, qui passe près de le tuer. Lorsque son père travaille, il est laissé à la garde d'un couple de restaurateurs, ce qui n'est pas sans rappeler le

dévouement d'Élise et de Florent envers monsieur Émile. Il est définitivement recueilli par les Fafard, qui « achètent » le droit de garde de l'enfant à son père. Même dans *Alfred et la lune cassée*, le troisième tome d'une série pour enfants, Alfred, le rat parlant et électricien, recherche ses parents, avec qui il a perdu tout contact. Chez Beauchemin, même les rats recherchent leur famille. D'après Gérald Gaudet, « [...] la problématique de l'enfant abandonné [...] pose [...] la question d'un centre et d'un sens perdus¹⁰¹ ». En réponse à cette affirmation, Yves Beauchemin se dit surpris de voir que ce thème l'habite aussi profondément, il voit peut-être dans la recherche de parents celle de l'Origine. Il lie à cette origine les questions de langue et d'architecture parce qu'elles appartiennent à notre mémoire collective. Ce motif obsédant comporte une bonne dose d'inquiétude pour le passé et surtout pour la société qui s'en coupe : cette dernière sera, selon le romancier, comme un enfant abandonné, déboussolé, si elle se dépouille de son passé. Mais, à vrai dire, dans *Le Matou*, monsieur Émile est un enfant qui n'a pas eu le temps ni la possibilité d'avoir de la mémoire. Sa mort cependant le transforme en objet de mémoire, ce qui est tout autre chose. Elle le montre comme s'il était un ultime legs et un ultime rappel adressés au nouveau couple fondateur, Élise et Florent, héros d'un récit où l'avenir est toujours vu comme incertain et avec crainte.

¹⁰¹ Gérald Gaudet, *loc. cit.*, p. 12.

Bibliographie

1) Œuvres de Beauchemin

Beauchemin, Yves, *Le Matou*, Montréal, Québec/Amérique, © 2002 [1981], 616 p.

-----, *Le Second violon*, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1996, 556 p.

-----, *Les Émois d'un marchand de café*, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1999, 495 p.

-----, *Une nuit à l'hôtel*, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 2001, 171 p.

2) Études sur le corpus et entrevues avec l'auteur

Audet, Noël, « *Le Matou*. Une fête du récit », *Le Devoir*, Samedi 4 juillet 1981, p. 15, repris dans Claude Pelletier (dépouillement et compilation), *Yves Beauchemin. Dossier de presse. 1974-1986*, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 88 p.

Beauregard, Micheline, Louise Milot et Denis Saint-Jacques, « L'inscription du littéraire dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, printemps-été 1987, p. 131-147.

Boucher, Jean-Pierre, « Autopsie d'un *best-seller* : *Le Matou* », *Recherches sociographiques*, vol. 29, n° 1, 1988, p. 109.

Cagnon, Maurice, « *Le Matou* d'Yves Beauchemin : une lecture idéologique », *L'Esprit créateur*, vol. XXIII, n°3, automne 1983, p. 95-104.

Coleman, Bob, « The Yankee Devils! », *New York Times*, January 11, 1987. Consulté en ligne le 6 octobre 2006.

<<http://query.nytimes.com/gst/fullpage.html?res=9B0DE3DB1039F932A25752C0A961948260>>

Côté, Paul Raymond and Constantina Mitchell, "Beauchemin's *The Alley Cat* as Modern Myth", *American Review of Canadian Studies*, XVII, 4, 1987-1988, p. 409-418.

Côté, Paul Raymond et Constantina Mitchell, « Le livre, le feu et la cave : une thématique de la transformation dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin », *L'Esprit créateur*, vol. XXVIII, n° 1, printemps 1988, p. 95-105.

Dufresne, Jacques, « Le matou et le mouton », *La Presse*, vendredi 30 août 1985, p A6.

Gaudet, Gérald, « Yves Beauchemin. La qualité de vivre. Entretien », *Lettres québécoises*, n° 55, Automne 1989, p. 11-15.

Gramont, Monique de, « Yves Beauchemin. Un matou sur la conscience », *Châtelaine*, janvier 1987, vol 28, n° 1, p. 18-22.

Kirsch, Fritz Peter, « L'éducation contradictoire : une lecture européenne des romans d'Yves Beauchemin », *Voix et Images*, vol. 19, n° 3 (57), printemps 1994, p. 608-626.

Lacroix, Yves, « Présentation », *Voix et Images*, « Yves Beauchemin, en toute simplicité », n° 36, printemps 1987, p. 358.

Manguel, Alberto, « From the golden age, a novel with hope. *Le Matou* », *Globe and Mail*, 15 janvier 1983, p. ET 6, repris dans Claude Pelletier (dépouillement et compilation), *Yves Beauchemin. Dossier de presse. 1974-1986*, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 88 p.

Marcotte, Gilles, « Le temps du *Matou* », *Paragraphes*, « Autrement, le Québec. Conférences 1988-1989 », n° 2, 1989, p.33-49.

Martel, Réginald, « "Le Matou" d'Yves Beauchemin. La joyeuse chronique d'une jeunesse qui rêve... et calcule », *La Presse*, 25 avril 1981, p. C-3, repris dans Claude Pelletier (dépouillement et compilation), *Yves Beauchemin. Dossier de presse. 1974-1986*, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 88 p.

Piccione, Marie-Lyne, « *Le Matou*, un texte palimpseste ou le dernier avatar de Trompe-la-Mort », p. 29-39, dans Marie-Lyne Piccione (dir.), *Rencontre autour d'Yves Beauchemin. Actes du colloque de Bordeaux, Centre d'études canadiennes, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, Les 27 et 28 avril 2000*, Paris, L'Harmattan, 2001, 211 p.

Poulin, Gabrielle, « Le père est mort ; vive le parrain », *Lettres québécoises*, n° 23, automne 1981, p. 17-19.

Pouliot, Thérèse, *Le Matou d'Yves Beauchemin et la critique : la problématique de la réception*, mémoire de maîtrise, École des gradués, Université Laval, janvier 1990, 77 f.

Royer, Jean, « Yves Beauchemin. Les plaisirs de la terre-fiction », *Le Devoir*, samedi 4 juillet 1981, p. 13, repris dans Claude Pelletier (dépouillement et compilation), *Yves Beauchemin. Dossier de presse. 1974-1986*, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 88 p.

Summers, Frances J., « Entrevue avec Yves Beauchemin », *Voix et Images*, « Yves Beauchemin, en toute simplicité », n° 36, printemps 1987, p. 360-374.

Summers, Frances J. « La réception critique du *Matou* », *Voix et Images*, « Yves Beauchemin, en toute simplicité », n° 36, printemps 1987, p. 383-392.

Weinmann, Heinz, « Montréal : le défi de l'ouverture », *Québec français*, n° 90, été 1993, p. 95-98.

3) *Théorie, critiques littéraires*

Biron, Michel et Pierre Popovic, « Présentation », *Études françaises*, « Sociocritique de la poésie », vol. 27, n° 1, printemps 1991, p. 8, p. 7-10.

Lemieux, Denise, *Une Culture de la nostalgie. L'enfant dans le roman québécois de ses origines à nos jours*, Montréal, Boréal, « Express », 1984, 242 p.

Marcotte, Gilles, *Le roman à l'imparfait. Essais sur le roman québécois d'aujourd'hui*, Montréal, La Presse, collection « Échanges », 1976, 194 p.

Marcotte, Gilles, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, « Essais littéraires », 1989, 350 p.

Quigley, Theresia M., *The Child Hero in the Canadian Novel*, Toronto, NC Press Limited, 1991, p. 82.

Saint-Jacques, Denis, Jacques Lemieux, Claude Martin et Vincent Nadeau, *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, Québec, Nuit blanche éditeur, Édition revue et mise à jour, 1997 [1994], 351 p.

4) *Ouvrages et articles généraux*

Goethe, *Faust*, traduction de Gérard de Nerval, chronologie et préface par Jeanne Ancelet-Hustache, Paris, GF-Flammarion, 1964, 178 p.

Julien, Nadia, *Grand dictionnaire des symboles et des mythes*, Allier (Belgique), Marabout, « Dictionnaire Marabout », 1997, 601 p.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Tome II. Le Québec depuis 1930*, nouvelle édition révisée, Montréal, « Boréal compact », 1989, 834 p.

Martel, Réginald, « Chez soi, dans les nouvelles de Beauchemin », *La Presse*, dimanche 15 avril 2001, p. B4.

Michon, Jacques, « Récit. Les enfants du déclin », *Voix et Images*, vol. XII, n° 2 (35), hiver 1987, p. 331-334.

Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, chronologie et introduction par Michel Launay, Paris, Garnier-Flammarion, 629 p.

Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, texte établi par Charles Wirz, présenté et annoté par Pierre Burgelin, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1969, 1139 p.

